

MARCEL NOPPENÉY

# CONTRE EUX



ÉDITIONS DU «RAPPEL»  
LUXEMBOURG  
1953

C O N T R E   E U X

Aux camarades de la  
Ligue Luxembourgeoise des Prisonniers et Déportés Politiques  
(L.P.P.D.)  
et à tous les Résistants de Luxembourg, de France et de Belgique,  
qui connurent l'horreur de l'occupation allemande  
et en surent triompher  
je dédie le livre  
de ma révolte et de mon anxiété

Imprimerie-Reliure H. NEY-EICHER, Esch-sur-Alzette, 33, rue du commerce

MARCEL NOPPENÉY

Président de l'Amicale des Luxembourgeois  
«Anciens de Dachau»  
1940—1945

Président de la Ligue des Luxembourgeois  
Prisonniers politiques de guerre  
1914—1918

# CONTRE EUX

Le réarmement de l'Allemagne c'est l'appro-  
bation des atrocités commises, un encourage-  
ment à recommencer, la ratification du  
passé et un blanc-seing pour l'avenir.



ÉDITIONS DU «RAPPEL»  
LUXEMBOURG  
1953

## MARCEL NOPPENY



avant son arrestation par les Allemands  
(7 juin 1915)



après son retour de captivité  
(21 novembre 1918)

«Als lästiger Ausländer (\*) verhaftet und wegen Spionage (\*\*) und dem Feinde durch Hinzuführen von Mannschaften geleisteten Vorschub, dreimal zum Tode verurteilt. Durch besondere Gunst S. M. des Deutschen Kaisers zu lebenslänglichem Zuchthause begnadigt.» (Gefängnis Trier 7.6.1915; Zuchthaus Dietz 23.3.1916- 21.11.1918)



avant son arrestation par la Gestapo  
(17 mai 1940)



à son retour de Dachau  
(23 mai 1945)

«In Schutzhaft genommen, weil die Vermutung nahe lag, er werde bei Freilassung die Belange des Reiches schädigen.» (17 mai 1940 - 16 juillet 1940; 28 mars 1941 - 28 avril 1945) Gefängnis Wittlich - KZ Dachau - Haftling 25 587

(\*) im eigenen Lande!

(\*\*) ungewesener!

## Préface

Que ce livre, où j'ai réuni la plupart des articles publiés par moi dans le «RAPPEL», organe de la Ligue Luxembourgeoise des Prisonniers Politiques et Déportés (L.P.P.D.), et auxquels j'ai joint quelques articles parus antérieurement dans divers journaux, soit considéré, par les uns, comme venant à son heure, par les autres, comme un anachronisme sans portée; qu'on en réproue le ton en l'estimant trop violent ou, qu'au contraire, on déplore qu'il ne le soit pas assez; que l'on crie à l'exagération, ou que l'on constate combien ce que j'y rappelle demeure en deçà de l'effroyable réalité; que l'on hausse les épaules ou qu'on applaudisse; qu'on m'accable de louanges ou me charge d'invectives; que les vrais patriotes exultent, ou que les collaborateurs en puissance s'indignent; qu'on me dise, en face: «Vous avez raison» et proclame, le dos tourné, que j'ai tort; que, les imbéciles m'attaquent et que les pusillanimes s'épouvaient; rien de tout cela ne saurait m'émouvoir. J'ai donné assez de preuves du médiocre souci en quoi je tiens l'opinion publique, je me suis montré assez insensible aux éloges et assez dédaigneux du contraire, et j'ai assez prouvé que ma liberté d'opinion et d'expression m'était plus chère que ma liberté sans plus, pour que j'attache une importance quelconque à ce que l'on pensera, en bien ou en mal, de ce livre ou de son auteur.

Or, ce livre, je le publie, parce que je n'en ai pas seulement le droit, mais parce que j'en ai, surtout, l'obligation. Deux fois quatre années — le dixième, presque de mon existence! — passées dans les prisons d'Allemagne pour délit d'opinion et crime de patriotisme, le régime spécial qui me fut appliqué, les outrages répétés dont on m'abreuva, ma ruine matérielle et physique qui en résulta, l'animosité frénétique que mon nom suffisait à déchaîner, l'évident et sadique plaisir que tous les Allemands qui m'approchèrent prenaient à essayer de m'humilier et de me peiner jusqu'au plus intime de mon être, les souffrances sans nom que j'ai dû endurer, tout cela, que je partage toutefois avec bien d'autres, suffirait pour motiver la publication de ces articles et de ce livre, si je n'avais, en outre, l'impérieux devoir de crier une fois de plus, et pour les raisons toujours les mêmes, casse-cou à mes compatriotes.

Certes, je serais le premier à souhaiter pouvoir être persuadé des bonnes dispositions futures de l'Allemagne à notre endroit. Le premier à souhaiter entre les peuples une fraternelle entente. Le premier à souhaiter pouvoir applaudir à l'entrée, dans le «concert des

nations», d'une Allemagne repentante et réparatrice. Le premier même à souhaiter, rétrospectivement, que la «Guerre de Troie n'eût jamais eu lieu» et que je n'eusse jamais eu à jouer, dans le passé, comme je le fais ici dans le présent et pour l'avenir, le rôle ingrat, ridicule et effroyable, de Cassandre, prophétisant aux Troyens, sceptiques et hilares, la ruine d'Ilion.

Mais je trouve — et je ne suis pas le seul — qu'on oublie un peu trop vite de par le monde, et, particulièrement dans notre pays, les méfaits et les crimes dont, deux fois, en moins d'un quart de siècle, l'Allemagne s'est rendue coupable: qu'on met un peu trop légèrement à charge des seuls «nazis» ce dont le peuple allemand tout entier est responsable.

L'insistance avec laquelle — malice cousue de fil blanc! — certains s'arrangent pour éviter le terme «allemand» et le remplacent par «hitlérien», est aussi hypocrite que ridicule. Ceux-là ne trompent personne! Ils savent fort bien qu'en Allemagne même, le national-socialisme n'est renié par personne en matière de politique étrangère et que le rêve de la «plus grande Allemagne», continuant, à travers la république de Weimar, l'impérialisme de Bismarck et de Guillaume II, hante encore toutes les cervelles (\*). Hors de rares exceptions, les victimes allemandes de Hitler étaient unanimes à désirer avant tout la victoire allemande et l'anéantissement de l'ennemi, condition préalable et indispensable à celui du «Führer»!

Il faut donc que, sans ménagement et sans discontinuité, le danger soit évoqué que présente, pour l'humanité tout entière, un peuple sans humanité! Un peuple qui ne sut ni ne voulut se libérer de ses tyrans successifs, qui les acclama, qui les subit avec délice, qui se vautra à leurs pieds avec des cris hystériques, qui ne connut ni un sursaut de dégoût, ni une tentative de révolte, qui abandonna chaque fois à la police étrangère la recherche et le châtement des coupables et qui, maté pour un temps, recommencera demain...

Il faut que cela soit incessamment rappelé, et à ce peuple même, bien qu'il semble imparfaitible, et à ceux qui semblent croire à sa perfectibilité! Nul mot ne sera trop violent, nulle expression trop virulente, nulle appréciation trop sévère. A défaut de la rigueur du châtement, doit, à l'énormité du crime, correspondre au moins l'énergie du requissitoire!

Quant aux Luxembourgeois, mes compatriotes, qui, malgré qu'on en ait, ne jouent guère que la petite flûte dans le concert des nations, qu'ils soient sur leurs gardes. Même ceux d'entre eux qui n'ont pas été directement victimes des Boches, même ceux d'entre eux

dont l'inertie, l'opportunisme, la courte vue, voire la lâcheté, se sont, pendant la guerre, accommodés d'une «collaboration», plus sotté et plus vaine encore que nocive, ils feraient bien, parfois, de se rappeler qu'eux aussi n'ont jamais été que les serfs, les corvéables et les esclaves de l'ennemi. S'il leur reste un rien de dignité, si leur entendement n'est pas complètement obnubilé par quelque intérêt bassement matériel — car je ne leur fais pas l'injure d'admettre, qu'ils aient dégringolé jusqu'au bochisme par persuasion! — qu'ils se rappellent, parfois, non pas leurs souffrances, non pas leurs deuils, non pas leurs morts, mais le sentiment de honte intime qu'ils pouvaient pas ne pas avoir éprouvé quand, leur hideux sourire aux lèvres, les provisoires maîtres de l'heure les obligeaient à renier leur patrie, leur nationalité, leur langue et jusqu'au nom transmis par leurs pères!

Ce sont là des choses qu'un «homme» n'oublie pas!

Un homme!...

(Mai 1953.)

---

(\*) Ce qui a fait le succès d'Adenauer -- naguère écarté par les Anglais «wegen Unfähigkeit» — c'est que les Allemands voient dans sa politique, comme ils l'avaient vu dans celle de Hitler, le moyen de récupérer rapidement leur puissance et d'arriver par le plus court à l'hégémonie européenne — en attendant mieux. Le chancelier a bien, par la hâte presque puérile avec laquelle il fut le premier à accepter l'idée d'une armée européenne, un peu trop tôt démasqué ses batteries et dénoncé l'immense intérêt de son pays à sa réalisation. Mais en présence de la candeur américaine, cela ne tirait pas à conséquence. En donnant leurs voix à Adenauer, les Allemands s'assuraient un réarmement immédiat et à bon compte, l'aide financière et morale des E.-U. continuée, et, pour arriver enfin à satisfaire leur éternel «Drang nach Osten», l'appoint des nations occidentales.

Si le danger d'une guerre avec les U.R.S.S. existe, il existe présentement plus que jamais. Reste à voir qui prendra les devants? Or, bien que l'offensive soit la meilleure des défensives, ce ne seront pas, à mon sentiment, les Russes!

Nous avons donc encore quelque temps devant nous, avant de devoir envoyer nos «Jongens» mourir sur l'Elbe ou le Niemen pour «restituer» à l'Allemagne Posen et Königsberg.

## Origine et signification du mot «Boche»

Qu'on appelle un Français — ou un francophile — «fransquillon», comme prononcent, si intelligemment, les Flamands et quelques Luxembourgeois plagiaires et qui retardent; qu'on les titre «Franzmann» ou «Französling», ou encore «Welsche» comme, depuis Goethe, et même avant, crachent les Allemands; qu'on les qualifie de «mangeur de grenouilles», termes cher à nos amis et alliés britanniques; que, par réciprocité, ceux-ci soient intitulés «goddams» ou «Angliches» voire «Aoh yes»; que les peuplades nègres désignent par «oui-oui» les Français et par «Ya-Ya» les Allemands; qu'on emploie, en général, dans le peuple, pour dénommer des étrangers, des sobriquets plus ou moins malveillants, plus ou moins spirituels, cela ne provoque, le plus souvent, de la part du destinataire, qu'un haussement d'épaules indulgent. De là, aussi, le peu de succès de ces épithètes et leur manque de généralisation.

Mais qu'un Allemand vous entende employer le mot «boche», vous le verrez aussitôt rougir, pâlir, blêmir, trembler de rage, baver de colère, crever de dépit. Pour lui, il n'est pas d'injure plus féroce, de plus sanglant outrage, d'insulte plus définitive. Vous l'eussiez, sur le mode oriental, traité des pires noms de la faune domestique, vous eussiez suspecté la vertu de sa mère, la légitimité de sa naissance, la fidélité de son épouse, vous lui eussiez attribué des mœurs infâmes, vous eussiez même été jusqu'à traîner dans la boue son sacro-saint Führer, que, dans son for intérieur, il ne vous vouerait pas plus énergiquement aux dieux infernaux.

A moins qu'il ne vous abatte incontinent, à coups de parabellum, et aux applaudissements d'une foule écumante, ainsi que cela se faisait coutumièrement pendant la guerre.

Pourquoi donc les compatriotes de Schinderhannes voient-ils dans ce vocable la preuve de la plus énglante mésestime, du plus blessant mépris?

En vérité, nous n'y mettons, nous autres gens de langue française, à l'accoutumée, qu'une intention à peine malicieuse. Nous disons «des Boches» comme nous disons les «Fritz», les «Fridolins», les «doryphores», ou même comme nous disons les «Prussiens», sans plus — ou moins — penser à mal, ces mots en disant assez par eux-mêmes. Mais ce qui a fait la fortune de la dénomination en question, c'est l'indescriptible fureur en quoi elle précipite ceux à qui elle s'applique. Rien de plus agréable pour l'escrimeur, même verbal, que de voir l'adversaire accuser une touche.

Cela posé, d'où vient ce terme? Quelle mystérieuse loi linguistique a présidé à sa formation ou à sa naissance? Quelle est, dans la nuit des temps, ou parmi les arcanes de la terminologie populaire, l'origine de cette appellation?

D'aucuns y veulent voir, par métathèse, le mot «Schwob» par lequel les gens d'Alsace désignent leurs indésirables hôtes et voisins, venus de Souabe et d'au-delà. A Mulhouse, à Strasbourg, à Colmar, un Allemand est un «Schwob» comme il est un «Preiss» chez nous, fût-il Saxon ou Bavaois, et avec la même nuance ... vindicative «Schwob» serait donc, par interversion littérale, par contre-petterie, devenu «boche». Cela, somme toute, n'est pas invraisemblable.

Selon d'autres, «Boche» est l'abréviation naturelle du mot argotique «Alboche», que nous employions coutumièrement, tant à Paris, qu'à Nancy ou à Genève, pour désigner, vers l'an 1900, les sujets de l'estimable Guillaume, dernier de nom. Selon la loi linguistique de l'argot, la terminaison «oche» a été ajoutée à la première syllabe du mot «Allemand», le «B» formant liaison ou transition. La chuintante «ch», précédée de l'une ou de l'autre des cinq voyelles, impose presque toujours, en langage populaire, un sens défavorable au mot qu'elle termine suivie de l'«E» muet. Elle s'apparente au crachat, à quelque chose de spumatoire, par conséquent, de désobligeant. Voyez «vache» pour agent de police, «moche» pour laid, «coche» pour la femelle du cochon ... Voyez «Dache, perruquier au 2<sup>m</sup><sup>e</sup> Zouaves et confident naturel des emm...», voyez bravache, caboche, fantoche, taloche, bidoche, anicroche, buche (sot), pimbèche, la dèche, la lèche, se ficher, gacher, chiche... Voyez encore «Pantruche» pour Paris, «Ménilmuche» pour Ménilmontant, etc.

Il convient de remarquer pourtant que «boche» semble antérieur à «Alboche». J'ai, dans un numéro de *l'Illustration* de 1885, sous la rubrique de la «Chronique de Paris», trouvé ce mot pour désigner la langue allemande. Un «pâle voyou» (actuellement «apache») ayant joué du couteau *avança* comme excuse que sa victime «parlait le boche»...

Mais depuis j'ai découvert au mot «boche» des lettres de noblesse bien plus anciennes. Oyez plutôt: On sait ou plutôt on ne sait pas que Jeanne, duchesse de Bourgogne et femme de Philippe de Valois, roi de France, mourut le 12 décembre 1348 «de la peste à bubons» dite aussi «peste noire», qui, «venue d'Allemagne, désolait la France». Or, dans les «Chroniques» de Jehan Le Bel, écrivain et historien liégeois de l'époque, chroniques qui n'ont pas encore été publiées, j'ai trouvé cette phrase ... suggestive:

**«En ce temps courait une commune et générale mortalité par universel monde, d'une maladie qu'on appelle «la boche».**

Voilà! Nous n'avons plus à nous étonner de rien! «Boche» veut dire «peste bubonique», «mort noire» (Schwarzer Tod). «C'est, disent les dictionnaires, la maladie la plus meurtrière qui ait jamais ravagé l'humanité. Elle fit, de 1348 à 1350 (sous ce nom de «boche») périr, rien qu'en Europe, vingt-cinq millions d'individus, et motiva de cruelles persécutions contre les juifs, dont 12 000 périrent, brûlés vifs, dans la seule ville de Mayence.» (cf. Hecker: La Peste noire du 14<sup>me</sup> siècle. Berlin 1832.)

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que six siècles après, exactement, nous rencontrons, sinon la même cause, du moins les mêmes effets et le même nom!

Aussi douté-je fort que les médecins, même les plus qualifiés, trouvent un vaccin ou un sérum pour la combattre, et je m'attends, d'ici quelques années, à son retour offensif et casqué.

Mais combien je comprends à présent ce cri du cœur — si l'on peut dire! — du nommé Lorentz, agent de la Gestapo au pays de Luxembourg, qui, m'arrêtant, m'interrogea selon le mode habituel. Ayant de mes réponses pu conclure à un manque évident de germanophilie, il s'exclama:

«Mais vous haïssez l'Allemagne comme la peste!»

Parbleu!

(Juin 1945.)



*La porte d'entrée du «SS-Sonderlager Hinzert»*

## Germani ad prædam

L'article 46 de la Convention de La Haye, convention signée par l'Allemagne, prévoit la protection, en cas de guerre, de la propriété privée. Donc ce pays, à l'époque démocratique, ou du moins réputé tel, s'engageait solennellement et à la face du monde, par la griffe de délégués agissant au nom de la volonté populaire, à ne pas considérer le vol comme un moyen légitime de se procurer les fonds nécessaires à la conduite de la guerre et au «délassement du guerrier».

Engagement que n'a observé ni l'Allemagne impériale et parlementaire de 1914—1918, ni l'Allemagne dictatoriale et fasciste de 1940—1944, et que n'avait pas voulu reconnaître l'Allemagne démocratique et républicaine intermédiaire.

Il est, par conséquent, tout indiqué, de rendre l'Allemagne entière, nazie ou non — si toutefois ce négatif peut s'appliquer! —, responsable des attentats de droit commun commis par ses nationaux, plus ou moins uniformés, et d'obliger tous les Allemands, indistinctement, à restituer le produit des vols commis par la plupart d'entre eux avec la connivence de tous.

Si on ne les y force pas, si, une fois de plus, on ne se décide pas à exercer de légitimes représailles, c'est-à-dire, si l'on ne reprend pas sur l'habitant, en Allemagne, l'équivalent de ce que lui-même ou les siens ont pris sur l'habitant, en France, en Belgique, en Hollande, en Luxembourg, en Pologne, en Russie, en Norvège, au Danemark, en Italie, en Grèce, dans les pays balkaniques, en Afrique, dans l'archipel anglo-normand, partout enfin, où les compatriotes de Schinderhannes ont mis le pied, ou n'aura fait qu'encourager le crime, qu'à accorder une prime à la récidive. Et l'Allemagne unanime, une fois de plus, se donnera au premier aventurier, au premier chef de bande qui se présentera, faisant miroiter à ses yeux les avantages matériels et immédiats du vol à main armée.

Car parmi les nombreux vices dont l'Allemand dispose — il les cumule à peu près tous! —, le besoin irrésistible de s'annexer le bien d'autrui est le plus répandu et le plus symptomatique. Depuis toujours, l'idéal des Allemands, souligné par Tacite, prôné dans les «gestes», chanté par la poésie populaire, a été «de ne rien faire d'autre, étendus sur des peaux d'ours, que de manger, boire, s'enivrer et dormir pour mieux recommencer». Et pour réaliser cet idéal qui, s'enivrer en moins, l'apparente à la bête, le meilleur moyen est «de faire du butin» — «Germani ad prædam»!

Pour, sur les rives de notre Moselle, animer au combat les éléments composant son armée, Civilis, le chef batave, qui considérait son pays comme une «*exigua portio Galliarum*», promettait aux Celtes «*la gloire et la liberté*», aux Germains «*le butin*». Parole admirable, destinée à caractériser depuis bientôt deux millénaires, les Gaulois et les Allemands, et résonnant à travers tous les siècles de l'histoire, aussi vraie, aussi glorieusement vraie, aussi cruellement vraie de nos jours qu'au temps où la forêt hercynienne répandait encore son ombre et où les pays méditerranéens diffusaient déjà leur lumière.

Depuis la bataille de Trèves, 1875 années se sont écoulées. L'éternelle Bochie n'a pas changé. Si les autres pays prospèrent et s'enrichissent par le commerce, par l'industrie, par le sens de l'économie, l'activité et le labeur de leurs habitants, l'intelligence de leurs élites, la sueur de leurs travailleurs, l'Allemagne, elle, s'est surtout enrichie par le pillage, le brigandage et le vol. Prendre à celui qui travaille et qui peine le fruit de son labeur à celui qui économise le produit de ses privations; attendre qu'autrui s'apprête à jouir, jouisse déjà, de ce que lui valurent son talent, son travail, le souci prévoyant des ancêtres et puis s'emparer violemment de tout cela et en user avec insolence, avec cynisme, avec cette joie intime de nuire, cette satisfaction qu'accentue un grimaçant sourire, cette «*Schadenfreude*», qui n'a de nom dans aucune langue autre que la langue allemande, voilà qui caractérise l'Allemand, le situe, dans l'échelle humaine, sur un échelon spécial: le plus bas!

Et c'est la généralisation de ce sentiment individuel, sentiment que chaque Allemand éprouve et que la totalité multiplie, c'est cette unanimité morale, ou plutôt immorale, qui provoqua ces prétendues migrations des peuples germaniques à la veille du Moyen Âge, migrations qui n'ont jamais été que des expéditions de rapine largement menées. Ce «*Drang*», ce fameux «*Drang*» dont on nous a rebattu les oreilles (pour un peu, les sous-Gobineaux qui pontifiaient naguère en Sorbonne se seraient mis à pleurer de commisération rétrospective quand ils nous entretenaient de cette irrésistible fatalité) poussant Vandales et Goths, Cimbres et Teutons, Normans et Angles, Francs et Lombards, Alamans et Huns dans toutes les directions de la rose des vents!), ce «*Drang*», dis-je, n'était que de la kleptomane collective et raisonnée. «*Germani ad prædam!*»

C'est en vain que leurs écrivains, complices d'une infamie continuée à travers les âges, excipent d'une attendrissante nostalgie de cieux plus éléments. Ils ne font, d'une poésie d'ailleurs frelatée, que le décor de la plus basse convoitise: «*Griechenland, das Land der deutschen Sehnsucht!* — Italien, das Land, wo die Zitronen blühen! — Frankreich, das Paradies der Länder! — Fern im Süd das schöne Spanien!» etc, romantique fatras, déguisant aussi imparfaitement

que le pédantisme de leurs docteurs, de leurs professeurs, qui revendiquent au nom de l'histoire ou de la science ethnographique la Bohême et la Pologne, la Belgique et la Hollande, le Luxembourg et la Lorraine, la Suisse et l'Alsace, l'unique et exclusif motif qui pousse les Allemands à la guerre et qui les y poussera toujours: l'appropriation individuelle du bien d'autrui. Ce qui a incité, il y a trente ans, il y en a six, l'Allemand à envahir les pays voisins, quels qu'ils fussent, la Pologne, riche en blé et en bois, la Bohême, au sous-sol généreux, à l'industrie puissante, l'Ukraine, grenier d'abondance de l'Europe, la Roumanie, détentrice de pétrole, la France, opulente et rentière, thésaurisante et prospère, l'Italie, où s'accumulent les richesses de la Renaissance, l'or des sanctuaires et des vieilles aristocraties, les ex-Pays-Bas, où abondaient le capitaliste, le bourgeois enrichi, l'artisan industriel, la Grèce, avec l'or de Mycènes, l'Égypte, avec celui de Tout-Ank-Ammon, ce n'était pas quelque «Drang» irrésistible et fatal «nach Osten, Westen, Norden ou Süden», mais c'était l'espoir, c'était la certitude de l'enrichissement de chacun, non par «voie de larcin furtivement fait», mais de brigandage brutalement exécuté.

A défaut du génie qu'il n'eut jamais, de l'intelligence qu'il n'avait qu'à peine, Hitler avait de la roublardise. Connaissant le vice allemand pour le pratiquer lui-même — ne disposait-il pas, en 1942 de 32, en 1944 de 60 millions de marks de revenu? —, il fit reluire aux yeux de chacun le droit à l'accaparement individuel: le droit de prendre la montre dans le gousset de l'ennemi, le porte-feuille dans sa poche, la pendule sur sa cheminée... Espace vital pour le peuple en général, moyens de vivre largement pour chaque sujet en particulier. Éliminer le propriétaire et s'installer à sa place. Chausser, au sens strict, les souliers des morts. Droit du sans-avoir aux biens du possédant, mais droit intégral. Réduire celui-ci à l'extrême misère, de préférence le supprimer. Sinon, se contenter de lui prendre le plus possible, en attendant mieux.

Dans l'Allemand donc, de qui la guerre et sa préparation sont, sinon l'unique du moins le principal gagne-pain, l'idéal persiste des anciens Germains. Toutes les guerres par lui entreprises, depuis les fils de Louis le Débonnaire jusqu'à l'inqualifiable Adolf, en passant par les divers Othons, Henris, Frédéricis, Charles et Guillaumes n'ont été que spoliations, exactions, destructions, déprédations, vols crapuleux et de grand chemin, piraterie, brigandage, raptis et rapines. Chevaliers de la cambriole, princes de la pince-monseigneur, experts en toutes matières de détournement, ces «poètes» ne connaissent du rossignol que le crochet, ces «penseurs», de la philosophie que la sophistication!

— : —

C'est ainsi que l'histoire de l'Allemagne, même et, dirai-je, surtout **sous la plume d'historiens allemands**, n'est que le panégyrique d'une bande de brigands, les fastes d'une association de malfaiteurs à travers les âges. Les grands chefs donnent l'exemple: quand ce n'est pas un Othon deuxième de nom qui subtilise au roi de France la Lorraine celtique et gallo-romaine, à peine teintée de quelques gouttes de sang germanique, c'est le quatrième de la série, qui prétend s'emparer de la Flandre ménapienne, gallicane, française. Un Frédéric volera la Silésie slave à son premier larron, Allemand lui aussi, un troisième Othon, Bismarck cette fois-ci, attribuera à sa horde de truands et d'écorcheurs l'Alsace et la Lorraine, un Adolf récent tentera de mettre la main sur l'Europe entière.

Mais c'est là du «haut vol» dont le sens échappe à l'Allemand moyen. Pour qu'il y participe, pour qu'il y risque sa vie, il faut lui faire entrevoir un avantage immédiat et certain. On vole une province, mais pour y arriver il convient de ne pas respecter le moulin! Pour les croisés d'Allemagne, arracher le Saint-Sépulcre aux Musulmans n'était qu'un prétexte. On dissimula sous le couvert d'une entreprise idéale, destinée à leurrer le pape, les rois et les autres peuples chrétiens, l'expectative d'un riche butin. L'attrance qu'exerçait sur la mentalité germanique la légende des fabuleuses richesses de l'Orient les décida bien plus que le triomphe escompté de la Croix. A leur tête, homonyme anticipé d'un illustre corsaire, Barberousse, ce forban couronné, destructeur de villes, prétendait à l'hégémonie universelle! Tout le Moyen Age voit se dérouler une succession d'expéditions analogues, surtout vers l'Italie, dont les florissantes républiques présentaient un attrait particulier pour les détresseurs germaniques. Pour prendre une ville, il suffisait au chef d'en promettre le sac!

La tendance naturelle de l'Allemand au vol et au brigandage a, de tout temps, été exploitée. L'appât du butin le met à la dévotion de n'importe quelle cause. Tous les souverains de l'Europe disposèrent de la soldatesque d'entre Rhin et Vistule, ramassés de mercenaires que n'animait aucun sentiment patriotique, servant dans les deux camps, passant de l'un à l'autre selon le montant de la solde et le chiffre du casuel! Sacrifiant, d'ailleurs non sans bravoure, sur l'autel de leur veau d'or personnel, leur existence de rapine. Comme ils sont venus combattre pour ou contre la Ligue, pour ou contre Henri IV, comme ils ont combattu pour ou contre Frédéric, Christian ou Gustave-Adolphe, ils combattront plus tard contre leur propre pays dans les rangs du Royal-Allemand, ou s'empareront de la Jamaïque au bénéfice de la Grande-Bretagne.

D'ailleurs, d'être voleur, l'Allemand se glorifie. Si les historiens, si les écrivains d'Allemagne stigmatisent ou croient stigmatiser, avec

L'hypocrisie qui leur est coutumière, les prétendus «Raubkrieger» du grand Roi, cherchant à s'assurer les frontières naturelles du royaume de France, ils sont pleins d'indulgence, dans leurs romans de reconstruction historique (Professorenromane), pour les «Raubritter», de l'époque féodale, et applaudissent aux exploits, qui ne sont que crimes de droit commun, de celui qui, à l'improviste, au coin du bois, surgit, tue et dévalise. Dès avant Schiller, dès avant Vulpius, beau-frère de Goethe, le «Räuberhauptmann» est héros national. «Goetz von Berlichingen» et les «Räuber» sont les seules œuvres classiques que daignait lire encore la jeunesse hitlérienne. Pour elle, le «gentleman» ne vaut qu'à condition d'être cambrioleur, et des deux «pauvres pêcheurs» aux côtés du Christ en croix, ce n'est pas le bon larron qu'elle honore!

Quand s'enrichir ne coûte, au lieu de travail et d'intelligence, qu'une pression de l'index sur la gachette du colt liquidateur, qu'une signature au bas d'un arrêté de spoliation, qu'un geste vers la poche béante, le tiroir ouvert; quand la plus lourde tâche consiste à crocheter une serrure, à cambrioler une armoire, pourquoi s'astreindre aux dures nécessités du labeur uniforme? Ces procédés, qui avaient si bien et de tout temps réussi aux lansquenets, aux reîtres de la Guerre de Trente Ans, aux pandours de Frédéric, aux soudards de Blücher, de Moltke, de von der Tann, aux pillards de la révolte des Boxers<sup>1)</sup> et de la grande guerre, il eût été impardonnable de ne pas les appliquer en 40—45, mais en les perfectionnant, en les légalisant, pour ainsi dire. Le premier mot du «Quartiermeister» réquisitionnant une maison en pays occupé: «Votre cave?» — Le deuxième: «Votre coffre-fort?» — Le troisième: «Vos meubles? Vos bijoux? Vos pendules? Vos tapis?» — Et le quatrième (à ses hommes, celui-là): «Enlevez!»

L'armée allemande? Quoi? Une armée? Dites plutôt: une association de malfaiteurs, une bande à Bonnot multipliée, une équipe de déménageurs! Le vol systématique, le vol discipliné, le vol scientifique. L'«Organisation» selon le néologisme national<sup>2)</sup>. On procédait hiérarchiquement: l'État volait dans les musées, dans les palais officiels, au siège des administrations, dans les bâtiments municipaux, dans les cathédrales, dans les banques. Les généraux volaient dans les châteaux, dans les hôtels particuliers, dans les demeures des «riches». Les officiers volaient dans les maisons bourgeoises, dans les églises, dans les villas. Les soldats volaient partout, indistinctement: à eux les louis, les napoléons, les écus des bas de laine, les billets de banque des portefeuilles, l'argenterie des tiroirs, les bibelots des vitrines! A eux les alliances conjugales, les bijoux de famille, les montres-bracelets. A eux les dépouilles opimes sur les champs de bataille, dans le silence de la cellule, aux portes du crématoire! Re-

tournons les poches des morts, arrachons leurs ceintures, détachons le bridge que décèle ce rictus, fouillons plus avant ... coupons, qu'on accuse la vie encore du porteur, cet annulaire récalcitrant...

Je sais une maison de campagne, en pays alors neutre, où, après élimination du propriétaire, Messieurs les officiers de l'armée allemande, continuant la tradition des voleurs de pendules, si magistralement stigmatisée par Hansi, s'emparèrent de quatre cartels, dont une pièce unique, de deux horloges à gaine antiques, de six garnitures de cheminée et de dix-sept montres de poche, dont six en or... Toute cette horlogerie, augmentée de l'argenterie de famille, de la totalité des meubles anciens, des tableaux, des bronzes et des marbres, voire des cheminées monumentales en marbre avec glaces et taques, des collections de toutes sortes, du contenu de cinq vitrines où s'accumulaient les médailles, les pièces d'or et d'argent, les bijoux anciens, les bonbonnières, les drageoirs, les miniatures, les statuettes, les objets en ivoire, en écaille, en jade, en onyx, en agathe, les faïences précieuses, maints éventails d'autrefois, maints coffrets antiques, maints cristaux de Venise, de Bohême, de Baccarat ... tout cela prit, en cinq tapissières, le chemin de Wiesbade ou de Cologne, cependant que les six cents gravures et les vingt mille volumes de la bibliothèque étaient dispersés, brûlés ou pilonnés, et que, moins fortunés que leurs chefs, les simples soldats se partageaient le linge de table, de lit, de maison, les vêtements, les meubles d'usage courant ... et 250 000 francs en billets de banque<sup>3)</sup>.

A chaque permission de détente, le soldat allemand rentrait chez lui, les poches, le «Rucksack», la valise — volée, elle-aussi, la valise! — gonflés à bloc de bijoux, d'or, de bank-notes, de choses précieuses. Les chefs, grands et petits, ramenaient de leur côté des camions militaires ou des trains entiers, les uns et les autres mis à leur disposition par les autorités soucieuses du bien-être de leurs administrés, et remplis de produits parfois hétéroclites, mais invariablement précieux. Quant aux «billions» de Goering et de Hitler, ce n'est pas en vendant de la ferraille, en économisant sur leur traitement, que ces personnages ont pu s'assurer les copieux bénéfices que l'on sait. Ce n'est pas non plus avec leur prêt, que les 1200 soldats de la garnison de je ne sais plus quelle île du Dodécannèse, pouvaient, lors du dernier «Winterhilfswerk» 1944/45, envoyer en Allemagne, ainsi que les journaux allemands le montrèrent en épingle, le produit de leur collecte: Un million deux cent mille francs luxembourgeois!

Donc, l'Allemand vole. Du bas en haut de l'échelle, il vole. Il ne peut pas ne pas voler. Le vol, chez lui, est une institution. Il est légal et obligatoire. Être honnête est une déchéance. De ce vice, le vice allemand par excellence, les plus durs leçons, les plus sanglantes,

ne le corrigeront pas. Comme tout voleur sorti de prison, il recommencera. Pendu haut et court, sa progéniture continuera le commerce <sup>4)</sup>).

Pour mettre à l'avenir l'Europe et le monde à l'abri des conséquences de cette mentalité, il n'est qu'un moyen: faire dériver ce vice, le canaliser, le porter sur d'autres objets. Sur ceux-là mêmes qui le pratiquent. Espérons que la diplomatie actuelle, plus intelligente que celle qui commit le traité de Versailles, cette prime à la frime, ce triomphe de l'absurde, démembrera l'Allemagne, obligeant les gueux à se manger entre eux. Disséquée, coupée en morceaux, décomposée en trente-six états, incapables, chacun individuellement, de nuire aux puissances pacifiques qui l'entourent, l'Allemagne satisfera sur elle-même à ses besoins de rapine. L'unité allemande, qui n'a jamais été que l'absorption des moindres bandes de brigands par celle, numériquement la plus considérable, doit disparaître. L'émiettement de l'Allemagne s'impose. Si nous n'y arrivons pas encore cette fois-ci, ce sera «pour la prochaine». <sup>5)</sup>

(Octobre 1945.)

1) A Pékin, en 1900, les soldats de Falkenhayn se distinguèrent particulièrement par leur science du pillage. Waldersee dut désavouer son sous-ordre et compatriote, qui réussit toutefois, grâce au produit de ses vols, à reconstituer une situation financière extrêmement compromise.

2) Il est symptomatique que le terme «organisation»: «manière dont un État, une administration, un service sont constitués», tout en conservant son acception en langue allemande, soit devenu, en outre, synonyme de «vol, pillage, malversation». Ainsi l'Allemand souille tout, même les mots que la pénurie de son propre jargon l'oblige à emprunter aux autres langues.

3) Cela, sous la direction d'un des chefs de la Gestapo, nommé Lorentz, dont on n'a jamais entendu dire qu'il eût été inquiété.

4) Au cours de la guerre qui, prétend-on, vient de finir, l'Allemand a volé plus encore qu'il n'a détruit. Malgré les bombes anglo-américaines, l'Allemagne regorge de choses dérobées. Tout s'y retrouverait si l'on cherchait bien, si l'on voulait bien chercher. Dès les premières incursions aériennes, ce fut à la campagne qu'on entassa, dissimula, enfouit, enterra, entoura de maçonnerie jusque dans les tombes, les caveaux, les monuments funéraires, les produits de cette industrie essentiellement allemande, celle du vol. Au surplus, j'estime scandaleux qu'il y ait encore une seule femme allemande portant une alliance au doigt, tant qu'il y aura des femmes françaises, belges, luxembourgeoises, veuves de la leur.

5) Ceci a été écrit en 1945, quand on pouvait encore admettre qu'il restait aux politiciens de toutes les parties du monde, une once d'intelligence, de compréhension et de savoir historique. On voit dans quel abîme de stupidité, de lenteur d'esprit et d'ignorance encyclopédique les hommes d'État, depuis, ont sombré!

## « Heim ins Reich »

Sans doute vais-je me faire honnir. Ce ne sera pas la première fois. J'ai suffisamment joué le rôle de Cassandre au lendemain de la dernière guerre — et même avant — et, de ce fait, suffisamment été invectivé, vilipendé, cloué au pilori de la réprobation publique et éclaboussé de toutes façons, pour ne pas avoir à m'embarrasser d'explosions nouvelles!

Déjà, il me semble voir se détourner de moi, avec une horreur non déguisée, les cœurs magnanimes et chevaleresques pour qui le pardon des injures est article de dogme et le respect dû aux morts principe essentiel! Pleurant de tendresse devant leur propre générosité, leur propre grandeur d'âme, ils se congratulent d'avoir su, sur l'autel de l'humanité, immoler leurs basses rancunes et la déplorable expression d'une mesquine vengeance.

Car on ne sait jamais, n'est-ce pas, ce que l'avenir vous réserve, ni si, d'ici quelque vingt ans, l'histoire ne se répétera pas...

Et puis, ajouteront les pédants «mutatis mutandis»!

Or, il ne s'agit de rien moins que de libérer le sous-sol luxembourgeois de ce dont on a nettoyé le ciel-ouvert! Autrement dit, j'estime qu'il faut que disparaissent de notre territoire national, où qu'ils soient et quels qu'ils soient, les monuments funéraires destinés à rappeler la mémoire de l'envahisseur: croix de bois ou stèles de marbre, dalles de granit, plaques en ciment, sarcophages en ersatz, cippes en simili, mausolées-imitation, pierres tombales artificielles, postiches funèbres en tout genre...

Car il ne convient pas que le Luxembourg contribue à transmettre aux générations futures l'indestructible souvenir des «héros morts pour leur Führer bien-aimé et pour l'avenir de la plus grande Allemagne».

Car il ne convient pas que la terre luxembourgeoise honore d'une façon si particulière ceux qui prétendirent s'en emparer et ceux qui, agents ou complices de leurs vols, de leurs crimes, de leurs brigandages, de leurs multiples infamies, y tombèrent en défendant une cause qui restera une honte éternelle!

Car il ne convient pas que nous autres Luxembourgeois, nous commémorions le souvenir de nos propres tortionnaires, devenions les gardiens de la flamme qui dévasta notre pays et soyons de faction sur la tombe des incendiaires!

Combien, parmi ceux enfouis au cimetière de Clausen, au «Heldenfriedhof» (!) de Dudelange, au cimetière de Notre-Dame, à ceux de Bous, du Scheid ou d'ailleurs(\*), partout où s'étaient l'indécence et la provocation de leur sépulture, furent de ceux aussi qui, avec un sourire de haine triomphante, visèrent au cœur nos réfractaires, nos déserteurs, nos maquisards, ou qui, de leurs mains criminelles, de leurs mains inhumaines, de leurs mains allemandes, pendirent au gibet infâme les pères, les mères, les épouses, les amis qui avaient tenté de donner asile à ceux desquels la conduite admirable racheta nos défaillances?

Et continuerons-nous à défendre par le fait, en prolongeant cette hospitalité posthume, le paradoxe écoeurant d'accorder les honneurs de notre terre luxembourgeoise à des assassins dont les victimes ne reposent même pas en terre étrangère, puisque deux heures à peine après leur mort elles n'étaient plus que cendres et fumée? Continuerons-nous à consentir à leurs proches le droit de venir déposer des fleurs sur leurs tertres, quand ceux des nôtres n'ont pas même la consolation de pouvoir prier sur un tombeau? Car l'illusion même, que les cendres expédiées — moyennant finances — à la famille, puissent être celles de nos pauvres morts, nous devons l'abandonner! Poignée puisée au hasard dans le tableau de la journée, parmi le résidu des 400 cadavres quotidiens: enfants juifs jetés vivants dans la fournaise du crématoire, typhoïques agonisants, déménagés de l'infirmerie pour «faire place», chiens crevés en cours de vivisection, charognes animales, trop grouillantes de vers, pour pouvoir être utilisées même pour la soupe des prisonniers, tel le contenu des urnes, que, riant aux éclats de la naïveté grande des destinataires, les autorités des camps de concentration adressaient aux parents éplorés!

(\*) Il paraît que depuis que cet article a été écrit (juin 1945), on a réuni, à nos frais, bien entendu, en un lieu unique, du côté de Sandweiler, me dit-on, ces macabres débris, dispersés un peu partout. Je n'en entrevois pas la nécessité, et cette fausse générosité est écoeurante. Honorer les violateurs de notre sol et les assassins de notre jeunesse au même titre que nos libérateurs, est un «bluff» plein d'hypocrisie. Tandis que nos «concessions à perpétuité» ont une durée de 100 ans (!), que la généralité des braves gens, qui n'ont tué personne, mais ont eu le tort de ne pas assurer ou faire assurer à leurs os un repos au moins trentenaire, finiront, après une quinzaine d'années, dans la fosse commune, on accorde à nos tortionnaires une survivance matérielle illimitée, survivance que les quatre cinquièmes d'entre eux ne trouveraient pas dans le caveau familial...

Et cependant, notre gouvernement, notre municipalité, laissent dans un abandon révoltant les tombes de personnalités remarquables de notre pays et de notre histoire! On entretient, avec un soin pieux, au cimetière préservé de Clausen, les tombes dont certaines plus que centenaires, de militaires prussiens de tous grades, morts de maladie du temps de l'humiliante garnison prussienne, mais on néglige, par exemple, la tombe du gouverneur Willmar, qui fut le premier à revendiquer nos droits à une «nationalité luxembourgeoise».

Je trouve que, comme dignité nationale, il y a mieux!

Ainsi vous irez, mères, épouses, filles luxembourgeoises, le 2 novembre prochain, vous incliner devant une tombe vide ou devant quelques pincées de cendres anonymes ou de débris innommables, cependant qu'à vos côtés, la mère, l'épouse, la fille de l'assassin se sera payé — avec l'argent volé chez nous — le voyage de Treuenbrietzen à Luxembourg pour contrôler si notre municipalité en a fleuri congrûment la fosse!

Encore que je n'en voie pas la nécessité, je consens qu'aux croix blanches de Douaumont s'opposent les croix noires! Combats à armes égales, mêmes risques de part et d'autre et, de part et d'autre aussi, ces mots admirables: «Morts pour la Patrie!» Mais c'est affaire à la France d'honorer ceux qui, 23 fois en un millénaire, ensanglantèrent son sol! Et c'est se respecter soi-même que de respecter l'adversaire ... s'il fut loyal. L'honneur satisfait, on se réconcilie sur le terrain, et ceux qui allaient se couper la gorge se serrent la main! Mais je n'ai jamais entendu dire, qu'entre l'apache nocturne et le pante liquidé, le shake-hand soit obligatoire! Se mettre à 250 contre 1, voler, piller, martyriser, torturer, tuer et exiger là-dessus que vos victimes vous élèvent des statues et entretiennent vos tombes, cela me dépasse! La bande de criminels de droit commun qui, sous l'uniforme jaune ou sous les initiales SS et SA, déshonora l'humanité, n'a rien de commun avec le soldat qui accomplit son devoir en consentant son sacrifice! Les Allemands — les Boches plutôt, n'en déplaie aux âmes délicates, imprévus mimosas, que ce terme offusque — ont tout intérêt à se faire oublier partout dans le monde et, en Luxembourg, plus qu'ailleurs. Ils ne devraient pas tenir outre mesure à ce que l'on érigeât des stèles à Schinderhannes! Moins on verra d'inscriptions commémorant Dieter et Kurt et Horst et Wolfgang et Rudger et Hermann et Hans-Joachim et Friedrich-Wilhelm, mieux cela vaudra pour les détenteurs de ces prénoms ridicules, qui prétendirent nous retirer jusqu'au droit de porter les nôtres!

Plus humains que ceux qui jetèrent à la voirie ou à la chaudière les cadavres décharnés de nos frères de Dachau, de Hinzert, d'Auschwitz, de Buchenwald, invitons le peuple complice d'Hitler à procéder au transfert — Heim ins Reich — des dépouilles dont il nous a gratifié. Retour des cendres à l'échelle du Brandenburger Tor! Que la Gestapo enfouisse sur les bords de l'Elbe, de l'Isar ou de la Spree ses laissés-pour-compte des bords de la Moselle, de la Pétrusse ou des pentes du Mont Saint-Jean. Et — ce qui est probable, car nulle part au monde le respect des morts n'est aussi inexistant qu'au pays des fours crématoires et des tranchées à chaux vive — si l'on préfère nous abandonner ces «héroïques» débris, contentons-nous de les rassembler dans une fosse commune, quelque part où ils s'offusqueront

pas le regard du touriste ou le cœur du patriote. Rien de sacrilège à ce transbordement, depuis plus d'un siècle déjà obligatoire dans les agglomérations urbaines! Et quand on pense que nul d'entre nos compatriotes ayant dépassé la soixantaine ne serait capable d'indiquer l'endroit où reposent les ossements de son bisaïeul, ne serait-il pas déconcertant de voir chaque année, au jour des Morts, le Gouvernement et la Municipalité de Luxembourg se faire représenter — avec une gerbe, oui, Madame! — devant les pierres tombales de ces garnisaires qui nous tinrent sous leur botte de 1814 à 1867, de ces uniformés de gris sale qui nous saisirent à la gorge de 1914 à 1918, de ces bandits de grand chemin qui, de 1940 à ce jour refoulèrent dans l'ombre les imaginations les plus invraisemblables de Callot et de Goya! (\*)

Or, je propose, qu'en expiation bien insuffisante de ces crimes sans précédent dans l'histoire de l'humanité, qu'en réparation, partielle, des infamies commises, le cimetière dit «militaire» de Clausen — que l'on persiste erronément à vouloir considérer comme exterritorialisé et appartenant à la Prusse — soit rendu à une destination analogue à celle qui est encore actuellement la sienne, mais plus logique et plus normale. Que débarrassé des monuments qui l'encombrent, des croix qui le déshonorent, des débris anciens ou récents qui y retournent à la poussière, ce témoignage suranné d'une époque odieuse disparaisse à tout jamais. Et que ce lieu, depuis plus d'un siècle profané et souillé, devienne le champ de repos de tous ceux qui, obligés au service abominable ou combattant dans les rangs de nos défenseurs, sont tombés pour la patrie luxembourgeoise.

(Novembre 1945.)

(\*) Actuellement (mai 1953), bien que la paix ne soit pas encore signée, l'Allemagne distribue généreusement des distinctions honorifiques, que des poitrines françaises, belges ... et luxembourgeoises arborent avec fierté, reconnaissance et ostentation!

Monnaie de singe par quoi l'Allemagne prétend sans doute rembourser aux uns ce qu'elle a volé aux autres!

## Le Boche payera !

Le grand-duché de Luxembourg, aux trois quarts détruit par une guerre qu'il n'a en rien contribué à déchaîner, touchera — s'il touche — un pourcentage de réparations tellement minime, même proportionnellement, que l'on pourra enfin se faire une idée de l'infinitement petit, idée dont la représentation échappait même à Pascal. Ainsi, dans les palais des villes orientales, où le touriste milliardaire abonde, après paiement de la douloureuse et des 20% de service, on jette, en quittant, quelques sous au petit circur de bottes, accroupi sur le trottoir.

Pourboire de quelques sous, qui pourrait toutefois devenir de quelques francs, si on se décidait à obliger sérieusement l'Allemagne à payer au moins ce qu'elle a consommé.

Autrement dit, à restituer ce qu'elle a volé ou à s'acquitter par un équivalent. Car pour ce qui est de reconstruire ce qu'elle a détruit et de rembourser les dépenses auxquelles elle a obligé ses victimes, il ne faut guère y songer...

Qu'un ivrogne, dans une crise de delirium, pénètre chez le voisin et y casse la vaisselle, pour rien, pour le plaisir, il y a voies et moyens d'obtenir réparation et d'être désintéressé. L'ivrogne, en outre, ira cuever son vin à l'ombre de quatre murs assez rébarbatifs. Mais que le Boche ruine le monde entier, s'empare de milliards et déceime l'humanité, c'est à peine si, mettant des gants, on l'invite à prendre sur ses réserves, à attaquer ses économies, à écorner ses capitaux, à soustraire enfin, du produit de ses vols, de quoi laisser choir un menu dividende en faveur de ses créanciers.

C'est du moins ainsi qu'on a agi en 1919. Et on a tout l'air de vouloir recommencer le même jeu en 1946.

Il ne faut pas être grand clerc pour savoir que l'Allemagne est, depuis 1900, l'un des pays les plus riches du monde, que sa fortune s'élevait, à la veille de l'autre guerre, à 270 milliards de marks-or, dépassant celle de la Grande-Bretagne, supérieure à celle de la France, inférieure seulement à celle des États-Unis; qu'elle était l'un des pays les plus producteurs: que les statistiques mondiales la plaçaient au troisième rang pour la navigation maritime, au premier pour la navigation fluviale: qu'elle venait en deuxième ligne pour l'extraction de la houille, pour la production des fontes et aciers, pour le commerce en général, en première ligne: pour l'industrie des colorants, pour les dépôts individuels aux Caisses d'Épargne, pour le rendement agricole à l'hectare. Une natalité considérable, une ex-

portation constante d'individus et une importation proportionnelle de capitaux, un sous-sol très riche, une heureuse situation géographique, les qualités nationales de flair commercial, d'esprit insinuant, d'organisation méthodique, tout cela valut à l'Allemagne cette prospérité inouïe, qu'une faillite, savamment amenée au lendemain de l'autre guerre, ne fit qu'accroître. L'Allemagne d'Hitler, autant que celle de Guillaume II, avait une situation financière, industrielle et commerciale, que n'avaient ceux-là seulement qui avaient intérêt à le faire, ou encore tous les moutons de Panurge emboitant le pas derrière les mauvais bergers.

Or, à quoi assistons-nous? A la première d'une comédie dont le traité de Versailles, ses préliminaires et ses conséquences, n'ont été que la répétition générale! Déjà, la presse allemande, quoique jugulée, et, à sa remorque, la presse internationale embochée, selon les besoins de la cause et les gesticulations d'un mystérieux chef d'orchestre, tantôt crie misère, tantôt émet un discret murmure de satisfaction. Car, pour ce qui est du sport de l'hypocrisie, de la dissimulation et du mensonge, les Allemands et leurs supporters battent tous les records! Demain, comme naguère pour les enfants autrichiens, les enfants russes, tous les tambours seront battus de la bienfaisance, toutes les chanterelles seront pincées de la Charité, en faveur des petits Boches; en faveur de ceux qui, gros, gras, joufflus, débordants de santé et vêtus comme des princes de ce qui avait été volé aux petits juifs, aux petits Français, aux petits Belges, aux petits Hollandais, crachaient dans notre direction quand, cadavres ambulants, nous étions ramenés de Dachau et d'Allach dans les autos de la Croix Rouge Luxembourgeoise.

Cependant l'Allemagne, à la veille de l'invasion alliée, non seulement possédait presque tout ce que nous venons d'énumérer, mais bien plus encore, n'ayant, d'une part, subi ni de débarquement normand, ni d'offensive Rundstedt, ni quatre années et plus d'esclavage, et, de l'autre, possédant encore, en son intégrité, tout ce dont, au cours de ces deux guerres, elle s'était emparée: titres, devises, métaux précieux, bijoux, argent comptant, objets d'art, meubles de toute nature et que sais-je encore. Si les États-Unis détiennent la presque totalité de l'or en barre et de l'or monnayé autrefois répandu à travers le monde, l'Allemagne, elle, détient, à peu de choses près, les trois quarts de l'or ouvragé ayant appartenu aux particuliers du continent européen. Et ce n'est pas l'ordre qui, me dit-on, aurait été donné par les autorités occupantes de remettre toute cette bimbelerie entre leurs mains, qui y changera grand-chose! Irrécouvrable sur la collectivité, parce que facilement dissimulable, ce butin individuel du Boche en pays occupé pourrait être récupéré par des me-

sures spéciales. Il faudrait exiger directement des hommes, femmes et enfants la remise de cette chose inutile à leur alimentation, à leur habillement, à leur chauffage que sont les bijoux et les bijoux, la vaisselle plate et les montres en or, les chevalières et les alliances, les épingles de cravate et les boucles d'oreilles, les chaînes de cou et les pendentifs, les bagues et les parures, les colliers et les rivières, les breloques et les barrettes, les anneaux de mariage et les croix de ma mère... tous objets incontestablement superflus, dont Allemands et Allemandes possèdent et dissimulent des stocks. Il en est de même des objets et meubles d'art, des tableaux et des statues, des bronzes, des marbres, de l'argenterie, des dentelles, des tissus précieux, des tapis d'Orient, des vases de Chine. Si l'on ne sévit point, d'ici un an ou deux, tout comme à partir de 1920, le Boche et la Bochesse, voire le Bocheton, arboreront à leurs phalanges boudinées ou sur une gorge plantureuse, les bagues arrachées aux doigts tranchés des morts, aux mains martyrisées des vivants, les médaillons pris au cou fragile des vierges violées, sur le sein douloureux des mères éventrées. Tous ce que leur instinct d'abjecte brute fit aux sujets d'Hitler ramasser dans le sang et dans les ruines et jusque dans l'ordure, soustraire dans les tiroirs et les poches, dans les safes et dans les coffres-forts, tous ces produits de leur industrie nationale, la rapine, s'épanouira de nouveau dans les vitrines des «Herrenstuben», aux montres des «Antiquitätshändler», sur les comptoirs des «Juweliero». Et, une fois de plus, le bilan de cette guerre que l'on dit qu'ils ont perdue, s'établira comme suit: «A celui qui de cent de profit retranche dix de ristourne, il reste quatre-vingt-dix de bénéfice.»

Bonne affaire, par conséquent, qu'une guerre ainsi menée, qu'une paix ainsi acquise. Et Boches de toute espèce et à tous les degrés, de se frotter les mains de satisfaction intime à constater que, depuis l'autre dernière, les «Alliés» ont tout oublié et n'ont rien appris. Et de s'étonner en leur privé de la longanimité — à leur endroit — de ces «protecteurs» qui abandonnent, sans plus s'en soucier et avec une générosité admirable, à ceux qui s'en sont emparés, les biens de leurs petits protégés. Car ni les diamants de la «fifth avenue», ni les perles du «West End», ne sont devenus la proie de la canaille boche, cet avantage ayant été réservé au vieux continent, entre la Manche et le Caucase, les Balkans et les Pyrénées...

Mais il faut bien, n'est-ce pas, que nous payions la gloire d'avoir été libérés!

Encore que le «delenda Carthago» dûment exécuté, eût seul pu garantir un avenir supportable aux populations riveraines, encore que le proverbe «Morte la bête, mort le venin» eût dû avoir son

application, encore que la suppression radicale du Boche et de «sa graine» (pour employer le terme que «Mein Kampf», ce bréviaire, réserve aux Juifs) je n'entendrais point appliquer la loi de Caton, ni même celle du talion, moins définitive, mais encore suffisamment radicale. Je ne dirais même pas, avec Bismark, qu'il convient de ne laisser aux vaincus que leurs deux yeux pour pleurer. Celto-latin, je suis trop sensible aux douleurs — même méritées — d'autrui, pour être logique jusqu'au bout. Bon pour le Germain Hitler, pour l'Italote Mussolini, de remettre tout sentiment humain. En outre, comme il s'agit de tirer des indemnités de l'Allemagne, je suis même d'avis qu'il importe de lui laisser les possibilités de faire de l'argent, afin de pouvoir en verser à ses créanciers et à ses victimes. Mais sied-il de laisser aux quatre-vingts millions de complices d'Hitler quoi que ce soit de leur superflu? Qu'on leur abandonne leurs bijoux en toc et leurs brillants en simili, qu'ils continuent de remplir leurs musées en caoutchouc-pâte des croûtes de leurs pseudo-peintres et d'ériger, sur des socles en ciment armé, les effigies de leurs grands hommes-ersatz, je n'y contredirai point. Mais que les Rubens et les Murillo, les Watteau et les Raphaël, les Lysippe et les Praxitèle qu'hospitalisèrent Berlin, Munich, Dresde et Hambourg, aillent, à l'avenir, orner les salles du Louvre, de l'Ermitage, de la National Gallery, du Moritz Huis, les musées de Bruxelles, de Prague, de New-York, voire de Luxembourg. Que les pierres des cathédrales allemandes contribuent à la réédification de celles de Caen et de Rouen, de Varsovie et de Léninegrad, que le bronze des statues allemandes refasse la matière de celles, innombrables, dont ont été privées les villes transitoirement conquises, en France, en Belgique, en Hollande, au Luxembourg. C'est aux forêts d'Allemagne, non aux nôtres, à fournir le bois de la reconstruction, le papier de nos livres pilonnés et de nos journaux interdits, ce sont les mines et carrières d'Allemagne qu'il faut épuiser et non les nôtres. De ne plus avoir de bagues à se mettre aux doigts, d'anneaux à se passer dans le nez, de tableaux à pendre aux murs, de statues à ériger à Hitler, Bismark, Luther ou Tartempion, les Boches ne mourront pas de faim; de boire de l'eau au lieu de bière de Munich, ils ne crèveront pas de soif, de réduire à de justes proportions l'emploi du gaz, de l'électricité, du charbon, ils ne périront pas de froid...

Que donc les âmes sensibles, qui commencent déjà un peu partout et même en Luxembourg à sévir entre les lignes, rassurent leur émoi. Les millions d'êtres humains, que les Boches ont torturés et tués, les milliards de valeurs humaines qu'ils ont détruites ou dissimulées, ne doivent pas avoir été sacrifiés pour qu'en dernier ressort il en résulte, en faveur de ceux qui ont été les agents responsables des

plus monstrueuses atrocités qu'ait eu à enregistrer l'histoire, une récompense et un bénéfice!

Tant qu'il restera à l'Allemagne une once de superflu, un semblant d'inutile richesse, la justice, pour laquelle les Alliés ont combattu, ne sera qu'une plaisanterie.

(Janvier 1946.)



*10 mai 1940: Les Allemands pénètrent en Luxembourg*

## Trois discours

**Discours prononcé par M. Marcel Noppney, président des « Anciens de Dachau », lors de la réunion du 28 avril 1951 à Mondorf-les-Bains**

Mesdames, Messieurs, amis et camarades de Dachau,

Je n'ai pas à m'excuser auprès de vous, si, pour vous adresser ces quelques paroles, j'emploie, au lieu de la langue luxembourgeoise, la langue française.

Car si je l'emploie, ce n'est pas seulement parce que nous autres, des camps de la mort lente, nous avons été les premiers à rejeter, en bloc, les inqualifiables prétentions des Gustav Simon, des Kratzenberg et de leurs acolytes, desquels le premier soin, une fois installés chez nous, avait été justement, la persécution de la langue française et son élimination, mais aussi parce que, somme toute, le français n'est pas seulement langue officielle, administrative et d'enseignement dans le Grand-Duché de Luxembourg, mais également langue de la pensée, de l'esprit et du cœur de nombre de Luxembourgeois.

Ce dont vous êtes, amis de Dachau, la meilleure preuve, vous, qui si souvent avez su mettre la connaissance de cette langue à la disposition des déportés de France et de Wallonie, et leur faciliter parfois, auprès de leurs tortionnaires, des explications qui, sans vous, eussent été vaines...

Et disons-nous bien une chose: si nous avions, avant 1940, attaché plus d'importance à la langue française, si nous l'avions faite nôtre davantage, comme je le demande depuis plus de 50 ans, si elle avait été répandue et généralisée autant qu'elle l'est, par exemple, en Belgique, au pays d'Arlon, nous n'aurions, sans doute, pas été considérés comme l'équivalent des gens de Trèves, de Cologne ou de Coblenze, mais bien comme ceux du Luxembourg devenu belge il y a un siècle, et nos jeunes gens, pas plus que ceux d'Athuis ou de Mesancy, de Stockem ou de Battaincourt, n'auraient été se faire tuer pour « une plus grande Allemagne » sur les champs de bataille de Russie, d'Afrique, d'Italie et de France... Responsabilité énorme, dont une plus claire compréhension des choses, moins de paresse intellectuelle et moins d'insouciance, auraient pu nous dégager.

Mesdames et Messieurs! J'ai eu 74 ans mardi dernier. Je puis dire qu'il y a presque autant d'années, que je suis une preuve vivante de ceci: qu'on peut avoir le français comme langue maternelle, le lu-

xembourgeois comme deuxième langue, l'Allemand comme troisième, et pourtant être — et je m'en flatte — un bon Luxembourgeois!

Or, pour être un bon Luxembourgeois, il faut avant tout — et les événements depuis 1914 et, particulièrement, depuis 1940, nous l'ont impérieusement fait comprendre — il faut avant tout, dis-je, se rendre compte que l'Allemagne a toujours été, est actuellement et restera, tant qu'elle ne sera pas venue à résipiscence, le grand, et, je crois même pouvoir le déclarer, l'unique danger pour le Luxembourg. Et cependant, que voyons-nous en ce moment? A quel singulier spectacle assistons-nous? A quel abominable péril sommes-nous, une fois de plus, exposés? A la re-germanisation progressive de notre pays! A la revanche larvée de ceux que notre attitude de résistance, que notre volonté, devenue victorieuse grâce au cours des événements, avaient, pour un instant, matés. Tandis, qu'au lendemain de la guerre, tout le monde jurait, un peu inconsidérément, que tout ce qui était boche: mœurs, coutumes, usages, langue, serait à l'avenir banni du sol et de l'âme des Luxembourgeois, qu'on attribuait à la langue française ou plutôt qu'on lui maintenait, en lui accordant un champ plus vaste, une situation privilégiée, qu'on se tournait vers la France et les pays alliés et se détournait avec un dégoût motivé, de l'Allemagne, actuellement tout est changé! On n'en a plus que pour le jargon de ceux qui avaient prétendu nous l'imposer, on n'en a plus que pour des avances à l'Allemagne, qu'on ne se donne même plus la peine de camoufler, on n'en a plus que pour des subventions indirectes à la propagande pangermaniste.

Une fois de plus, à notre endroit du moins, les Allemands vaincus ont gagné la paix!

Mesdames et Messieurs, souvenons-nous de l'avant-guerre. Nous étions nombreux — il est vrai que je n'en étais pas! — qui ne nous rendions pas compte de l'obscur travail souterrain, à quoi les Boches se livraient, avec quelles complicités, contre l'indépendance de notre pays. Herr von Radowitz, ministre d'Allemagne, délégué par le III<sup>ème</sup> Reich, et qui ne faisait que succéder, après un assez long intervalle, il est vrai, au fameux Graf Pückler, chargé de la même besogne par le II<sup>ème</sup> Reich à la veille de la première guerre mondiale, recevait chez lui, des professeurs, des avocats, des médecins, des fonctionnaires, des commerçants, des faillis, des banqueroutiers et surtout de très jeunes gens, sans ressources avouables et lesquels, recrutés un peu partout, soudainement, disposaient de sommes considérables, avaient des motos, des autos, faisaient de longs et mystérieux voyages, dépensaient sans compter... C'étaient eux qui, dans la nuit du 9 au 10 mai, devaient frayer le chemin aux premières patrouilles de l'invasion, et tirer sur nos gendarmes; c'étaient eux qui devaient

organiser notre déchéance nationale et préparer l'annexion. Disposant d'incroyables, et parfois inconscientes, complicités, les Tony Kellen, officier de l'Ordre national de la Couronne de Chêne, les Norbert Jacques, romancier de troisième zone, sillonnaient le pays, s'insinuaient un peu partout, écoutaient aux portes, appliquaient l'œil au trou des serrures, renseignaient leurs maîtres nazis et s'évertuaient — hélas! parfois avec succès! — à une propagande anti-patriotique. Sous la protection directe et avouée de la légation d'Allemagne, les Diehl et consorts s'installaient chez nous, criaient fort, parlaient haut, promenaient leur tête à gifles dans tous les cafés, dans tous les restaurants, et se moquaient ouvertement des arrêtés d'expulsion qu'il arrivait à un gouvernement trop longanime de prendre trop tard contre eux. Ici, je vous raconterai un fait personnel, des plus suggestif: Un agent des postes, du nom de Weber, préposé, je crois, à la perception de Junglinster et mis en disponibilité pour malversations, trouva, du jour au lendemain, les 60 000 francs nécessaires pour désintéresser les P.T.T. En reconnaissance des services rendus, il fut alors, par les soins d'agents de la Gestapo venus d'Allemagne, installé dans une vaste et confortable villa, située à deux pas de ma demeure, avec la mission de me surveiller, de noter mes déplacements et, particulièrement, de répérer les numéros-matricules et le lieu d'origine des voitures qui s'arrêtaient devant ma porte...

Et bien, Mesdames et Messieurs, ce qui se passait avant 1914 et avant 1940, en ce moment et depuis quelque temps déjà, se répète, bien que sur une échelle moindre, pour le moment, du moins... «Jamais deux sans trois», dit la Sagesse des Nations. Nous, cependant, nous nous contentons de condamner trop légèrement des criminels de guerre dont nombre de contumaces, nous les remettons en liberté pour la plupart, nous naturalisons à tour de bras Allemands et Allemandes. Passant l'éponge comme si de rien n'était, nous sommes les premiers à rétablir des relations diplomatiques avec ceux qui, il y a moins de sept ans, nous tenaient sous leur botte, nous envoyaient au baignoire ou à la mort, insultaient dans leurs immondes feuilles officielles, notre maison souveraine (\*). Nous réintégrons dans leurs positions d'avant-guerre des collaborateurs évidents. Nous en voyons parmi eux-ci, qui poussent le cynisme jusqu'à solliciter — et, Dieu sait, peut-être les obtiendront-ils! — les suffrages des électeurs, renouvelant ainsi la scandaleuse réélection en 1920, de Herr von Villers, après que celui-ci eut déclaré en pleine Chambre luxembourgeoise, le 6 mars 1915 «que si ses collègues le délaient de son serment,

---

(\*) et à accepter d'eux des distinctions honorifiques!

il irait mettre son épée d'ex-officier prussien à la disposition de son empereur». Nous en voyons d'autres s'embusquer dans la presse et prétendre contribuer à diriger la politique de notre pays, actuellement, comme ils l'ont fait, de 1940 à 1944 sous l'égide allemande. Nous voyons des profiteurs continuer à édifier leur fortune commencent pendant l'occupation. Nous voyons nos compatriotes par milliers s'en aller porter, sous le futile prétexte de l'amusement, sur les bords du Rhin ou plus loin encore, l'argent soustrait ainsi au commerce luxembourgeois. Nous en voyons, se délivrant ainsi, eux-mêmes à eux-mêmes, le triste certificat de l'incapacité, assiéger les cinémas les jours de films allemands et les bouder quand on y tourne un film français. Nous en voyons, par centaines, acheter des journaux allemands, des revues allemandes, des livres allemands, empoisonner l'enfance et la jeunesse par la lecture des pires ignominies allemandes, et tout ce monde porter ainsi, comme s'il obéissait à un mot d'ordre, des fonds à la propagande allemande.

Mesdames et Messieurs, c'est ainsi que nous allons à grands pas, par la faute de notre inertie, de notre paresse intellectuelle, de notre souci du moindre effort et de notre criminelle insouciance, vers la réalisation, pour commencer, **contre nous**, du programme pangermaniste, tel qu'il fut conçu par Arndt, continué par Bismark, corrigé par Guillaume et exécuté par Hitler. Ce programme, qui occupera et préoccupera toujours l'éternelle Allemagne, tant que ce peuple de proie, de vol et de mensonge ne se sera pas amendé!

Je n'ai, pour ma part, aucune illusion. L'étiquette change, mais le produit reste le même. Ils se mettent, dirai-je vulgairement «le doigt dans l'œil» ceux qui croient (quand ils ne font pas simplement semblant de croire!) à deux Allemagnes, une bonne et une mauvaise, et qu'ils s'imaginent ou feignent s'imaginer, qu'en entrant en arrangement avec les Boches, ils éviteront à l'avenir la reprise de la même menace. Mesdames et Messieurs, tant que l'Allemagne n'aura pas reconnu publiquement et solennellement ses torts, tant qu'elle n'aura pas renoncé, par une affirmation éclatante et une manifestation d'une écrasante sincérité, à ses idées d'agression, à ses prétentions politiques et raciales, tant qu'elle n'aura pas, par une confession générale et une contrition évidente, regretté ses fautes, ses péchés, ses atrocités et ses crimes, tant qu'elle n'aura pas procédé à la restitution intégrale du fruit de ses rapines, de ses spoliations et de ses brigandages, tant qu'elle ne sera pas venue, évangéliquement, demander pardon à ceux qu'elle a offensés, torturés, martyrisés, tant qu'elle n'aura pas abandonné, définitivement et sans esprit de retour, l'idéal à rebours qui, depuis plus d'un millénaire, lui dicte sa politique et, régulièrement, la mène à sa perte, tant que cela ne

**sera pas**, il faudra, il faut, qu'à défaut des gouvernements, les peuples eux-mêmes la tiennent à l'écart et la boycottent!

Mais hélas! on dirait vraiment que toutes les cruelles et douloureuses leçons qui nous ont été infligées à travers les siècles, et dont notre génération, celle à laquelle, ici, je m'adresse, a souffert dans sa chair et dans son esprit, n'ont laissé en nous aucune trace, aucun souvenir!

Amis de Dachau! Souvenons-nous! Souvenons-nous des outrages dont nous avons été abreuvés, de notre dignité humaine foulée aux pieds, de nos droits les plus sacrés anéantis! Souvenons-nous que nous avons été des esclaves, moins que des esclaves, pis que des esclaves. Que nous avons, humblement, dû nous incliner devant des êtres qui n'avaient d'humain qu'une vague apparence. Que nous avons dû obéir, comme des chiens obéissent à leurs maîtres, aux fantaisies les plus échevelées d'individus dont nous n'aurions pas même voulu pour peupler notre chenil! Souvenons-nous que nous avons été soustraits à la vie normale, qu'on nous a volé des années et des années de notre existence, des années qui auraient pu être productives et fécondes, qu'on nous a brutalement séparés de tous ceux qui nous étaient chers, qu'on les a voués à la ruine, et qu'on nous a voués, nous, à la maladie et à la mort, qu'on nous a obligés à un travail servile et dégradant, qu'on a fait de nous, moins que des êtres humains, moins que du bétail, moins que des machines. Car les machines, on les épargne, on les nettoie, on en huile les engrenages: le bétail, on le nourrit, on le soigne, on lui réserve une litière: l'être humain, on le respecte — quand on se respecte soi-même. Mais nous, nous n'étions pas même de la chair à canon: nous étions de la matière à fumier!

Rappelons-nous nos morts, nos pauvres morts! Weirich, Becker, Stoffels, Fisch, Brachmond, Balk, Esch, Wampach, Origer, Frantz Clément, de qui nous venons tout à l'heure d'honorer la mémoire, combien d'autres encore, que j'oublie! Et toutes ces jeunes vies fauchées vers la fin de notre triste séjour et dont l'énumération serait trop longue! Rappelons-nous notre camarade Kriepps, dont je salue avec respect ici même la veuve et le fils, et qui mourut des suites d'une captivité supportée pourtant avec tant de constance. Rappelons-nous, que si nous avons échappé au même sort, ce fut par un miracle répété et constant. Rappelons-nous la fumée du crématoire, le gibet-pilori et celui aux pendaisons, les charrettes chargées de cadavres, les injures, les insultes, les coups — car nous avons été, nous, des hommes, battus comme des enfants qu'on corrige! Rappelons-nous les exécutions sommaires, les coups de révolver dans la nuque, les juifs par milliers menés à l'abattoir, les enfants de six mois lancés

vivants dans le four crématoire, les quatre-vingt dix officiers russes fusillés à bout portant, presque sous nos yeux! Rappelons-nous l'ordre d'extermination générale, donné par Himmler l'avant-veille de notre libération, les errants sur les routes, les morts dans les ravins. Rappelons-nous les condamnés de droit commun qui étaient nos maîtres, eux-aussi, et à qui nous devions lécher les bottes, pour avoir le droit de continuer à vivre: cette lie sortie des bagnes d'Allemagne, ces escrocs, ces voleurs, ces bandits, ces meurtriers, ces assassins, ces faussaires, ces dégénérés sexuels, ces avorteurs professionnels, tous ces évadés de l'égot allemand, devant quoi nous devions courber la tête et tendre l'échine! Rappelons-nous la soldatesque boche, la plus ignoble du monde, tous ces sous-Himmler, ces sous-Goering, ces sous-Hitler, sadique ramassis de toutes les infamies humaines, de toutes les turpitudes, de toutes les hontes...

Et nous devrions pardonner!

Mesdames et Messieurs! Si le monde entier pardonnait à l'Allemagne, il n'appartiendrait pas à ceux des camps de concentration de pardonner eux-aussi! Et comme la religion elle-même enseigne aux croyants à avoir la haine du mal, gardons, vivante et vigilante en nous, et transmettons à ceux qui viendront après nous, **la haine** de ceux qui représentent ce mal, qui en sont l'incarnation, qui sont ce mal même: la haine des Boches!

Et quand les Boches seront redevenus des Allemands, nous pourrions, peut-être, nous contenter de remplacer cette haine par, simplement de la méfiance, de l'éloignement et du mépris...

Mesdames et Messieurs, je m'en voudrais de terminer sur ce cri de haine exclusive, et d'oubli sous condition. Cela d'autant plus, que nous nous sommes réunis aujourd'hui pour fêter l'anniversaire d'une journée qui fut émouvante et belle entre toutes. Si, il y a six ans à vingt-quatre heures près, que les États-Unis nous ont sauvés, en même temps que le reste du monde, n'oublions pas que ce sont les nôtres qui nous ont rendus à nous-mêmes, qui nous ont consolés, qui ont enlevé de nous l'épouvante et l'écoeurement, qui nous ont fait croire à la bonté humaine et nous ont réconciliés, pour ainsi dire, avec l'humanité. A Dachau même, ce premier contact avec les jeunes officiers luxembourgeois, les soldats luxembourgeois, les chauffeurs luxembourgeois! Cette arrivée inopinée et merveilleuse du prince Félix, nous apportant le salut de notre patrie, et le gage de notre délivrance! Ce voyage de retour à travers l'Allemagne dévastée, sous l'égide du prince Charles, de qui la rayonnante jeunesse était comme une promesse de renouveau! Cet arrêt au village-frontière, où vint nous saluer celui-là même (\*) à qui la France confie en ce moment

---

(\*) M. Robert Schuman

tant de ses destinées - et des nôtres... Et enfin notre arrivée ici même, à Mondorf, où une population tout entière se porta vers nous pour nous acclamer, nous tendit ses bras fraternels, nous ouvrit son cœur, nous apporta le réconfort de ses sympathies et donna à pleines mains à ceux d'entre nous qui rentraient dans leur pays n'ayant plus même de quoi se vêtir!...

Amis de Dachau, chacun de nous a, dans ce sens, sans doute quelques dettes de reconnaissance à acquitter. Souffrez que, pour mon compte, mes remerciements après six années, aillent à ceux qui me prirent, pour ainsi dire, en charge: à M. Jean de Lafontaine, à M. Huss-Ryter, à la famille Cathelineau-Koch et surtout aux Sœurs de Sainte-Elisabeth. S'il m'a été donné de prendre aujourd'hui la parole devant vous, ce n'est pas, en dernier lieu, à ceux et à celles que je viens de nommer et aux soins dévoués du docteur Frank, que je le dois!

Mesdames et Messieurs, je suis, à deux mois près, le doyen d'âge de ceux qui sont ici présents. Je suis aussi le doyen de captivité; car personne d'entre vous, ni des rescapés des autres bagnes d'Allemagne, ne me disputera, je crois, le record de huit années passées dans les geôles allemandes? Vous avez bien voulu faire de moi votre président. Je vous en remercie. Toutefois ne pourrai je pas vous promettre d'être sur la brèche, chaque fois qu'il arrivera à ceux qui m'ont ainsi accordé leur confiance, d'avoir besoin de moi. Mais je suis si bien entouré et épaulé (je pense particulièrement à MM. Barbel et Bosseler), que ni vous ni moi nous n'avons à avoir de scrupules ou d'appréhensions à ce sujet.

Mesdames et Messieurs, je lève mon verre aux anciens de Dachau, je le lève en même temps à tous les Luxembourgeois qui, comme eux, sont soucieux de leur devoir, de leur dignité et de leur salut.

### **A propos de ce discours**

Une des personnalités européennes les plus éminentes et les plus en vue, qui a joué, tant en 1917/18 que tout récemment, un rôle politique considérable, vient d'écrire à M. Marcel Noppeney, au sujet du discours adressé par celui-ci, à Mondorf, aux «Anciens de Dachau», une lettre, dont nous extrayons ce qui suit:

«Vous avez fortement évoqué ce passé si proche de nous, et que tant de monde semble vouloir oublier. Il y a un pardon chrétien, il y a des nécessités politiques, mais il y a surtout un devoir strict de prudence. Il ne faut pas confondre le pardon avec l'oubli.»

«Or, j'ai fait, il y a quelques mois, un voyage en Allemagne et les pays centraux. Je suis rentré effaré de l'inconscience de nos compatriotes. On ne changera jamais l'Allemagne, qu'elle soit menée par un Bismarck, un Guillaume II, un Hitler, un Schumacher. Le Néo-Hitlérisme reconquiert étape par étape le pouvoir, avec la même virulence que jadis, et avec une jeunesse identique, fanatisée par les slogans d'autrefois, peut-être plus brutale encore. Il y a bien des Brüning et des Rathenau encore aujourd'hui, mais cette Allemagne civilisée sera balayée par l'autre, comme si souvent dans le passé. On espère pouvoir dresser cette force allemande contre le bolchévisme russe. Mais qui nous garantira qu'elle ne lui tendra pas la main?»

«Cependant, cher ami, je ne suis pas pessimiste. Je vois dans notre jeunesse en France une telle élite intellectuelle et morale, un tel effort, que nous aurons, s'il n'y a pas une catastrophe nouvelle, une autre France. Déjà celle-ci a repris ses traditions et, comme souvent, sans le crier sur les toits, tout naturellement.»

**Discours prononcé par M. Marcel Noppeney, président des «Anciens de Dachau» lors de la réunion du 29 avril 1952 à Bascharage**

Mesdames, Messieurs, camarades de Dachau,

Je commencerai par demander pardon au camarade de la LPPD, qui, empruntant son pseudonyme à la première de nos gloires littéraires en langue luxembourgeoise, a signé, comme vous avez pu vous rendre compte dans le numéro d'avril, du nom de «De blannchen Theis», ses articles du «RAPPEL». Je puis lui jurer, que si j'emploie ici la langue française, ce n'est ni par ignorance ni par mépris du luxembourgeois. C'est que, les paroles de celui, dont vous avez bien voulu faire le président des Anciens de Dachau, doivent être entendues, non seulement à Bascharage, non seulement dans les limites de notre pays, mais qu'elles doivent passer les frontières et parvenir, sinon aux oreilles, du moins sous les yeux de ceux qui règlent nos destinées, et qui ignorent nécessairement notre parler. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir, simultanément, m'exprimer aussi en allemand et en anglais. Car il ne serait pas mauvais que l'on sût, en certains milieux d'Allemagne, de Grande-Bretagne et, surtout d'Amérique, imperméables malheureusement à cette langue, pourtant universelle et diplomatique qu'est le français, ce que pense de la paix,

qui va éclater un de ces jours, le plus petit des peuples intéressés, mais qui, autant et parfois davantage que les plus grands, a souffert de la guerre!

Au surplus, le français n'est-il pas notre «seconde langue», avant l'allemand, je l'espère? Et ne sommes-nous pas tous tenus de le comprendre, sinon, peut-être, de le pratiquer. Enfin, veuillez y réfléchir: ne sommes-nous pas ici même à Kerjeng, qui se dit tout aussi bien Bascharage et que vous connaissez tous sous ce joli nom euphonique et français? Et cela, ce seul détail, ne suffit-il pas pour entièrement me justifier?

Mesdames, Messieurs, camarades, je ne vous parlerai pas de la guerre passée, dont nous avons jusque par-dessus la tête, mais de la paix actuelle, qui n'est qu'une préparation, hélas! à la guerre future, si nous n'y prenons garde!

Car il n'est personne d'entre ceux qui réfléchissent et qui raisonnent, qui ne sente, ou confusément ou avec certitude, que le réarmement de l'Allemagne, qu'on est occupé à organiser, — organiser, ce beau mot! — amènera inévitablement le retour d'événements identiques à ceux qui se sont produits deux fois en moins de 25 ans. Ceux-là seuls le nieront, qui auront intérêt à le nier. Quel intérêt? me direz-vous... Mesdames et Messieurs, je n'irai pas jusqu'à rechercher ici, avec vous, les raisons, toujours niables et qui seront d'ailleurs toujours niées, qui dictent leur conduite à ceux-là! Cela viendra en son temps, et sera dit par des voix plus autorisées que la mienne. Sachez seulement, que nous sommes quelques-uns de par le monde, qui sauront les mettre, quand le moment en sera venu, en présence de leurs responsabilités! Ce serait une étrange erreur, que de croire ou de vouloir faire croire, que nous finirons par nous incliner, aussi facilement qu'on veut bien le prétendre, devant les décisions des puissances! Ce réarmement, nous sommes innombrables à ne pas le vouloir... Certes, pour des raisons diverses, différentes, parfois divergentes. Mais pour nous autres Luxembourgeois, la raison principale, essentielle, primordiale, pour nous y opposer, est le sentiment très net que nous avons, ou que, du moins, nous devrions tous avoir, que le réarmement allemand entraînerait, à bref délai, la ré-occupation du pays par les troupes allemandes, et, en tout cas, la subordination de nos soldats luxembourgeois à des ordres émanant des généraux allemands, d'officiers et de sous-officiers allemands, voire de simples caporaux allemands... En fait de *commandement*, nous avons assez connu les *commandos* des camps de concentration, en fait de *caporaux*, les *capos* et leur clique... Mesdames et Messieurs, l'Allemagne fournira les cadres, supérieurs, moyens et inférieurs, et nous, les Lützelburger, nous fournirons, avec les Belges, les Hollan-

dais, voire les Français la chair à canon, l'humble fantassin, tout juste bon pour couvrir, du rempart de son corps, les précieux éléments du Reich N° 4, afin de les conserver à un Hitler futur...

J'entends d'ici les intéressés que je viens d'évoquer, s'écrier en riant — car il faut se donner l'air de ne pas prendre au sérieux nos revendications — que ce sont là des imaginations ridicules de quelqu'un, que sa haine — qu'on voudra bien reconnaître légitime — de l'Allemagne, porte à des exagérations de mauvais goût. Or, voici le texte d'un appel que l'*Union Belge pour la Défense de la Paix* lançait le 22 avril, à la population liégeoise :

«Les usines de la Ruhr vont-elles, une fois de plus, fabriquer les armes qui détruiront nos vies et nos biens, sont-elles déjà en train de forger pour nous les chaînes de la servitude?

Nos fils et nos frères, seront-ils, un jour prochain, soumis aux ordres d'officiers allemands?

Dans cette région liégeoise, si proche voisine de l'Allemagne, et qui a déjà tant souffert du militarisme allemand, allons nous permettre la reconstitution d'une véritable armée d'agression?»

Et voici d'autre part, le texte fragmentaire d'une «*Déclaration*» daté du 2 décembre dernier, et me parvenant de la *Conférence internationale pour la solution du problème allemand*, conférence tenue à Cologne le 25 mars dernier.

«Le réarmement allemand, loin d'être un moyen d'atténuer le danger d'une guerre mondiale, en marquerait une aggravation certaine. Il accroîtrait la tension internationale... en confiant aux tenants traditionnels du militarisme allemand la garde du point le plus dangereux du monde... La guerre dont le réarmement allemand favoriserait le déclenchement, transformerait l'Allemagne et la France — et j'ajoute la Belgique, le Luxembourg, et la Hollande — en cible atomique et en terre brûlée, quelle qu'en soit l'issue.»

On conclut en disant: *Il faut démilitariser l'Allemagne.*

Or, Messieurs et Mesdames, les textes que je viens de lire sont dus à des personnalités illustres, prises dans tous les partis, dans tous les mondes, dans tous les pays, Allemagne comprise, dans toutes les classes. Des évêques, des pasteurs, des hommes politiques, des parlementaires, des hommes de lettres, des universitaires, des célébrités universelles...

Messieurs et Mesdames, je le répète et ne saurais assez le répéter: Pour moi, il n'y a qu'un danger, qu'un adversaire: c'est la nation de proie qui, en un quart de siècle, a, par deux fois, envahi mon pays, jeté dans les fers et assassiné les nôtres, envoyé mourir, pour une cause détestée, notre jeunesse, traîné dans la boue nos

**souverains**, ridiculisé nos gouvernements: qui a volé, qui a violé, qui a torturé, confisqué, déporté, exilé, pendu et fusillé des milliers de nos compatriotes. Qui nous a pris, à nous les survivants de Dachau, des années et des années de notre existence. La nation de honte qui, se mettant à 250 contre un, a lâchement, avec préméditation, se moquant de notre faiblesse, voulu la disparition de notre pays de la carte du monde et de la mémoire des hommes! Le pays de la sottise et de l'imbécillité, faisant des lois pour interdire le port d'une coiffure et nous défendre de porter le nom de notre naissance... Le pays de la brutalité, arrachant aux femmes et aux enfants les insignes d'une sorte, pour leur en imposer d'autres! Le pays du vandalisme, retourné aux premiers temps de la barbarie, et détruisant les monuments, les objets d'art, les souvenirs historiques de notre passé. Le pays de la grossièreté et de l'inculture, de l'ignorance et de la stupidité, ordonnant la suppression d'une langue traditionnelle et nationale, et l'emploi exclusif d'une langue étrangère et détestée. Le pays du mensonge et de l'hypocrisie, honnissant toute vérité, interdisant toute franchise, obligeant, sous peine de mort, à la dissimulation et au faire semblant, et allant jusqu'à violer l'âme enfantine dans ce qu'elle a de plus sacré en obligeant les fils à dénoncer leur père! Le pays, enfin, qui accumula chez nous toutes les infamies, tous les crimes, tous les forfaits, qui fit du banditisme, de la spoliation, du brigandage, de la torture, de la peine de mort, de la prescription, de la déportation, de l'immoralité et de la turpitude, de la violation, enfin, de toutes les lois divines et humaines, un moyen de gouvernement!

Nous sommes nombreux, je le redis, plus nombreux qu'on ne se l'imagine peut-être, à ne plus vouloir ça sur notre sol. Nous ne voulons pas, que derrière le salut de l'Europe se dissimule, sans nécessité d'ailleurs, car il n'y en a pas, la ruine de notre patrie. Nous ne voulons pas qu'un uniformé allemand, parlant allemand, même sous le couvert d'une éventuelle armée européenne, passe la Moselle, la Sûre ou l'Our, et prenne un ton de commandement en s'adressant à l'un des nôtres. Nous ne voulons pas que les fils et frères des assassinés de Hinzert, des torturés de Dachau et de Buchenwald, de Natzweiler et de Mauthausen aient à obéir et à s'incliner, quand un galonné allemand leur donnera un ordre. Nous ne voulons pas être les serviteurs de ce peuple, ni de qui que ce soit d'entre ce peuple! Nous ne voulons pas, dans nos casernes, parmi les nôtres, la promiscuité des siens! Nous ne voulons pas de ce mélange! Nous ne voulons pas, qu'à côté des nôtres appelés à servir, servent ceux que nous avons vomis! Nous ne voulons pas être salis, nous ne voulons pas être souillés, nous ne voulons pas être prostitués...

Mesdames et Messieurs, j'ai de divers côtés, été prié de me mettre à la tête d'un mouvement national luxembourgeois contre le réarmement de l'Allemagne et la germanisation progressive de notre pays.

Il ne m'appartient pas de le faire: je n'ai ni l'âge, ni la force, ni la santé, ni les mérites, ni la popularité nécessaires. Mais je ne demanderai pas mieux que d'être et de rester, dans la mesure de mes moyens, à la disposition de celui ou de ceux qui assumeraient cette tâche, en continuant à assurer les services de ma plume «française» à cette entreprise.

Ici je m'adresse à la LPPD! Elle est, me semble-t-il, tout indiquée, pour prendre l'initiative en cette matière. Réunissant la presque totalité des survivants d'entre ceux qui, pendant quatre années, ont lutté pour notre libération du joug étranger et pour l'indépendance si chèrement achetée de notre pays, obligatoirement et de fait, au-dessus ou à côté des partis politiques, la LPPD ne connaît, en son ensemble, que le devoir patriotique de chaque Luxembourgeois individuel: se défendre soi-même et défendre son pays contre toute nouvelle tentative ennemie, c'est-à-dire, allemande, de, une fois de plus, violer nos âmes, nos consciences, nos libertés, une fois de plus, s'installer sur notre sol, une fois de plus envoyer à la mort ou au bagne les meilleurs d'entre nous.

Certes, Mesdames et Messieurs, les puissances disposeront de nous sans nous consulter. Mais il ne faut pas qu'elles le fassent, sans avoir entendu, sinon écouté, notre voix. Il ne faut pas qu'on prenne pour un assentiment unanime, celui d'une partie, que je crois minime, de la population. Il faut que le Luxembourg tout entier, éclairé sur ce qui s'annonce, fasse connaître son intime angoisse, son intime pensée. Il ne faut pas qu'aient été vains les sacrifices consentis par ceux qui organisèrent la résistance à l'ennemi; il ne faut pas qu'aient été vaines, les souffrances, les tortures et la mort des nôtres.

Nous ne changerons rien aux décisions des puissances! Certes, mais il est indispensable que l'on sache, à Washington, à Londres, à Paris et surtout à Bonn, que le peuple luxembourgeois fait, dès à présent ses réserves, au cas où ce réarmement serait consenti sans que soient prises envers l'Allemagne les précautions les plus méticuleuses, sans qu'elle soit mise dans l'impossibilité absolue de nuire.

Il ne faut pas que le Luxembourg se rende complice du suicide de l'Europe!

Mesdames et Messieurs, un mot encore: Il y a un terrain où nous pouvons agir souverainement, et sans que les puissances, quelles qu'elles soient, aient voix au chapitre. **C'est en matière de germanisation.** Il est temps que nous mettions bon ordre au scandaleux état

de choses qui, de nouveau, s'instaure chez nous. Il importe que l'attention de nos compatriotes, trop oublieux, soit attirée sur l'avenir que leur indifférence, leur laisser-aller, l'application constante de la loi du moindre effort et de la commodité criminelle, leur veulerie, pour tout dire, nous réservent. Nous avons le devoir de crier à nos gouvernants: «N'allez pas plus loin! Arrêtez-vous sur la pente où vous vous laissez aller. Ne soyez pas, par votre désintéressement, par votre insouciance, par vos concessions et votre carence, les inconscients fournisseurs du pangermanisme. C'est votre existence et la nôtre qui sont en jeu. Plus d'énergie, plus de compréhension de votre part, en 1939-1940, n'aurait certes pas fait reculer l'Allemagne, mais ne lui aurait pas non plus, finalement, permis de se servir des armes intellectuelles et morales dont elle fit usage contre nous. Moins d'audience accordée à la langue allemande, à la chanson allemande, au cinéma allemand, à la littérature allemande — rappellerai-je Kratzenberg et Jacques — moins de naturalisations allemandes, moins d'hospitalité, aveuglément accordée à des éléments allemands, moins de prévenances et de courbettes, une affirmation plus catégorique de notre individualité nationale, de notre bilinguisme, de nos préférences intellectuelles françaises, de la langue française, enfin, auraient enlevé à l'Allemagne le prétexte cherché pour une annexion. Il y aurait eu une occupation du pays comme en 1914, ou encore comme celle du Danemark ou de la Norvège, de la Hollande ou de la Belgique, mais il n'y aurait eu ni Moselgau ni Lützelburg, ni Chef der Zivilverwaltung, ni enrégimentement de nos jeunes gens, ni la honte, l'irréparable honte d'avoir dû porter pendant 4 années l'étiquette infamante de «Reichsdeutsche».

Et cela nous pouvons, exerçant par notre masse une pression sur nos gouvernants y arriver et parvenir à freiner cette germanisation progressive que nous constatons avec épouvante. Peut-être écouterait-on une voix qui se lève des charniers non encore recouverts de Dachau...

**Discours prononcé par M. Marcel Noppeney, président des «Anciens de Dachau» à la réunion du 29 avril 1953 à Osweiler**

Mesdames, Messieurs, chers camarades,

L'année dernière, lors de notre réunion à Bascharage, plusieurs d'entre vous, en présence de mon opposition au réarmement allemand, opposition exprimée non sans une certaine véhémence, m'ont

demandé par quoi j'entendais remplacer l'appoint que l'Allemagne réarmée apporterait, en cas de conflit, à l'Europe occidentale.

C'était déplacer la question. C'était surtout méconnaître mon rôle, qui n'est hélas! que celui de la *Cassandre troyenne*, laquelle prédisait tout ce qui devait arriver, mais ne fut jamais écoutée.

Quant à mes prédictions, elles n'ont rien de «sorcier», comme disent les potaches. Comme celles que j'ai faites, dans le journal «L'Indépendance Luxembourgeoise» avant la guerre de 1914, et dans le journal «Luxembourg» avant la guerre de 1940, elles sont basées sur les antécédents. Empruntant, pour une fois, la langue, dont, chez nous, je réproouve l'usage, je dirai, avec Friedrich Wilhelm Weber, l'auteur de «Dreizehnlinden»:

Und wie sich die neuen Zeiten  
Aus dem Schutt der alten bauen,  
Kann ein ungetrübtes Auge  
Rückwärts blickend, vorwärts schauen.

Car les Allemands, Mesdames et Messieurs, n'ont pas toujours tort, et il leur arrive de dire des choses bien judicieuses! Dont, entre autres, celle que je viens de citer! Ce qui me permet de déclarer, avec tous ceux en qui demeure une once seulement de bon sens, que se jeter à l'eau, comme Gribouille, de peur d'être mouillé par la pluie, est de la folie, et que, fournir à la nation de proie, dont nous avons été, en moins de trente ans, deux fois, la première victime, les armes pour préparer et effectuer une troisième invasion, est un crime.

Car je n'ai rien inventé, et dans tous les pays, même en Allemagne, les meilleurs esprits partagent cette façon de voir.

Mesdames et Messieurs, toutes les garanties que l'Allemagne donnera, ou prétendra donner, et rien du tout, c'est exactement la même chose! En tout Allemand, il y a un pangermaniste qui sommeille. Tous, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle, ceux de droite comme ceux de gauche, ceux du milieu comme ceux de la périphérie, le plus exalté des chauvins comme le plus pondéré des pacifistes, n'ont qu'un but, n'ont qu'un désir, n'ont qu'un intérêt, n'ont qu'un besoin: la revanche...

Et une revanche, qui doit consister non seulement à récupérer ce qu'ils ont perdu, mais à gagner bien au delà; qui doit consister non seulement à compenser leurs échecs, mais à les venger; qui doit consister non seulement à appliquer la loi du talion: «œil pour œil, dent pour dent», mais à en multiplier l'application jusqu'à l'infini! S'il est des hommes politiques, en-deçà et au-delà de l'Atlantique, pour s'imaginer que l'Allemagne ne saisira pas toute occasion qui

s'offrira à elle, de redevenir la puissance dominatrice, et faire payer chèrement à plus faible qu'elle, la honte — à son sens — de ne pas l'être restée, plaignons, Messieurs et Mesdames, leur aveuglement, déplorons leur cécité, condamnons leur ignorance et regrettons leur manque de perspicacité!

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'Histoire. Qu'y voyons-nous? Une nation qui a rompu tous les pactes qu'elle a conclus, qui a mangé toutes ses paroles, qui a fait faillite à toutes ses obligations, qui s'est moquée de toutes ses promesses. L'Allemagne présente ce spectacle, unique dans l'histoire des peuples, d'avoir accédé au rang des nations par le mensonge, la félonie et le parjure! Mille ans de forfaiture et de trahison, c'est un joli record! Jamais elle n'a fait honneur à sa signature. Il suffit que, sur un document diplomatique figure le nom de quelque Frédéric ou de quelque Guillaume, ou celui d'un Otto von Bismarck ou d'un Adolf Hitler, pour que le parchemin le plus authentique ne soit plus, du propre aveu de l'Allemagne, qu'un vulgaire chiffon de papier!

Depuis 140 années, l'Allemagne s'est parjurée une vingtaine de fois! Je vous rappellerai seulement que, cogarante de notre neutralité et de l'inviolabilité de notre territoire en 1867, et après avoir pris l'engagement, en 1872, engagement qu'elle renouvela en 1912, «de ne jamais se servir de nos chemins de fer pour le transport de troupes, de munitions, d'approvisionnement etc. au cas, où elle serait impliquée dans quelque guerre», elle ne tint aucun compte de ses obligations, bien qu'elle eût été, dans son cynisme, jusqu'à invoquer comme garante de ses serments *la très sainte et indivisible Trinité*.

Messieurs, je vous fais grâce de tous les autres crocs-en-jambe que l'Allemagne a donnés à toutes les conventions, grandes et petites, intervenues, pour des questions de détail douanières et ferroviaires, entre nous et elle. Mais je me permettrai de vous demander: Quelles conditions a-t-elle observées, de toutes celles qu'elle a reconnues par le traité de Versailles, ce traité pourtant d'une générosité inouïe à son endroit, mais dont les clauses, trop légères et trop anodines, n'ont fait que constituer un encouragement à recommencer à la première occasion? En quoi s'est-elle conformée aux conditions, plus généreuses encore, que lui valurent: le traité de Locarno cette abdication, les plans des experts, cette fumisterie, les reculades quotidiennes de la Société des Nations, cette arlequinade? Mais l'Allemagne signe, elle signe à tour de bras, elle signe tout ce qu'on veut, et les Alliés signent, et les neutres signent, et tout le monde signe! On vit sous le signe du signe! Les seuls signes que l'on néglige sont les signes de guerre...

Au commencement, Hitler n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles! Tant de longanimité, à l'origine, le dérouté, car il sait, lui, ce que ça vaut, une signature de Boche! Il sait ce que valent les promesses d'un Allemand, ce que vaut l'engagement d'un Reich indifféremment numéroté... Il se méfie... Mais cette défiance ne dure pas: il reconnaît bientôt à quel abîme de médiocrité, d'insuffisance et d'illusion il a affaire. Alors, fidèle à la tradition qui veut que, toute honte bue, l'Allemand s'allie, se désallie et se mésallie avec la même facilité particulièrement avec des pays dont les dirigeants n'ont pas plus de dignité et de respect d'eux-mêmes et de leurs administrés que les dirigeants de l'Allemagne, il signe des accords et conclut des alliances avec ses ennemis d'hier: L'Italie, le Japon, la Russie, la France de Pétain, accords et alliances, qu'il violera, quand et comme il lui plaira... Car l'Allemagne a signé, et une signature allemande est nécessairement sans valeur, comme un serment allemand n'est nécessairement valable que quand il est faux!

Et c'est avec ce pays de toutes les hypocrisies, de toutes les infamies, de tous les mensonges, que l'on s'apprête à contracter la plus intime, la plus dangereuse, la plus monstrueuse des alliances!

Mesdames et Messieurs! Donneriez-vous les clés de votre maison à un cambrioleur, la garde de vos enfants à un sadique, le chiffre de votre coffre-fort à un escroc? Mais, me direz-vous, si ce cambrioleur est repenté, si ce sadique est guéri, si cet escroc s'est amendé?... Ah! Vraiment! Comme cela, subitement? en un tournemain? Après des siècles de cambriole, de sadisme et d'escroqueries? Une repentance soudaine et définitive? Hélas! Hitlériens ou non, nazis ou non, républicains ou monarchistes, partisans de Guillaume ou fervents de Weimar, communistes ou réactionnaires, finasseurs comme M. Stresemann ou bons garçons comme M. Adenauer, à tous convient une étiquette commune: celle de pan germaniste. Tout, depuis les guerres entreprises jusqu'aux paix, même ratifiées, depuis les traités de commerce et les tractations économiques jusqu'à la propagande intellectuelle, depuis les manifestations artistiques et littéraires jusqu'aux conquêtes scientifiques, depuis le «Zollverein», jusqu'à la «Deutsche Kultur», tout n'a jamais tendu que vers un seul but, tout n'a jamais été qu'une tentative d'acheminement vers une seule fin: la domination du monde! «Das Herrschervolk! — An deutschem Wesen soll die Welt genesen. — Deutschland über Alles.»... Et comme le peuple allemand, en son ensemble, est un peuple intellectuellement et moralement inférieur, qu'il l'a toujours été et qu'il est destiné à le rester toujours, il n'a d'autre moyen d'arriver à la réalisation de son rêve maladif et enfantin, que la force brutale, unie à la roublardise ingénue.

Voilà donc, Messieurs et Mesdames, à quoi aboutira ce réarmement de l'Allemagne, dont le monde est menacé. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, la guerre devait éclater entre l'Orient et l'Occident, l'Allemagne, soyez-en persuadés, prendra le parti qu'elle jugera le plus à même de lui donner satisfaction, comme le firent d'ailleurs, la Turquie et la Bulgarie en 1914, l'Italie en 1915 et, de nouveau en 1940. Comme alors, la surenchère jouera, les promesses tomberont comme la pluie. Ce sera celui des deux partis qui pourra lui faire les offres les plus avantageuses, qu'elle avantagera de son côté.

Mesdames et Messieurs! Nous nous trouvons en présence d'une situation infiniment paradoxale: Après avoir été ruinés par l'Allemagne, directement, les pays «vainqueurs» sont en train, nous compris, de se ruiner pour elle, indirectement. Enrichie par les dépouilles d'autrui qu'on lui abandonne avec une indifférence scandaleuse, c'est avec les ruines qu'elle a causées, qu'elle relève les siennes. Vaincue, elle est victorieuse! Et tandis que la France, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, réédifient péniblement leurs demeures — rien qu'en France, deux tiers des maisons détruites ne sont pas encore reconstruites, rien qu'en Luxembourg, la moitié, au moins, des dommages causés, n'est pas encore reconnue — l'Allemagne s'apprête à repartir du pied gauche et au pas de parade! L'offensive Rundstedt a dévasté la moitié de notre territoire; nous avons, proportionnellement, perdu plus de vies humaines, que n'importe quel autre pays engagé dans cette terrible guerre; nous avons, toujours proportionnellement, bien entendu, eu plus de déportés, plus de concentrationnaires, plus de dépouillés intégraux que tout autre peuple... mais nos grands alliés et protecteurs nous ont aussi reconnu, proportionnellement aussi, hélas! le dédommagement le plus minime. Geste d'ailleurs indifférent, puisque platonique et symbolique, et que l'Allemagne est bien décidée à ne jamais rien payer, et que les Alliés sont bien décidés à ne jamais l'y obliger... Journée des dupes à l'échelle mondiale...

Et tandis que nous nous saignons aux quatre membres, tandis que le montant des dédommagements que notre Gouvernement nous accorde, rentre intégralement, en moins de cinq ans, sous formes d'impôts directs, indirects et supplémentaires, dans les caisses de l'État, pendant ce temps, l'Allemagne vaincue se tire d'affaire, possède une situation financière plus saine que celle des autres pays touchés par la guerre — sauf les États-Unis bien entendu —, nous inonde de ses produits, sait, par une réclame astucieuse, par une propagande éhontée, qui trouve partout, particulièrement chez nous, des complices, remplacer la «preussisch Kamelotte» par ce qu'elle intitule, sans y avoir rien changé, «Deutsche Qualitätsware» et, pour couronner le tout, se moque impunément, dans ses journaux ou dans

ceux à sa dévotion, des «Letzeborger», de leur «Gernegrosstum» et de leur «kleine Residenz».

Tout cela, en attendant, que l'Allemagne puisse, — et elle espère que ce sera bientôt et a, dans les circonstances et conditions actuelles, tout lieu de l'espérer. — corriger, une bonne et définitive fois, l'enfant récalcitrant et indocile que nous sommes à son sens!

Mesdames et Messieurs, pour en revenir à la question, que j'ai rappelée au début de ce trop long discours, je n'ai pas à avouer ce que vous savez aussi bien que moi, que je ne suis pas détenteur de la panacée, appelée à guérir les maux politiques dont nous sommes les victimes. Tant que des faits réels, tangibles et évidents, ne m'auront pas obligé à prendre parti, je n'en ferai rien. Pour le moment, à mes yeux, et, je le voudrais, aux vôtres, notre ennemi, notre ennemi unique, est le peuple bourreau qui a, par trois fois, contre l'Occident européen, déchaîné la guerre et, par sa cruauté, son inhumanité, ses atrocités, s'est mis lui-même au ban des nations. D'autre part, mes camarades, souvenez-vous que, alors que les deux branches de l'étau commençaient de se resserrer sur la bête prise au piège, à son propre piège, et que ceux d'entre nous, qui étaient aux postes d'écoute, nous faisaient connaître les communications par radio des états-majors alliés, notre attente, nos angoisses, nos éperdus espoirs, ne faisaient guère de distinction entre ce qui se passait sous les murs de Stalingrad ou sur les plages de Normandie. Peu nous importaient les motifs qui faisaient agir nos libérateurs. Nous n'avions pas, humainement, le droit, pas même la liberté de choisir! Notre reconnaissance allait, indivise et impartagée, vers tous ceux qui mouraient pour nous...

«Mais», me direz-vous encore, «vous êtes donc irréconciliable à l'endroit des seuls Allemands? Un chauvin aveugle? Un nationaliste suranné? Les temps ont changé depuis votre jeune âge, et nous allons à grands pas vers une humanité meilleure!»

Mais oui! Mais oui! Ces grands mots là ne sont pas d'invention récente, et il ne faut pas être grand clerc pour les répéter, après tant d'autres, depuis un ou deux milliers d'années qu'on en use! Je ne demande pas mieux, pour ma part, que de voir encore un pâle commencement de réalisation de la Fraternité universelle, et l'UNO aboutir mieux que la S.D.N. Tendre la main aux Allemands? Je ne demanderais pas mieux non plus et je serrerais la leur, sans arrière-pensée et avec effusion, si j'y voyais la preuve tangible, l'affirmation concrète de leurs bons sentiments à notre endroit, l'intention prouvée de vouloir réparer les crimes qu'ils ont commis. Mais, Messieurs, ici comme partout ailleurs, dans la vie privée et dans la vie religieuse, le repentir doit précéder le pardon, et une explication franche

doit précéder toute réconciliation. Il ne suffit pas de pleurer de tendresse, de bêler la paix, d'ouvrir au large les bras en disant «Soyons amis, Cinna» ou «Embrassons-nous, Folleville»! Il faut avoir pu, tout d'abord, se rendre compte, que «Cinna» et «Folleville» n'ont plus d'idée de derrière la tête, et prendre quelques garanties. Or, voilà ce, à quoi l'Allemagne ne semble guère disposée à accéder. Mais il paraît que la sottise, interdite aux particuliers, prend le nom de diplomatie et de haute politique, dès que les États s'en mêlent... Tendons donc la main aux Allemands, soit! Mais n'y mettons pas nous-mêmes le poignard dont ils pourraient nous frapper.

Mesdames et Messieurs, je voudrais une chose: c'est que ceux qui, réellement ont été torturés et martyrisés, que ceux qui, réellement ont perdu un être cher, que les rescapés des camps de concentration, des chambres à gaz et des fusillades, que les pères et mères, les femmes et les fiancées de ceux qui ont été envoyés à la mort, eussent seuls voix au chapitre. Je voudrais que les pays qui ont souffert de la guerre, non seulement par les morts, ni même seulement par les destructions et les coutumières angoisses, mais aussi dans leur dignité, c'est-à-dire ceux qui furent déshonorés par l'occupation ennemie, sans rien avoir fait pour la provoquer, par conséquent, en première ligne, le nôtre, ne soient pas exposés à devoir intituler frères d'armes leurs infâmes tortionnaires, et à se voir infliger, sous prétexte d'armée européenne, la honte et le déshonneur de la présence boche.

— : —

En suite de ce discours, l'assemblée vota par acclamation, la résolution suivante:

### RÉSOLUTION

Les «Anciens de Dachau», réunis le 29 avril 1953 à Osweiler, en huitième commémoration de leur libération effective par les armées américaines, évoquent les atrocités et les horreurs de leur longue captivité.

rappellent les grands jours de Stalingrad et de Normandie qui leur apportèrent l'espoir et leur rendirent courage.

expriment leur profonde reconnaissance aux forces américaines, anglaises, françaises et russes, dont les sacrifices, sur tous les champs de bataille, ont sauvé les peuples de l'oppression et de l'esclavage,

affirment cette reconnaissance indivise et impartageable envers tous les alliés sans distinction.

déclarent ne connaître et ne reconnaître d'autre ennemi et d'autre adversaire que celui, qui, par deux fois en moins de trente années, viola les lois les plus sacrées de la civilisation et de l'humanité, en les exposant, avec des centaines de milliers d'autres, dans ses camps de concentration, aux humiliations, aux tortures et à la mort,

s'élèvent contre le projet de réarmement d'une Allemagne nullement repentie et dont on ne peut attendre, à échéance plus ou moins brève, que la répétition de ses deux invasions et de leurs suites,

en appellent à la conscience des peuples civilisés et au souci du respect de la dignité humaine

et demandent aux parlementaires de leur pays de prendre à ce sujet, ouvertement et publiquement, leurs responsabilités,

Amicale Luxembourgeoise des Anciens de Dachau.



*Devant le four crématoire de Dachau lors de l'arrivée des libérateurs américains*

## Au pays des supplices

Rien, ni les indigentes imaginations de feu Octave Mirbeau, illustrées par notre compatriote de Pidoll, ni les «Supplices» de Jacques Callot, représentant, dit le *Grand Larousse*, «avec une terrifiante variété et une abondance formidable de détails, tous les modes, tous les procédés, tous les instruments de supplice inventés par la justice de son temps: bûchers, échelles, billots, fouets, fers rouges, chevalets, claies, croix, roues, glaives, haches et potences» énumération faiblarde et incomplète, et dont rirait le plus bonasse des *Sturmbannführer*: ni les réalisations les plus diaboliques, dues à la féconde capacité d'invention, dans ce sens, des despotes orientaux, depuis Cambyse jusqu'à Tamerlan, rien, dis-je, ne saurait donner une idée du degré d'atrocité, atteint par le genre de mort infligé aux victimes des Boches en plein XX<sup>me</sup> siècle!

Cela ne s'était jamais vu! Ce qu'aucun cannibale du centre australien, aucun Indien des pires Fenimore Cooper, aucun nègre, parmi les plus dégénérés d'Afrique, n'aurait rêvé, sous l'influence même de la plus sanguinaire ivresse, il a été donné aux Allemands, seuls entre toutes les populations du monde, de se le représenter et d'en faire l'application. Les cercles infernaux de Dante sont, en comparaison des camps de la mort dus à l'inspiration de Messieurs Hitler et Himmler, des séjours d'agrément et l'Enfer de la «Divine Comédie» n'est qu'une romance sentimentale.

Les Boches, non seulement ont tout repris et tout remplacé de ce qui se faisait avant eux en cette matière — car il ne faut rien laisser se perdre de l'expérience des siècles! — mais ils l'ont renforcé et y ont ajouté. Ils ont perfectionné la chose et multiplié la dose. Aucune torture, de celles dont l'histoire fait mention, n'a, par eux, été négligée ou répudiée. Du fouet, de la flagellation, de la bastonnade, ils ont fait le petit moyen habituel, coutumier, quotidien de la répression des délits mineurs. Ce moyen, ils l'ont appliqué avec méthode, avec système, presque avec nonchalance. Un apéritif, pour tout dire. De quoi se faire la main et s'entretenir en forme. La pendaïson, par une partie quelconque du corps du délinquant — hors par le col — venait ensuite. Elle répondait à des délits plus graves, par exemple à une hésitation en cours d'interrogatoire ou à une perte de mémoire momentanée. La pendaïson pure et simple, par le col, jusqu'à ce que mort s'ensuive, était couramment employée pour se débarrasser d'un gêneur, mettre à la raison un récalcitrant, et punir, par une mort

ignominieuse, un maquisard qui avait prétendu défendre sa patrie ou un gosse de treize ans, qui avait esquissé le geste de protéger sa petite sœur, violée sous ses yeux par trois SS. Plus expéditive, mais moins spectaculaire, la fusillade travaillait dans le gros, sans pour cela ignorer le détail. L'écartèlement par quatre chevaux, rendu inéxecutable par la raréfaction de ce quadrupède, avait été remplacé, à l'usage surtout des petits enfants juifs, par l'arrachage des membres. Pour quoi on se mettait deux SS, parfois quatre, quand il fallait faire plus vite à cause de l'abondance du matériel.

Inventé par Apollon aux dépens de Marzyas, l'écorchement, qui punissait chez les Perses les juges prévaricateurs (desquels la peau, judicieusement préparée, recouvrait le siège où s'asseyait leur successeur), frappa, chez les Boches, les imprudents détenteurs de tatouages jugés artistiques, lesquels devenaient des reliures, des abat-jour ou des liseuses, voire des portefeuilles. L'enterrement vivant, cher déjà aux Goths, ces prédécesseurs, aux Péruviens d'avant Pizarre et aux indigènes du Coromandel, fut étendu aux moribonds, quand ceux-ci devenaient trop nombreux ou refusaient méchamment de crever assez vite. La précipitation, du haut de la Roche tarpéienne et les supplices des enfants contrefaits, lancés, à Sparte, dans les gouffres du Taygète, furent renouvelés ad usum des Juifs travaillant dans les carrières de Buchenwald. Les Mèdes, qui étouffaient leurs criminels sous de la cendre chaude déversée sur ceux-ci, n'étaient-ils pas des hommes de bien, comparés aux Herren Medizinärzte de Dachau, qui faisaient baigner pendant des heures les officiers russes prisonniers dans de la glace fondante et mijoter, dans de l'eau portée à ébullition, de jeunes Français de vingt ans? Connaissez-vous le cercueil dressé, sorte de guérite en ciment, aux dimensions exactes de son occupant, lequel ne pouvait s'y tenir que debout et entièrement immobile, les bras le long du corps, sans la possibilité même de remuer un doigt. A hauteur du visage, une ouverture quadrangulaire de 10 centimètres sur 20, permettait — obligatoirement — aux militaires de la glorieuse armée allemande passant auprès, de lui «cracher dessus», ce dont ils ne se faisaient pas faute. Connaissez-vous de même la fosse étroite mais profonde, où ces Messieurs allongeaient, maintenu par des cordes, un délinquant particulièrement insolent ou rétif, et p... dessus, à qui mieux mieux, avec jeux de mots appropriés?

Il y avait aussi des peines plus légères, des peines pour rire, pour passer le temps, destinées à changer un peu l'ordinaire et à charmer les exécutants. Par exemple: rester debout, pendant 17 heures, voire 24, le nez au mur, sous une pluie constante et par un vent à ne pas mettre un SS à la porte. Ou, excellent exercice réservé aux vieill-

lards du bloc des invalides, exécuter, pendant une heure ou deux, à croupetons et les bras tendus, le saut de la grenouille. Ou encore, particulièrement quand il y avait 5 centimètres de boue sur l'Appelplatz, alterner le pas gymnastique accéléré avec un plat-ventre tous les 10 mètres. Huit jours de cachot si on ne se présentait pas, aussitôt après, à l'appel, avec un rayé-maison irréprochable. Enfin, on pouvait aussi se distraire en se voyant retirer toute nourriture pendant 3, 4, 5, 6, 7 ou 8 jours, ou simplement en se laissant tuer à coups de poings par un SS complaisant.

Évoquons encore l'estrapade, comme au moyen-âge, et le garrot, comme en Espagne, ou encore l'étau à deux branches appliquées à droite et à gauche du crâne, puis lentement rapprochées, jusqu'à ce que celui-ci éclatât comme une noix. Rappelons l'empoisonnement lent par le mélange de produits spéciaux avec la nourriture quotidienne, provoquant une dysenterie mortelle et d'intolérables douleurs et les injections de benzine, d'hydrate de chloral ou d'acide prussique. Le coup de révolver dans la nuque était relativement rare, car beaucoup trop expéditif. On l'employait quand on était pressé. La mitrailleuse et même la mitrailleuse et, pour les bons tireurs, le fusil dit de guerre, suppléaient le révolver en cas d'urgence ou par manière de précaution...

Le SS-Hauptscharführer Sommer de Buchenwald se distingua tout spécialement en ces matières originales et inédites.

Car tout ce que je viens d'énumérer, je ne le puise pas seulement dans mes souvenirs, ni uniquement dans ce que me racontèrent les témoins ou les rescapés de ces horreurs. Je renvoie à mes sources, à mes sources allemandes, écrites en allemand, par des Allemands, pour des Allemands et parues en Allemagne. Qui n'ont été contredites par personne, dont aucun point n'a été jugé mensonge ou exagération, car les témoignages et les aveux ont été innombrables, concordants et accablants. Lisez, si vous en avez le courage, l'épouvantable livre, d'une sécheresse voulue et bourré de faits, de Eugen Kogon «Der SS-Staat», lisez ceux de K. A. Gross: «2000 Tage Dachau», du père S. Herr O.S.B. «Dachau eine Welt ohne Gott», de Walter Poller: «Arztstreiber in Buchenwald», de mon ami, le député du centre allemand, Joseph Joos: «Leben auf Widerruf» et les documents du procès de Nuremberg, par Mitscherlich et Fred Mielke, et combien d'autres...

Vous pouvez aussi, mes chers compatriotes, vous qui prétendez que j'exagère, demander des renseignements complémentaires aux manes des abbés Origer, Esch, Brachmond, Stoffels, Wanupach, du député Weirich, du journaliste Frantz Clément, du professeur Sim-

mer, et de tous les autres, que j'ai connus et qui sont morts, eux-aussi, à Dachau.

Dachau! Ce nom qui se prononce comme un crachat lancé à la face de l'Allemagne!

— : —

Mais ce n'est pas tout! Ce n'est même, quant à ses répercussions, qu'une minime partie du tout. Les tortures physiques? On en meurt. Ou on en réchappe, et alors, sauf ceux qui demeurent infirmes ou invalides pour le reste de leur existence, chacun les oublie. Mais que dire des tortures morales? Celles dont le souvenir, éternellement, portera le rouge au front et mettra la rage au cœur de ceux qui ont dû les endurer? En celles-là, les Allemands sont passés maîtres, sans avoir eu besoin de s'y initier par l'exemple. Aucun ensemble d'êtres humains, depuis les peuplades les plus barbares jusqu'aux nations les plus civilisées, n'avait jamais fait de l'insulte un moyen de gouvernement, et de l'outrage la cheville de son code politique. C'est à l'Allemagne, à son génie, uniquement inventif dans le mal, qu'est dû l'emploi de l'injure directe dans les relations internationales. On se souvient des discours de Hitler, des articles de Goebbels, où tenaient la plus large place les propos orduriers à l'adresse, particulièrement, des femmes. Tout le catéchisme poissard y passa. Un sentiment, à la fois de révolte et d'impuissance écoeurée nous prenait, quand nous entendions ou lisions les épithètes que les maîtres de l'Allemagne, les maîtres d'un pays se prétendant civilisé et désireux d'imposer à tous sa «culture», proféraient à l'adresse de la reine Wilhelmine, de la Grande-Duchesse Charlotte, de M<sup>me</sup> Roosevelt... C'était effarant d'ignominie! S'inspirant de ses chefs, l'Allemagne tout entière se vautrait dans cette boue. Et la première règle à laquelle se conformèrent d'enthousiasme SS et Gestapo fut de faire perdre, peu à peu, par l'accumulation de l'ordure, par sa répétition, par sa persistance, à chacune de leurs victimes, individuellement, le sentiment de sa dignité humaine. Policiers, gestapistes, officiers de la Wehrmacht, simples soldats, gradés en tout genre, fonctionnaires civils même, que ne déshonorait pourtant pas le port de l'uniforme, tous, éprouvaient une véritable jouissance à nous humilier, par l'acte ou par la parole. Depuis le «Blockführer», qui faisait de préférence appel à un «intellectuel», prêtre, professeur, avocat, pour nettoyer les WC, jusqu'à son grand chef, Himmler, tête à gifles, qui en distribuait lui-même à tout venant, le principal souci de ceux qui se trouvaient en présence de l'un de nous, était de nous diminuer devant nous-mêmes. Un ouvrier, un paysan, un petit employé, pouvaient, à la «réception» échapper aux voies de fait; un curé, un «Rechtsanwalt», un fonc-

tionnaire de quelque importance, jamais! Lors de mon arrivée à Dachau, la fournie à présenter au «Lagerkommandant» (qui avait rang, je crois de colonel), était de treize pièces. Quand cet officier supérieur d'un corps «d'élite», en arriva à moi, que le hasard avait placé en serre-file, il était tellement fatigué par les coups de pied, les coups de poing et les soufflets qu'il avait, dans l'exercice de ses fonctions, appliqués à mes douze prédécesseurs, qu'il ne put plus me décocher, dans les tibias, qu'un «indirect» de ses bottes largement cloutées et ferrées. C'est son sous-ordre immédiat, quelque commandant ou capitaine de l'armée allemande, qui se dévoua en envoyant, sur la mâchoire du «Rechtsanwalt» que j'avais le tort d'être, le direct obligatoire...

Or, ces gens n'obéissaient pas à une nécessité présente, pas même à une colère qui, somme toute, aurait, à la rigueur, pu être une excuse, pas même à leur besoin, national et natif, d'exercer une cruauté physique, mais bien au sadisme moral, qui leur dictait ces gestes, destinés à nous abaisser à nos propres yeux.

Nous adressaient-ils la parole, ce n'était jamais qu'en employant à notre endroit les qualificatifs les plus crus, les mots les plus obscènes, les termes les plus scatologiques. Le mot cher à Ubu-Roi, qui lui ajouta une sixième lettre, a perdu, en français, sa signification primitive et n'est plus guère qu'exclamatif. En allemand, ce mot et ses innombrables dérivés, a gardé sa valeur verbale et est resté une désignation sans devenir une exclamation. Or, ce mot, que ses trois lettres initiales «Sch» situeront suffisamment, était, avec «A...loch» et «Drecksau», la pièce de résistance du vocabulaire, non pas seulement des misérables à écusson vert avec quoi nous devions vivre dans l'initimité, criminels de droit commun, dont nous étions les souffre-douleur tout indiqués, non seulement des SS, plus criminels encore, mais celle, aussi, de leurs chefs, jusque et y compris le grade de général. La scatologie la plus basse, la plus vile, était à la base de la langue allemande parlée par les maîtres du III<sup>ème</sup> Reich et par tout leur peuple.

Mais il n'en restaient pas là! L'injure directe, passe encore! Il y avait mieux! Les Arabes, dans leurs prolixes insultes, suspectent les mœurs de l'interlocuteur et le comportement des père et mère du susdit. C'est de style! Ils ne pensent pas à ce qu'ils affirment, et, au sentiment de celui de qui Ali, Mahomed ou Soliman, dans le feu de la discussion, stigmatise l'ascendance, l'injure qui en résulte n'est pas plus grave que celle qui consiste, chez nous, à qualifier quelqu'un, presque amicalement, de «domm L...». Mais en Allemagne, l'insulte de ce genre est voulue, recherchée, intentionnelle. L'officier de la Gestapo qui, en présence de mes domestiques, lesquels me l'ont rap-

porté plus tard, fit brûler mes portraits de famille en crevant, au préalable les toiles à coups de pied et en qualifiant de «alte Drecksau» les personnes représentées, particulièrement ma mère, se livrait à ces opérations, dignes seulement d'un Boche, avec, sur les lèvres, un rictus de jouissance et tout tremblant d'indignation simulée et d'excitation réelle... Quand en mars 1916, après 10 mois de cellule et trois condamnations à mort, muées de par l'intervention de la Grande-Duchesse Marie Adelaïde en travaux forcés à perpétuité, je fus transféré de Trèves à Dietz-an-der-Lahn, au lieu d'être mené en ce charmant endroit par les gendarmes obligatoires, je le fus, par le «Kriegsgerichtsrat» Doktor Wolfgang Mettgenberg, en personne. Il avait tenu à assister aux opérations du transfert, non seulement pour recommander au directeur du pénitencier une sévérité toute particulière à mon endroit, mais pour pouvoir jouir de la vue de mes réactions. C'est dans ce but qu'il exigea, contrairement aux usages des «Zuchthäuser» d'Allemagne, que je sois immédiatement, en sa présence, «eingekleidet», c'est-à-dire, tondu et mis en tenue de bagnard, casaque brune, pantalon de toile kaki. Toutefois, s'il avait escompté quelque défaillance de ma part, il s'était leurré. Il ne récolta qu'un sourire de mépris et un haussement d'épaules. En revanche j'ai conservé le souvenir de la pression de main du greffier qui l'accompagnait, un certain Meyer d'Aix-la-Chapelle, lequel en cours de route, l'auditeur militaire ayant le dos tourné, m'avait fait part de sa persuasion personnelle et intime d'un jugement injustifié. Pour le punir de m'avoir tendu la main, Mettgenberg, m'a-t-on dit plus tard, s'arrangea pour faire envoyer Meyer au front, d'où il ne devait pas revenir...

«Peu de choses, me direz-vous que ces tortures mineures! Et qui ne valent pas qu'on s'y attarde, quand on les compare aux tortures énumérées plus haut.» N'en croyez rien! La vraie souffrance, pour la plupart de ceux dont la mort ou les infirmités n'ont pas voulu, a été cette constante, cette perpétuelle série d'attentats contre leur personnalité. La crainte de se perdre soi-même était plus grande que la peur de mourir, que la peur de souffrir dans sa chair. Entre ces deux fins, la mort du corps, la mort de mes forces spirituelles et morales, je n'aurais pas hésité.

Aussi ceux qui parlent d'oubli, qui parlent de pardon, sont-ils à mes yeux, s'ils ont passé par où j'ai passé, des êtres sans consistance morale, sans point d'honneur, sans respect d'eux-mêmes. On ne pardonne pas l'impardonnable, on n'oublie pas l'inoubliable. On oublie seulement ce qui n'a ni intérêt ni valeur en soi, on ne pardonne que les actes, les mots et les discours qui n'ont pas atteint, qui n'ont pas pu atteindre, votre être le plus intime.

Dieu qui pardonne quand le pécheur l'en sollicite ou, à la demande du Christ sur la croix, aux criminels inconscients «qui ne savent pas ce qu'ils font» n'a pas pardonné à l'esprit du mal! Aurions-nous, mortels, des leçons à donner à la Divinité?

(Mai 1952.)



*Déportés pendus à Munich par les SS  
peu avant l'arrivée des Américains*

## A ceux qui leur tendent la main

Alors, vraiment, vous y croyez, vous, à la résipiscence des **Boches**? Vous croyez qu'une main loyale se mettra dans la nôtre, et que, regrettant, confessant, se reprochant les crimes que l'Allemagne d'hier a commis, l'Allemagne de demain, rongée de remords, se jettera à genoux et, se frappant la poitrine, proclamera sa faute et «promettra de ne plus recommencer»? Ou, détenteurs d'un cerveau moins obtus, admettriez-vous, d'aventure, qu'à défaut de contrition et de componction, les actuels maîtres de l'heure en Allemagne sauront faire la part des choses et, parvenus à une plus saine compréhension des droits et devoirs des êtres humains en général, et des Occidentaux en particulier, se décideront, à remettre — ou plutôt à mettre — leur pays à sa place (c'est-à-dire, provisoirement du moins, au dernier rang des nations civilisées), en attendant une peu vraisemblable progression? Ou même, les plus intelligents d'entre vous s'imagineraient-ils, par hasard, que, en accordant à l'Allemagne certaines faveurs, d'ailleurs reconnues imméritées, et en mettant des conditions, même bien spécifiées, à l'octroi de ces faveurs — comme ce serait le cas en leur imposant (?) le réarmement en vue de la protection de l'Europe — on garantirait cette même Europe contre une nouvelle conflagration générale ayant pour foyer l'entre-Rhin-et-Niemen?

Mais, mes pauvres amis, vous avez donc tout oublié et rien appris? Vous ne vous rendez donc pas compte que sur soixante millions d'Allemands, cinquante-neuf millions n'ont d'autre souci que celui de retrouver, pour la faire, cette fois-ci durer plus longtemps et avec l'espoir de la faire durer toujours, leur transitoire puissance de 1914 à 1918, de 1940 à 1944? Qu'ils n'ont d'autres rêves que celui de redevenir les «maîtres», les «seigneurs»? De Brest à Stalingrad, de Narvik à Athènes, de l'ex-Saint-Petersbourg à Sébastopol, de la Sicile au Caucase et d'Oran au Mont Sinai! Tenir sous leur botte l'Europe entière et bientôt l'Afrique, voire l'Asie! Écraser une bonne fois ce qui reste de la crapule juive, de la canaille belge, de la dégénérescence française, de la pègre italienne, du mercantilisme hollandais, de l'infamie russe, de l'ignominie balkanique et danubienne? Une fois de plus, et définitivement, faire trembler l'odieuse Grande-Bretagne, l'affamer, la faire périr dans les affres de la famine et sous le déchainement des bombes. «Finasser», louvoyer, dissimuler, miser sur les deux tableaux, tenir astucieusement la balance égale entre les URSS et les USA. («Mit den Staaten sind wir gleich fertig. Das besorgen unsere Weiber. Und mit den Sowjets ist immerhin ein

**Bund zu flechten**» m'a écrit récemment un écrivain allemand — ne me lapidez pas! — avec lequel je suis en correspondance.) Avoir de nouveau des centaines de milliers d'esclaves à sa disposition, matériel humain où puiser sans compter, ne coûtant qu'une nourriture chichement mesurée et rien de plus! De nouveau pouvoir donner libre cours à ses instincts de meurtrier, pouvoir piétiner, sans crainte de vindicte, les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes! De nouveau pouvoir mettre le monde en coupe réglée, s'emparer de tout ce qui plaira, objets, bijoux, argent, valeurs, se payer toutes les basses joies matérielles, les seules dont on soit capable! De nouveau établir des camps de concentration, construire et aménager des prisons, édifier des «bunkers», déporter les uns, déplacer les autres, entasser les bipèdes humains dans des wagons à bestiaux, jouir à la vue des souffrances endurées, se délecter à entendre les gémissements, les cris de douleur et les clameurs d'épouvante! S'enivrer des larmes, de la sueur et du sang des martyrs! S'exercer au tir à la cible sur des vivants sans défense, sur les prisonniers soigneusement enchaînés, sur des femmes dénudées, sur des enfants, dont il est si délicieux de voir les yeux pleins de terreur et les mains suppliantes avant de les abattre en riant, de leur disloquer les membres ou de leur faire éclater le crâne contre les murs, contre les arbres, contre les parois des crématoires! Et alimenter ceux-ci à feu continu, de jour et de nuit, indifféremment, avec des morts ou des moribonds! Frapper, battre, brutaliser, tuer, souiller, violer! Avec méthode, avec système! Jouer au scientifique quand on est un illettré, au chirurgien quand on est garçon boucher, au juriconsulte quand on est saute-ruisseau, au colonel, pour le moins, quand on n'est pas même soldat de deuxième classe...

**Ça, c'est le peuple!**

Et voici «l'élite» :

Souffleter les vieillards, cracher sur les femmes, p... sur les hommes quand on est, au moins, Lagerkommandant et Standartenführer! Écorcher, amputer, charcuter les hommes valides, injecter des substances vénéneuses aux malades, expérimenter sur l'animal humain l'effet des bains prolongés à 0 degré, ou celui des immersions à 100 quand on est un «prince de la science»! (Et penser qu'il y a chez nous, en Luxembourg, des Luxembourgeois qui continuent à s'adresser à des «spécialistes» de Francfort, de Bonn, de Heidelberg etc.!) Condamner indistinctement tous les «criminels politiques» qui comparaissent devant vous quand on est magistrat! Enseigner la supériorité de la race allemande et l'infériorité de toutes les autres qu'on soit professeur d'université ou magister de village! Chercher des procédés d'homicide nouveaux, originaux, inédits, radicaux sur-

tout, quand on est ingénieur! Ordonner des assassinats en série quand on est officier et les exécuter quand on est soldat! Trafiquer de titres volés, boursicoter, extorquer des sommes d'argent, inventer des manœuvres frauduleuses quand on est financier! Se complaire à ces crimes, les savourer, en inventer d'autres, inciter à les commettre, en chanter le los et en recommander l'exemple quand on est «écrivain», mais les nier, frénétiquement, et les faire endosser par d'autres peuples quand on est journaliste...

Ça, je le répète, c'est l'élite!

Et au regard de ces 59 millions d'êtres qui n'ont plus rien d'humain, mais qui constituent l'immense majorité, la totalité pour ainsi dire, de l'Allemagne, que peut valoir, que peut faire le million d'hommes «de bonne volonté» (comme il est de mode de dire de nos jours), que je veux bien concéder à l'Allemagne, bien que je n'en aie, certes, pas rencontré un sur soixante?

Et cela, vous le savez aussi bien que moi, ne date pas d'hier. Les gens à qui vous tendez la main, sont les petits-fils de ceux, dont les journalistes anglais et américains, italiens et autrichiens, russes et scandinaves, observateurs neutres pourtant et non avertis, stigmatisaient dans leurs journaux les exactions, les brigandages, les actes de banditisme, de perversité et de scatomanie commis par eux au cours de la guerre de 1870/71; ce sont les fils de ceux dont MM. Armand Mollard, ministre de France à Luxembourg, et Maringer, conseiller d'État français de descendance luxembourgeoise, établiront dans les huit volumes des «Atrocités allemandes en France pendant la guerre de 1914/1918», l'épouvantable dossier, atrocités dont nous n'avons que trop été les témoins et parfois les victimes; ce sont ceux-là mêmes, en personne, en chair et en os, qui ont torturé les nôtres, qui les ont martyrisés, tués, fusillés, déshonorés, déportés, emprisonnés, foulés aux pieds, qui ont insulté notre Souveraine, rayé notre pays de la carte du monde, envoyé à la mort des milliers des nôtres... il n'y a, de cela, pas encore 10 ans!

Et c'est à ça que vous tendez la main...

Ne dites pas que tout cela n'est pas. Ce serait mentir sciemment. Et ce serait vous rendre plus ridicules qu'il ne convient. Tout au plus faites-vous semblant de ne pas y croire. Mais vous êtes des fatigués-nés, des malades, ou simplement, comme disent vos petits amis boches, des dégénérés! Vous avez besoin de repos (vous n'êtes pas les seuls!) et êtes disposés à acheter ce repos, d'ailleurs provisoire, ce que vous n'ignorez pas, mais dont vous espérerez qu'il durera aussi longtemps que vous-mêmes, de toutes les indulgences, de toutes les concessions, de tous les renoncements! Tant pis pour ceux qui viendront. Après vous le déluge! Et s'il en est, parmi vous, qui ont

réellement passé par où nous ne sommes que trop nombreux à avoir passé, s'il en est, parmi vous, qui ont vécu la déportation, l'emprisonnement, les arrestations et leurs suites, le camp de concentration et la vraie misère des années de guerre, plutôt que de nouveau vous y exposer, vous avez la lâcheté de consentir à payer tribut. Avec votre intelligence où triomphe l'égoïsme, et qui ne va plus loin que le bout d'un nez que vous avez court, vous vous imaginez qu'il vaut mieux amadouer propitiatoirement nos futurs tortionnaires, que de les exciter davantage. Vous comptez échapper par la tangente, laissant à ceux qui vous succéderont le soin de se débrouiller et de payer vos sottises, comme vous avez payé celles de vos pères.

Mais sans doute les avez-vous payées trop bon marché?

Nous, qui avons payé deux fois le prix fort, nous savons trop bien, de quoi il s'agit.

L'empire des Hohenzollern a été dû à l'indifférence criminelle d'une Europe qui a laissé écraser l'Autriche d'abord, la France ensuite, sans vouloir comprendre qu'elle se donnait un maître.

L'empire abject d'un Hitler est dû à l'absurdité d'un traité conclu par des velléitaires, des pusillanimes et des mercantis, contre l'opinion d'hommes clairvoyants à l'esprit lucide.

L'empire futur de l'«*Europe Centrale de Nation Germanique*» sera dû à la complicité des incapables, des impuissants, des phraseurs et des opportunistes, que déjà nous voyons à l'œuvre!

Il faut avoir une ingénuité d'enfant, une naïveté puérile, pour s'imaginer que les Boches vont, en dix ans, remonter un cours, continué depuis deux millénaires et qu'ils cesseront «auf Kommando» d'être ce qu'ils ont toujours été.

A ceux qui leur tendent la main, je dis: Le sacrifice des 125 000 jeunes Américains tombés en 1918, des 350 000 tombés en 1944/45, est aussi inutile, aussi vain, aussi superfétatoire que celui des 1 500 000 jeunes Français tombés en 1914/18, des 600 000 assassinés en 1940/45. Si c'est pour en revenir chaque fois là où on en était avant de commencer, mieux aurait valu ne pas engager le jeu. Vous rendez à l'Allemagne, une deuxième fois, une armée, une souveraineté, une liberté dont elle abusera une fois de plus. Pourquoi, alors les lui avez vous prises? N'aurait-il pas mieux valu en réalité, laisser s'accomplir le rêve de ce fou couronné de Guillaume II (vous savez bien, celui que vous deviez pendre haut et court... en 1915... et qui mourut si pacifiquement, chargé de jours, chez ses amis en Hollande!) et de son peuple tout entier et leur accorder simplement, dès août 1914, tout ce qu'ils demandaient... et que leurs héritiers et successeurs sont sur le point d'obtenir grâce à vous?

Pourquoi ces morts, ces désastres, ces ruines? Pourquoi pas, dès 1914, la paix allemande, puisque vous la voulez à toutes forces en 1952, et qu'elle se fera indubitablement par votre faute d'ici la fin de ce siècle? La France, alors, aurait été, il est vrai, diminuée, mais ne serait pas détruite, l'Angleterre aurait encore ses colonies, son orgueil et sa richesse, la Russie, démocratisée, serait occupée en Asie et sans danger pour l'Occident, le prestige de l'Europe ne serait pas anéanti et celui des États-Unis encore intact...

Puisque vous y tenez tant que ça, au germanisme intégral, et qu'y tiennent les germanophiles évidents ou camouflés, d'Amérique et de Grande-Bretagne, et que les Vichissois de France, les Flamingants de Belgique, les Mussoliniens d'Italie et les ex-collabos de Luxembourg font chorus, pourquoi, tous ensemble, ne vous y êtes vous pas pris plus tôt?

Mais on pourrait peut-être encore s'entendre actuellement: que les États-Unis concluent avec l'Allemagne une intime alliance, lui accordent l'hégémonie en Europe et payent intégralement toutes ses dettes, toutes.

Alors tout le monde sera content, tout le monde applaudira, tout le monde se félicitera, tout le monde ... excepté celui qui écrit ces lignes.

(Mai 1952.)



*Fours crematoires de Mauthausen,  
où des milliers de déportés ont été incinérés*

## Visas pour l'Allemagne

Des foules embouteillaient le raidillon qui, « depuis » la côte d'Eich, longe l'immeuble de la Banque Internationale, pour aboutir à l'avenue Pescatore. C'est à peine si ma voiture put, malgré la pittoresque interdiction policière d'user d'un appareil avertisseur ailleurs que là où il n'y a personne, se frayer un passage à grands coups de claxon. Mêlés à des comparses, dont le nombre seul fait l'importance, nos plus notoires « collaborateurs » repentis (?) se passaient le bec-de-cane ou le bouton de la porte qui donne accès au consulat d'Allemagne. Là se perpète, par l'application d'un tampon, d'une part, et l'abandon d'une certaine somme, de l'autre, l'opération du visa, qui permettra aux Luxembourgeois nostalgiques de gagner le pays, apparemment, de leur rêve: das Land der deutsch(luxemburgisch)en Sehnsucht!

Nous fûmes quelques milliers, naguère, à y pénétrer à moindres frais, si même nous n'en sommes pas tous revenus. Nos prisonniers, nos déportés, nos déplacés, nos déguisés en militaires, femmes, enfants, vieillards, jeunes gens, jeunes filles, hommes faits, du haut en bas et du bas en haut de ce qu'on appelle l'échelle sociale, desquels le seul crime était d'être des Luxembourgeois, remplirent les geôles de Trèves, de Wittlich, de Dietz, de Francfort, de Berlin, et d'autres lieux d'allemande villégiature, crevèrent de froid, de faim, de misère et de dégoût — de meurtres surtout — à Dachau, à Ravensbruck, à Mauthausen, à Buchenwald. Ni eux, ni les assassinés de Hinzert, ni les martyrs d'Auschwitz, ni ceux qui tombèrent devant Stalingrad, involontaires défenseurs d'une cause détestée, ni ceux qui, un peu partout dans le sombre royaume d'Hitler, moururent la corde au cou, le trou dans la nuque, le poison dans les veines, la tête sur le billot ou, plus simplement, plus élémentairement, plus encore « à l'Allemande », sous les coups de matraques, de crosses, de pieds ou de poings, n'eurent besoin du visa délivré, moyennant espèces, par des scribes sardoniques. Proprement emballés, après toutefois tortures préalables, dans des voitures, le plus souvent à bestiaux, empaquetés comme harengs en caque, trimballés des jours et des nuits de voie de garage en voie de garage, ces touristes improvisés envahirent, sous bonne escorte, cette même Allemagne, que leurs compatriotes, plus fortunés, recherchent en ce moment avec tant de tact, de discrétion et de prédilection...

Tout le romantisme naïf, sentimental et bête, enlève en l'âme des primaires, s'émeut à la vue des burgs féodaux, crispants à force

de banalité, à l'évocation des **Grimm's Märchen**, ramassis de toutes les stupidités, au chant — faux — d'une Gretchen (qui s'appelle d'ailleurs Irmingard ou **Erika**) pensant, par ses vocalises, attirer vers sa couche nocturne quelque naïf aux sportules généreuses... Et l'on pleure de tendresse des larmes luxembourgeoises — voire interalliées! — à remonter le Rhin — celui qui a tenu dans notre verre! — parmi force beuveries, chansons sentimentales et réflexions... spirituelles...

Il n'est pas une société de jeu de quilles, pas un «Sparvercin» de village, pas une fanfare faubourienne, pas une harmonie ouvrière, qui n'ait souci d'aller se retremper dans l'atmosphère rhénane! Nos maîtres d'école y mènent le troupeau naïf des écoliers. Tous gens qui ne songent guère à y retrouver, dans le vent qui passe, dans le flot qui s'écoule, dans la brume qui tombe ou le soleil qui pèse, le souvenir vivant de nos innombrables morts. Ils sont bien oubliés, malgré monuments commémoratifs, inaugurations diverses et discours à la clef, les jeunes héros qui se dressèrent devant le peloton d'exécution, dans l'exaltation de leur foi et de leur patriotisme! Bien oubliés ceux-là qui moururent longuement sur les grabats du «Revier» ou qui s'affalèrent, sanglants et défigurés, sous les coups répétés de brutes à figure vaguement humaine... Tout cela! Peuh! Autant en emporte le vent! Courons plutôt participer à la folie du «Rosenmontag» de Cologne, nous extasier, comme si nous avions dix ans, au «Panoptikum» de Hambourg, boire jusqu'à plus soif les vins frelatés du Rhin, de la Sarre, de la **Basse-Moselle** (il n'y a pas de vin chez nous, s'il y en a chez la voisine!), procurons-nous par l'intermédiaire de la Belgique, le «Volkswagen» de feu Goëbbels, et achetons, sans rien fournir en échange d'autre que l'argent qui nous vient des alliés, le plus possible de produits allemands.

Car les Allemands, n'est-ce pas, sont «coulants», empressés, débordants d'amabilité et de prévenances, gentiment courtois et diserts, toujours disposés à nous donner raison contre eux-mêmes, abominant les nazis et se mettant à cracher sur Hitler dès que nous le conspuons! Qu'on les raille, les vitupère, les débîne, les ridiculise, se gausse d'eux ou les moque, ils sont toujours contents. Ils sont bien un peu curieux de leur naturel, mettent un peu trop leur nez partout, s'intéressent, presque indiscrètement, à nos sentiments, à nos personnes, à nos impressions, à nos ressources, à nos dépenses, à notre situation de fortune, à notre famille, à nos tenants et aboutissants... Mais comme, en fin de compte, ils nous donnent toujours raison...

Ce serait donc là le Luxembourgeois? On le retournerait comme un gant, et son lion, debout, armé et lampassé d'or, la queue en

sautoir, serait, par darwinienne métamorphose, devenu une chauve-souris aux ailes déployées? J'aurais peine à le croire, car, pour oublier et superficiels qu'ils soient, mes compatriotes n'ont pourtant pas la réputation d'être des girouettes. Aussi fus-je bientôt renseigné: parmi les assiégeants massés devant le consulat allemand, si je ne reconnus personne, je fus tout de même, par beaucoup, reconnu, ce dont, au surplus je ne tire pas vanité. Comme arrêté par le flot, puis libéré, j'allais remettre ma voiture en marche, ils furent soudain trois à me demander de les mener jusqu'à la gare, histoire de prendre, avant le train, un demi de bière, (allemande elle aussi, car nous n'avons pas de brasserie en Luxembourg, ni même, plus généralement, en Bénélux!).

J'y consentis sans enthousiasme (que voudriez-vous que je fisse contre trois?), mais avec curiosité. Et comme je m'informais des raisons de cet exode: «C'est bien simple, me répondirent d'une seule voix mes trois hôtes, c'est pour aller voir la gueule qu'ils font depuis la dégelée qu'on leur a foutue... Et puis, tout est si bon marché, en Bochie! A y acheter — voyez notre astuce! — on les appauvrit en nous enrichissant.»

Raisonnement du simple, mais qui explique bien des choses, sans d'ailleurs les excuser. Ainsi voilà pour vous, Messieurs, les scribes sardoniques, distributeurs du visa de la République fédérale allemande: c'est pour voir la ... tête que font vos estimables compatriotes, depuis la déconfiture du «Tausendjähriges Reich», et dans le candide espoir de se venger en vous ruinant, que les miens se battent à votre porte, en vue d'obtenir, avec votre visa, le droit d'aller se livrer, sur votre territoire, à la douceur de ce spectacle et à l'économie de cette opération!

Moi, je veux bien! Mais souffrez, je vous prie, que je m'en abstienne.

(Juin 1951.)

# Lettre ouverte

à Monsieur le Chargé d'Affaires d'Allemagne à Luxembourg

Nous jouissons, en ce moment, de la présence, à Luxembourg, sinon d'un ministre plénipotentiaire, du moins d'un chargé d'affaires de l'Allemagne occidentale; en attendant, sans doute, que s'y vienne greffer un agent diplomatique de l'Allemagne orientale, puis que tous deux s'unissent et se résolvent en un ministre unique du 4<sup>ème</sup> Reich, successeur légitime de Herr von Radowitz, d'auguste et millénaire mémoire!

Voyons dans la nomination de ce délégué de Monsieur Adenauer un heureux présage, et acceptons de grand cœur l'augure qu'elle nous apporte. Il n'est pas, en effet, dans les habitudes de débiteurs, résolument récalcitrants, de venir rendre à leurs créanciers des visites de politesse. Une démarche de ce genre indique plutôt la louable intention de régler ses comptes et de payer ses dettes, voire de reconnaître ses torts. Nous pouvons donc admettre que Son Excellence est venue parmi nous, non seulement pour offrir à notre Ministre des Finances le remboursement du montant des Dommages de Guerre assumés par nos contribuables, mais également pour nous verser, à nous, directement, la contrevaletur de ceux qui ne sont pas expressément reconnus et ne donnent, selon la loi, aucun droit à indemnité.

Autrement dit, outre la valeur réelle et entière de tout ce qui a été détruit chez nous par faits de guerre, celle aussi de tout ce qui a été soustrait aux propriétaires légitimes par manière de larcin ouvertement fait. Par quoi j'entends tout ce, sur quoi les Allemands officiels, civils et militaires, les envoyés du gouvernement allemand, les agents et fonctionnaires allemands de la Gestapo et de la «Zivilverwaltung» ont mis la main, qu'ils se sont annexé, dont ils se sont emparés, qu'ils ont, pour tout dire, simplement volé.

Car il est évident, n'est-ce pas, que l'actuel gouvernement allemand et ses représentants, plus ou moins plénipotentiaires, ne voudraient pas passer pour les complices et les receleurs des voleurs de grand chemin et des bandits conscients et organisés qui, du 10 mai 1940 à la fin de 1944 et au delà, firent main basse sur les biens mobiliers et immobiliers, sur l'argent comptant, les titres, les objets d'art, les bijoux et toutes les choses de valeur appartenant à des Luxembourgeois. Jamais la grande, la généreuse, la noble Allemagne, l'Allemagne (un! deux! trois!) de Goethe et de Schiller,

l'Allemagne, flambeau de la civilisation — pardon! — de la «Culture», l'Allemagne, quintessence de l'humaine humanité et de la magnanime magnanimité, l'Allemagne, représentante de tous les vertus, de toutes les qualités, de toutes les pudeurs, l'Allemagne, sagesse, conscience et exemple des nations, n'admettra que quelques dévoyés d'entre ses enfants se soient laissés aller à confondre impunément avec la leur, la propriété d'autrui. La probe, l'intègre, l'honnête Allemagne, fière de sa grandeur d'âme innée, de sa supériorité morale et de sa délicatesse congénitale, s'apprête à restituer, sans en rien retenir, à ceux qui ont été lésés, le produit des vols qu'un moment d'égarément fit commettre à ceux qu'elle renie (ainsi que nul n'en ignore). Une fois de plus, Tacite aura menti, qui, voilà deux millénaires (rien de celui de Monsieur Hitler!) s'avisait, si fausement, de représenter les Allemands de son époque comme faisant la guerre par unique souci du butin: «Germani ad prædam!»

C'est dans cette persuasion que, parlant au nom de tous ceux qui se trouvent dans mon cas, je me suis adressé directement à Monsieur le Chargé d'Affaires d'Allemagne et que je lui ai écrit la lettre dont voici le texte:

Monsieur le Chargé d'Affaires.

J'ai l'honneur de solliciter de la bienveillance, dont les successifs ministres d'Allemagne, accrédités à Luxembourg, n'ont cessé de me donner de si palpables preuves, votre haute intervention auprès des autorités du Reich, afin de faire aboutir le règlement d'une question, purement civile, pendante entre lui et moi, et dont l'exposé va suivre:

le 28 mars 1941, un certain sieur Lorentz, délégué des autorités allemandes venues s'installer à Luxembourg, me notifia, d'ordre de votre gouvernement, et tout en procédant à mon arrestation et à mon transfert à la prison du Grund, qu'à partir de ce moment mes diverses propriétés, tant mobilières qu'immobilières: maisons, terres, titres, créances, argent comptant, meubles meublants etc. cessaient de m'appartenir et devenaient biens du Reich, aux fins que celui-ci jugerait nécessaires.

Mesure à laquelle je refusai de donner mon assentiment, reconnaissant seulement par ma signature, qu'elle avait été portée à ma connaissance.

Mesure, aussi, reconnue inopérante par les tiers, puisque la municipalité de Lorentzweiler, chef-lieu de la commune où j'ai ma résidence, et le docteur Gretsche, propriétaire de la villa voisine de la mienne, boulevard Joseph II à Luxembourg, refusèrent de traiter

avec les détenteurs provisoires et illégitimes de mes biens, et continuellement à s'adresser à moi tout le temps que dura ma détention.

Mesure enfin, considérée comme illégale par les tribunaux luxembourgeois, qui devaient plus tard déclarer nulles et non avenues toutes transactions intervenues au sujet de mes biens entre des tiers et mes spoliateurs. J'ajouterai que les raisons juridiques qui amenèrent cette mesure ne m'ont pas été communiquées; que la confiscation qui m'a frappé n'a pas été prononcée par jugement; et que, si la «sécurité» militaire et politique du III<sup>me</sup> Reich pouvait, jusqu'à un certain degré, exiger mon éloignement et même mon emprisonnement, seul, l'arbitraire le plus éhonté pouvait motiver cette mainmise sur tout ce qui m'appartenait, mainmise qui non seulement me réduisait à la mendicité, mais encore frustrait mes successeurs, héritiers ou légataires.

Mais le respect, Monsieur le Chargé d'Affaires, que vos compatriotes ont de tout temps professé à l'endroit de la justice et de la légalité est de notoriété trop universelle pour que je m'arrête, un seul instant, à l'idée que le Reich, que vous représentez parmi nous avec tant de distinction, puisse ne pas reconnaître l'iniquité des procédés dont usèrent à mon égard des personnages si peu représentatifs de la grande, noble et généreuse Allemagne, que Messieurs Gustaf Simon, Lorentz et leurs acolytes.

C'est donc dans la persuasion que votre pays se hâtera de réparer, dans leur intégralité, les pertes que j'ai éprouvées de son fait, et de me restituer, en nature ou par équivalence, ceux d'entre les éléments de mon ex-fortune dont la loi luxembourgeoise sur les Dommages de Guerre ne prévoit pas l'indemnisation, que je prends la liberté grande de m'adresser directement au représentant officiel de l'État spoliateur.

Cela d'autant plus qu'il est de toute évidence que la raison principale de votre séjour parmi nous est l'intention de payer les dettes de qui vous délègue, premier et essentiel devoir du débiteur à l'égard de son créancier.

#### IMMEUBLES

Si le loyer de mes maisons destinées à la location et confisquées par les Allemands, se trouve être à la charge de l'Office des Dommages de Guerre (mettant ainsi le contribuable luxembourgeois dans l'obligation — que nous espérons n'être que provisoire — de payer les dettes allemandes) il n'en est pas de même en ce qui concerne le loyer de la maison habitée par moi au moment de l'application de la mesure de mise sous séquestre. Celui-ci me reste donc dû par le «locataire», autrement dit, par l'État allemand. Il s'agit d'une pro-

priété assez vaste, située à Bofferdange, composée de quatre immeubles, bâtis et distincts, entourés d'un parc de six hectares, comprenant : potager, vergers, jardin d'agrément, arbres centenaires etc., le tout clos de murs. Cette propriété a été mise, par l'intermédiaire, originellement, du sieur Lorentz, membre de la Geheime Staatspolizei, à la disposition d'institutions successives, civiles et militaires, officielles ou officieuses, et, en dernier lieu, à celle d'un organisme fort curieux intitulé «Lebensborn».

Le «Lebensborn Bofferdingen» accordait une hospitalité constante à des fonctionnaires-femmes servant à divers usages, entre autres à la conception, à la mise au monde et à la garde d'enfants allemands âgés de moins de zéro an à dix ans à peu près. Il hospitalisait, en outre, passagèrement, des délégués mâles, signalés par les deux lettres SS, et aux obligations parfaitement délimitées.

Or, les gérants ou les gérantes de cet établissement officiel du Reich, furent, par celui-ci, chargés d'opérer dans ma propriété un nombre considérable de modifications, ce qu'ils exécutèrent avec conscience et amplitude : par la construction de cloisons intérieures ils firent, des grandes pièces, une série de petites, et, par leur enlèvement, d'une série de petites, une seule, grande. Des bureaux et salons ils firent des salles de bains et, des salles de bains, des bureaux et des salons. Les greniers furent transformés en mansardes, et les mansardes en greniers, les caves en cuisine et les cuisines en cave, l'office en salle de chauffe et la salle de chauffe en office. Le miroir d'eau du jardin à la française fit place à la soute à charbon, cependant que l'entrée de la soute à charbon fut murée. La buanderie fut remplacée par des WC, et les WC, devinrent buanderie. La porcherie devint salle de réception des SS, et le poulailler, salle de réunion des dames hospitalières. La salle de billard accoucha d'un chapelet de chambrettes closes du plus suggestif effet. Les pierres de taille ouvragées des montants, linteaux et appuis des portes et fenêtres furent minutieusement concassées et remplacées par des encadrements en ciment, destinés à durer aussi longtemps que le «tausendjähriges Reich», les cheminées en marbre furent enlevées, les cheminées sur le toit démolies, et les conduits intérieurs, réunissant les unes aux autres, furent comblés. Les papiers et tentures furent grattés, les plafonds démoulurés, les saisons supprimés, les glaces descollées, les tuyaux du chauffage extraits du mur et appliqués à l'extérieur, les portes en vieux chêne devinrent du bois de chauffage et furent remplacées par des vantaux en feuilles de bois blanc, tout ce qui se trouvait à droite fut soigneusement transféré sur la gauche, et tout ce qui se trouvait à gauche, non moins soigneusement porté à droite. Bref, les deux bâtiments principaux de l'ensemble furent entièrement

transformés et changés de destination. Reentrant chez moi, je me trouvai en présence d'une sorte de caserne à usage spécial exigeant, pour pouvoir de nouveau être habitée bourgeoisement et par des êtres humains normalement conditionnés, plus de deux millions de francs luxembourgeois de remise en état. L'Office des Dommages de Guerre ne me consentant guère que la moitié de cette somme, je me vois donc dans l'obligation. Monsieur le Chargé d'Affaires, de vous prier de vous entretenir auprès de vos commettants, pour le paiement du surplus, soit 1 600 000 de francs luxembourgeois. Mais bien entendu, cela ne saurait suffire. Comme je l'ai indiqué ci-dessus, l'Office des Dommages de Guerre n'assume que le paiement des loyers de mes maisons non habitées par moi. Il s'ensuit que, pour ce qui concerne ma maison de Bofferdange, le locataire, bien qu'indésirable, reste me devoir le prix total de la location, pendant toute la durée de l'occupation de mon immeuble. Étant donné la valeur de cette propriété et les bénéfices réalisés par l'occupant sur l'exploitation des vergers, potagers, étangs, bois etc., le montant du loyer annuel ne peut raisonnablement être estimé à moins de 50 000 francs luxembourgeois, valeur 1940, soit 250 000 francs luxembourgeois, valeur actuelle. Total, pour les 3 années, 5 mois et 17 jours d'occupation, plus le dédommagement normal dû pour l'impossibilité de s'installer pendant la durée des réparations les plus indispensables: 1 000 000 francs luxembourgeois.

#### TITRES ET CRÉANCES

Peu de temps après ma mise à l'ombre, Monsieur Gustaf Simon (ou tout autre officier allemand), se fit délivrer, par les banques où elles se trouvaient en dépôt, la totalité de mes valeurs. Monsieur Ackermann à Luxembourg, Monsieur Kurt Eicher à Paris, mirent donc la main sur toutes les actions et obligations m'appartenant et qui se trouvaient à la Banque Internationale et à la Banque Générale à Luxembourg et à la Banque de l'Union Parisienne à Paris. Par l'intermédiaire des bourses de Luxembourg, Bruxelles et Paris, et particulièrement par le canal de la Westminster Bank à Paris, ils se mirent à vendre à tour de bras tout ce qui était négociable. Ils trouvèrent partout autant d'acheteurs «de bonne foi» qu'ils vouldrent. Ils en auraient d'ailleurs trouvé davantage, car la «bonne foi» n'est jamais si complète qu'en temps de guerre, et les économies ne sont jamais si abondantes. De sorte qu'actuellement encore, hors les valeurs nominatives qui n'ont pas trouvé acquéreur, et les valeurs luxembourgeois mises au compte des Dommages de Guerre, mes titres ont changé de mains. Comme il n'est que légitime que ceux qui, indûment, ont touché l'argent, le restituent à qui cet argent

revient, j'attends de vous. Monsieur le Chargé d'Affaires, que vous invitiez votre Gouvernement, bénéficiaire de l'opération, à me restituer le tout, intérêts et dividendes en souffrance compris, mais sans anatocisme car je suis généreux: 1 000 000 francs luxembourgeois.

Comme je l'ai indiqué plus haut, les tribunaux de mon pays ont déclaré nuls et nonavenus les remboursements opérés par mes débiteurs luxembourgeois d'avant-guerre entre les mains des illégitimes détenteurs de mes créances. Ceux d'entre eux qui s'y sont crus obligés, n'en ont pas moins été obligés de nouveau à mon égard. Ils pourraient s'en prendre, directement, à Monsieur Ackermann et aux héritiers de feu Monsieur Gustaf Simon, ou encore, s'adresser comme moi à Votre Excellence. Pour ceux qui ne se sont pas encore exécutés envers moi, je vous serais fort obligé, afin de m'épargner les frais de plusieurs procès que je suis sur le point d'intenter, de verser directement à mon compte en banque les sommes que cela représente, soit 1 000 000 francs luxembourgeois.

A ces titres et créances s'ajoute le montant des espèces et devises qui se trouvaient dans mon coffre-fort, dont 230 000 francs luxembourgeois, obligatoirement changés en 23 000 mark, 15 000 francs belges et 15 600 francs français que j'avais soustraits à cette obligation, 1400 dollars américains (idem) et une trentaine de louis d'or. Hélas, Monsieur le Chargé d'Affaires! Le coffre-fort fut confisqué, contenant et contenu. Les autorités allemandes qui l'avaient enlevé de chez moi pour s'en aller le murer dans une des innombrables maisons juives de Luxembourg, où ils avaient installé je ne sais quoi, n'eurent pas le temps, lors de leur départ un peu précipité en septembre 1944, de le desceller. Ils se contentèrent de le délester de son contenu (peut-être était-ce d'ailleurs chose faite depuis longtemps!) et le malheureux me revint lamentablement vide. Il ne s'en est pas encore remis! Ci: 500 000 francs luxembourgeois.

#### MEUBLES MEUBLANTS

Reste, cher Monsieur et Chargé d'Affaires, la question, très importante, des meubles meublants. De ceux-ci l'Office des Dommages de Guerre n'assume que l'équivalent de l'indispensable. Cela ne saurait faire mon affaire. J'avais en effet, meublé 27 chambres de ma propriété de Bofferdange, car j'ai toujours été de l'avis de votre Monsieur Hitler, au sujet du «Lebensraum». Ces 27 chambres étaient remplies de meubles anciens, d'objets d'art, de tableaux de maîtres, de portraits de famille, de bronzes, de marbres, de mille bibelots précieux, de tapis Jacquart, de tapisserie flamandes. Dans les vitrines, des miniatures, des ivoires, des Tanagras et autres statuettes, des Sèvres, des Saxes, des objets en or et en argent. Dans les buffets,

les **crédences** et les  **tiroirs**, de la **vaisselle** de **porcelaine** de **Limoges**, des **faiences** anciennes, de l'**argenterie** coutumière, de la **cristallerie** de **Baccarat** et de **Val-Saint-Lambert**. Aux **murs**, outre les **tableaux** et les **portraits** de **famille**, des **gravures** du **18<sup>me</sup> siècle**, des **armes** de **chasse** et de **panoplies**, des **glaces**, des **miroirs**. Dans les **bibliothèques**, **20 000 volumes** (dont **4 à 5 000**, toutefois, ont été  **sauvés grâce à l'intervention** de **M. P. Frieden**, actuellement **ministre de l'Éducation Nationale**). Dans chaque **chambre**, une **pendule** (**marbre** et **bronze** ou à **gaine** et en **vieux chêne** ou en **marqueterie**) et au **salon**, particulièrement, un **cartel Louis XVI**, pièce **illustre**, connue dans le **monde des antiquaires**. Enfin, une **collection** de **17 montres**, dont **6**, anciennes en **or**. (Dem Glücklichen schlägt keine Stunde!) Valeur approximative de ce **mobilier**: **3 000 000 francs luxembourgeois**.

Tout cela, de **Monsieur et Chargé d'Affaires**, est parti (heim ins Reich) dans les **tapissières** des **firmes** de **déménagement** de **Cologne** et autres **villes rhénanes**, ou a été  **remis**, par les **autorités occupantes**, aux **fins** de **vente**, à un **marchand** de **bric à brac** de **Luxembourg**, votre **compatriote**, le **sieur Lippmeier**.

Ou bien encore — et ici il s'agit particulièrement des **portraits** de **famille** — cela a servi à **alimenter** le **bûcher** dressé en **face** de **ma maison**, où, pendant **trois jours**, ces **Messieurs de la Geheim Staatspolizei** firent **brûler** mes **manuscrits**, **ébauches** de **romans** et de **nouvelles**, **poèmes** achevés ou **inachevés**, **documents** et **pièces historiques**, **actes**,  **parchemins**, **diplômes**, **comptes** et **factures**, **quittances**, **reconnaissances** de **dettes**, **lettres**, **photographies** rapportées de mes **voyages** etc., **papiers** de **famille**, **dossiers** d'**avocat** et **livres** de **notaire**, **cahiers** de **notes**, **extraits** de **journaux**, **dessins** d'**artistes**, **autographes** d'**auteurs**, **portraits** d'**êtres aimés** etc. Ici je relèverai, pour la **beauté** du **fait**, qu'un de vos **SS**, sans doute plus **artiste** que les autres, avait, un **instant** émis l'**intention** de **soustraire** à cet **autodafé** un **grand portrait**, sortant de l'**atelier** du **peintre hongrois Munkacsy**, et **représentant** une **très jeune fille**. Mais s'étant **renseigné** auprès de mon **jardinier**, **présent** à ces **opérations**, sur la **personne** que ce **tableau** **représentait**, et **apprenant** qu'il s'agissait de **ma mère**: «Was! Auch noch so'n alte Drecksau!» s'écria cet **homme du monde**, et il  **donna l'ordre** de le **brûler** avec le **reste**. Il n'est qu'un **Allemand** pour avoir de ces **délicatesses**.

Les **manuscrits** seuls, **Monsieur le Chargé d'Affaires**, vu **ma qualité** d'**homme de lettres**, **représentent**, à **dire** d'**expert**, un **capital** de **1 000 000** de **francs luxembourgeois**. Quelle **valeur** attribuer à mes **collections** de **monnaies grecques**, **celtiques** et **romaines**, de **timbres** dits «**Caritas**», de **médailles** en **or**, **argent** et **bronze**, de mes **décorations** et de **celles** de **membres** de **ma famille**, d'**éventails**, de **vignettes**

anciennes, de portefeuilles anciens, de souvenirs de voyage? Voilà encore, disparue dans les poches des agents de la Gestapo, des officiers de l'armée allemande ou des hospitalières du «Lebensborn Bofferdingen», une valeur de 1 000 000 francs luxembourgeois.

Dans les caves de la Banque Internationale, mon «safe» contenait, dans une malle aux considérables dimensions, mon argenterie de famille. Elle avait été estimée 30 000 francs-or en 1902 et s'était accrue considérablement, grâce à des acquisitions faites par moi au cours des ans. Le premier soin des agents allemands fut de se faire ouvrir le safe sous leurs yeux, et le deuxième, de s'emparer du contenu, malle comprise. D'où, de nouveau 1 000 000 francs luxembourgeois. Sans compter la malle.

Dans ma cave, Monsieur le Chargé d'Affaires, il y avait 4000 bouteilles de vin. De France, est-il besoin d'y insister? Ce fut la Gestapo, sous les ordres du sieur Lorentz, prérappelé, qui s'en occupa. Elle ne mit qu'un mois à la vider, ce qui fait honneur, autant à la générosité de mes vins qu'à la capacité d'absorption des membres de ce corps d'élite. Valeur de la cave: 1 000 000 francs luxembourgeois.

Dans le garage, deux voitures américaines, 16 pneus de rechange et 4 bicyclettes. Ces voitures américaines, neuves toutes les deux (Graham Paige), disparurent le premier jour (17 mai 1940). Les bicyclettes, achetées pour les remplacer, se volatilèrent immédiatement après mon arrestation du 28 mars 1941. Valeur actuelle: 500 000 francs luxembourgeois.

Vêtements? Mon Dieu, Monsieur le Chargé d'Affaires, j'aurais pu, comme tant d'autres, porter des chemises brunes et arborer une casquette à pont, tels les HJ. J'ai préféré, de tout temps, mettre des chemises propres et ne pas me déguiser en valet de bourreau. De là, une garde-robe assez considérable. Actuellement, pour la reconstituer, au prix où sont les choses, un demi-million serait un minimum. (1: 500 000 francs luxembourgeois.

Me voilà, Monsieur le Chargé d'Affaires, arrivé au bout de la liste de mes réclamations. Vous reconnaîtrez que mes exigences sont modestes et se restreignent aux pertes matérielles éprouvées. Je n'ai en aucune façon l'intention de vous réclamer quoi que ce soit pour mes 60 jours de cellule à Wittlich et mes 4 années de camp de concentration à Dachau. Mais je demande uniquement la restitution de ce dont le Reich s'est enrichi à mes dépens: location de mon immeuble, réparations du susdit, restitution des différents valeurs, créances, meubles, autos et objets divers, qu'il s'est appropriés ou qu'il a détruits. Total: 11 500 000 francs luxembourgeois.

De cette somme de 11 millions 500 000 francs luxembourgeois, inférieure à la réalité des dommages, je tiendrais toutefois à décompter, car la «Umschulung» m'a enseigné l'honnêteté stricte:

1) Le montant du loyer dû par moi au Reich, pour les différents logements mis par lui à ma disposition, entre 1940 et 1945. Vu l'exiguïté de l'espace vital qui m'y avait été réservé, particulièrement à Dachau, où j'ai passé 4 ans, je ne pense pas que cette somme, partiellement compensatrice, puisse dépasser 10 Reichsmark par année, soit, au total 40 RM = 400 francs luxembourgeois.

2) A quoi il importerait d'ajouter la valeur du vêtement à rayures bleues sur fond grisâtre, et du pardessus idem, dont je fus, pendant le même temps, avantaagé. Valeur des deux objets 50 Reichspfennig = 5 francs luxembourgeois.

Total de la somme à décompter: 405 francs luxembourgeois.

Reste pour être versée à mon compte à la Banque Internationale ou à la Banque Générale par les soins de M. le Chargé d'Affaires d'Allemagne, la somme de 11 499 495 francs luxembourgeois.

Dans l'assurance où je me trouve que votre grand pays, dont la générosité et l'allemande probité sont proverbiales de par le monde, ne fera aucune difficulté pour reconnaître ses obligations, tant à mon égard qu'à celui des autres Luxembourgeois qui se trouvent dans le même cas que moi et desquels je ne suis que le porte-parole, je vous prie de croire, Monsieur le Chargé d'Affaires, à ma considération éminemment respectueuse.

(Juillet 1951.)

## Justice immanente

Si vous le voulez bien, **admettons l'impossible**. La réduction à l'absurde n'est pas mauvais argument. Donc, en lieu et place de ce qui fut, supposons tout bonnement, «mutatis mutandis», le contraire.

Au printemps de l'année 1940, les armées du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg, sans déclaration de guerre aucune, envahissent le territoire allemand. Surpris, désarmé, sans hommes, sans matériel, sans munitions, le Reich hitlérien, après un semblant de résistance, met, provisoirement, les pouces et, en même temps, bas les armes... Le pays tout entier, «von der Maas (?) bis an die Memel, von der Etsch (etsch!) bis an den Belt» est sous la domination des Alliés. A l'armée luxembourgeoise est réservé le (douteux) honneur de s'installer avec, à la clef, une administration civile, dans le quadrilatère Schengen—Coblence—Mayence—Beiler-Leithum.

Maintenant, allons plus loin encore dans l'extravagance de l'hypothèse, et imaginons que ces provisoires vainqueurs se comportent, en terre allemande, comme les Allemands ont fait chez nous. L'armée luxembourgeoise, la sûreté luxembourgeoise, et une administration civile de raceroe, luxembourgeoise elle aussi, prennent en main les destinées du quadrilatère. On procède à force arrestations, emprisonnements, séquestrations de biens, condamnations à mort, exécutions en tout genre, envois dans les camps de concentration de Lausdorn et de Freckeisen, déportations en masse et occupations de propriétés. Une annexion, vaguement camouflée, de tout le quadrilatère, s'ensuit. L'obligation de servir sous les drapeaux luxembourgeois est imposée aux jeunes Boches. Et puisque, aussi bien, il s'agit de drapeaux, celui du Reich, qui porte en son centre le symbole de la pitieuse fuite, est remplacé par nos trois couleurs, lesquelles, d'ailleurs, flottent obligatoirement à toutes les façades, sur tous les toits, à toutes les fenêtres, au faite de tous les clochers. Soldats et civils luxembourgeois pénètrent dans les maisons, s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent d'intéressant, se livrent à des rapines en règle, à des destructions systématiques, à des déprédations sans nombre. Tous les livres allemands sont détruits, les noms des rues n'éterniseront plus que les gloires luxembourgeoises, les enseignes en allemand sont remplacées par des enseignes en langue luxembourgeoise, il est interdit de parler allemand en public, dans la rue, et jusque

dans le silence du cabinet, car il y a des espions partout. Les localités sont débaptisées et prennent des noms luxembourgeois et les gens eux-mêmes, dont le patronyme n'a pas une allure essentiellement luxembourgeoise, sont invités à en faire, sans tarder, la traduction, laquelle seule aura valeur civile. Tous les «Schulze» de Trier et de Koblenz (devenues automatiquement et exclusivement Trèves et Coblenz), seront appelés «Schœffen» et tous les «Müller» auront nom «Müller». Le quadrilatère devient 13<sup>me</sup> canton et le plus ignare, le plus illettré, le plus sot et le plus stupide de nos compatriotes est nommé «chef de l'administration civile du territoire redimé». Par mesure spéciale, l'ancien palais de l'empereur, à Coblenz, et le palais épiscopal de Trèves sont transformés en cabarets de bas étage et les châteaux qui parsèment la campagne rhénane deviennent des haras, des maisons d'éducation, des casernes et des bordels, cependant que les plus beaux immeubles des villes servent de repaires aux plus favorisés des occupants.

Accessoirement et individuellement, nous mettons la main sur tout ce qui nous a plu chez l'habitant, objets le plus souvent de mauvais goût — que voulez-vous, nous sommes en Allemagne! — mais d'une certaine valeur. Par un juste retour des choses d'ici-bas, nous jetons particulièrement notre dévolu sur les pendules, ce qui nous a permis de retrouver nombre de celles dont les Allemands ont de tout temps soulagé les pays qu'ils déshonorèrent de leur présence. Nous nous emparons de même des bijoux, de l'argent comptant, des titres et des valeurs. Nous dévillons les «safes» dans les banques et, tout étonnés de constater que l'on ne mange pas avec son couteau, nous nous procurons de l'argenterie de table au meilleur compte. Nous envoyons les avocats, les professeurs, les médecins, les sages-femmes et les épiciers allemands prendre chez les Iroquois et les Botocudos des leçons de culture et de civilisation et nous obligeons les petits enfants d'Allemagne à chanter le Feierwön, les hommes à se découvrir et les femmes à s'incliner quand retentissent les mâles accents du «Hämmelsmarsch». Enfin, nous décrétons qu'à l'avenir les Allemands n'aient plus le droit de se saluer par «Grüss Gott» ou «Gelobt sei Jesus-Christus» ni même par «Guten Morgen», mais ils devront lever la jambe gauche et vociférer un «Vive Machin» retentissant. Et ceux-ci qui ne marchent pas droit — 30 000 sur 250 000 — nous les envoyons au choix dans les chambres à gaz et dans les crématoires ou à la pendaison.

Ainsi aurions-nous fait exactement ce que les dignes représentants du «Herrenvolk» ont fait chez nous, pendant quatre longues années, alors que nous nous demandions avec ahurissement, si cet

**infâme ramassis était composé d'êtres plus bêtes que méchants ou plus méchants que bêtes. (J'opine d'ailleurs pour égalité.)**

Toutefois, il y aurait eu une différence: Les Luxembourgeois n'ont pas de l'humanité que l'apparence. Quoi qu'ils fassent ou essayent de faire, et leurs maîtres fussent-ils mille fois des Boches, il leur serait impossible de se dégrader pareillement et de tomber au-dessous de la bête: c'est-à-dire de devenir allemands. Ce n'est donc, je le répète, que pure hypothèse si j'ai supposé l'in vraisemblable et si j'ai émis celle d'un Luxembourg impérialiste, dictatorial, aliéné, hystérique et momentanément triomphant, comme l'a toujours été, l'est encore et le restera éternellement, triomphe en moins, cette chère voisine d'outre-Moselle.

Cependant — continuons le déroulement de l'hypothèse — l'Allemagne s'est ressaisie. Et non seulement elle parvient à repousser l'ennemi de son territoire (avez-vous remarqué que, historiquement, elle n'y est jamais parvenue, pas même en 1813, ce qui est bien la preuve que les motifs réels du furor teutonicus, ne se rencontrent jamais que dans l'espoir du butin et dans la joie sadique), mais encore pénètre-t-elle à son tour en terre étrangère et, comme chaque fois, commence par le Luxembourg. Car l'Allemagne a toujours été très forte à combattre à 250 contre 1!

Ah! Mes aïeux! Que pensez-vous qu'auraient fait alors les vaincus provisoires devenus vainqueurs définitifs? Qu'ils eussent agi comme entre 1940 et 1945? Point! Leur rage portée au comble par l'exaspération de la défaite initiale, ils auraient institué un régime de terreur et de meurtres, d'exécutions en masse, de chambres à gaz généralisées, de crématoire à feu continu au prix duquel celui de 1940 à 1945 n'eût été que gnognote et bière de Mars. Bons pour les Alliés de se contenter d'un procès de façade en quelque Nuremberg, et d'un choix restreint de prévenus. Bon pour eux de se borner à fusiller quelques douzaines de comparses et à maintenir sous les verrous quelques autres douzaines, bien vite libérés gracieusement. Bon pour eux de renvoyer dans leurs foyers les prisonniers, tant civils que militaires, et de finalement passer l'éponge sur les délits majeurs comme sur les délits mineurs. Bon pour eux de renoncer à toute restitution, à toute indemnité, à tous frais de guerre, à toute réclamation antérieure et à tout ce qui leur était dû, même par chiffon de papier dûment signé. Bon pour eux de faire, aux frais des victimes, cadeau aux auteurs du produit des exactions, des vols, des déprédations. Bon pour eux de payer des deniers de leurs contribuables les dévastations commises, les destructions opérées, les vols perpétrés. Bon pour eux d'accabler d'impôts leurs propres popula-

tions pour alléger d'autant les contribuables ennemis. **Bon pour eux de renouer, avant même que la paix soit signée, des relations diplomatiques avec l'adversaire, et de mettre sur un même rang, aux fêtes, aux inaugurations, aux réceptions, le délégué ennemi et les ministres alliés! Bon pour eux, bon pour eux...**

**Mais qu'auraient fait, que feraient actuellement les Boches, s'ils occupaient les positions politiques, stratégiques et effectives des Alliés? S'ils avaient, en dernière instance et après les premières dures défaites, gagné la guerre? Ah! bonnes gens! Ils n'auraient même pas laissé à l'ennemi «des deux yeux pour pleurer», selon la formule déjà octogénaire de Bismark. Ils auraient saigné à blanc les populations ennemies, selon les vœux séculaires de leurs «poètes» Koerner, Rückert et Uhland. Ils auraient, en ce qui nous regarde personnellement, nous autres Luxembourgeois, exterminé ceux-ci, entièrement, systématiquement, savamment, scientifiquement, comme ils ont commencé de faire avec les Juifs et les Tziganes. Mettez-vous bien en tête, vous, qui flirtez de nouveau avec eux, que dans l'hypothèse la plus favorable, nous eussions dû faire place — ces Messieurs-Dames de la «collaboration» compris! — aux familles pouilleuses et crasseuses de l'intérieur et des confins Est de la Bochie, où les nôtres auraient été les remplacer avec tout juste — et encore — la vie sauve. Nos ouvriers auraient été expédiés en qualité d'esclaves sur les frontières slaves, pour extraire du charbon à 2000 mètres sous terre et ne jamais remonter à la surface du sol. Nos paysans iraient cultiver les plaines sablonneuses et stériles du N.E. Nos artisans peineraient dans les villes surpeuplées, sous les ordres de leurs anciens apprentis, promus chefs et patrons. Nos chefs d'administration seraient scribes de vingtième zone, quelque part, dans l'Est. Les «odieux» propriétaires de quelques arpents ou de quelques sous, remplacés dans leurs biens, dans leurs titres, dans leurs terres, dans leurs maisons, dans leur linge et jusque dans leurs vêtements par toute la racaille des va-nus-pieds d'entre «Maas et Memel», vivote-raient dans des asiles, réglementés et uniformés, ou seraient invités à «gagner leur vie» en exécutant les plus basses besognes; ils demeureraient sous une surveillance spéciale et tatillonne, avec interdiction de quitter les lieux où leur résidence leur eût été assignée. Il serait interdit à quiconque de posséder quoi que ce soit à titre personnel. Et quant à ceux dans lesquels on aurait reconnu des irréductibles, on les aurait ou fusillés ou pendus haut et court, ou parqués dans des camps de concentration (ces camps d'ailleurs dont il était entendu que nul jamais n'en sortirait autrement que sous forme de fumée, par la cheminée des crématrices) ou encore on s'en serait débarrassé en les expédiant directement dans les chambres à**

gaz, en compagnie des vieillards, des infirmes, des malades et des aliénés.

Ouvriers, paysans, artisans, fonctionnaires **petits et grands, propriétaires, rentiers, pensionnés sociaux et autres**, quels que vous soyez, et qui que vous soyez. Luxembourgeois, mes frères, ils vous auraient tout pris: votre argent, vos économies, vos valeurs, l'héritage de vos parents, le produit de votre travail, le fruit de votre labeur. Tout, jusqu'à vos lits, vos tables, vos chaises, vos vêtements, vos chaussures et jusqu'à votre dernière chemise *comme ils l'ont fait!* Ils auraient tout confisqué, tout distribué à leurs propres compatriotes (ce «propres» est bien déplacé!) et ce qu'ils n'auraient pas eu le goût ou le temps de s'annexer, ils l'auraient détruit. *comme ils l'ont fait!* Ils auraient peuplé les **maisons qualifiées**, par euphémisme de «Lebensborn» de vos femmes et de vos filles *comme ils l'ont fait*, et, en admettant qu'ils eussent épargné peut-être les enfants des deux sexes, solides et sains. (car, pour ce que ça leur coûtait de tuer les gosses: die Brut vertilgen!), eût été pour résoudre la crise de la domesticité ou pour en faire des prostituées... *comme ils l'ont fait!*

Ne criez pas à l'exagération! Ne faites pas semblant de ne pas savoir ce qui s'est passé ici-même, dans ce doux pays de Luxembourg, ni ce qu'ILS ont fait, partout où ils ont pu les atteindre, des millions de Juifs, de Tziganes et d'enfants russes! Pendant toute la durée de la guerre, c'est à l'intérieur et non sur les fronts qu'on a le plus tué! Malgré le vent de la défaite, le sceptre de la déroute et la crainte de la proche vindicte! Le goût du sang est tellement invétéré dans l'Allemand qu'il oublie jusqu'à sa lâcheté native — car l'Allemand, prétendument valeureux, est naturellement lâche! — pour le plaisir de tuer. Vous l'avez tous éprouvé, ou vu, ou appris de source autorisée, vous, ceux des camps de Dachau, de Mauthausen, de Hinzert, de Ravensbruck, comment les Allemands procèdent! Et vous vous imaginez candidement que l'Allemagne victorieuse aurait hésité une seule seconde à faire disparaître, définitivement, 250 000 petits «parasites» luxembourgeois, selon la définition de Treitschke?

Mes **pauvres amis!** Si l'Allemagne avait vaincu, il n'y aurait plus actuellement ni Danemark, ni Norvège, ni Hollande, ni Belgique, ni Pologne, ni Pays baltes, ni Flandres française ou même belge, ni grand-chose de l'Italie, ni Alsace, ni Suisse, ni Autriche! Ni surtout de Luxembourg! L'Angleterre serait «Stützpunkt der deutschen Flotte», la Russie «Vassallenstaat», Varsovie une «Kreisstadt», Stamboul «deutscher Hafen» ainsi que Lisbonne, et Hitler aurait un palais à l'Escurial et un autre à l'Ermitage, un troisième à Versailles... Les Indes, malgré tous les Ghandis du Brahmepoutre et du Gange, seraient colonie allemande, ainsi que l'Afrique tout entière

et S.M. le roi Farouk n'aurait aucunement l'occasion d'occuper la presse à scandale de Paris et d'Amérique, de ses divorces, mariages, gains ou pertes au jeu et photophobie. Messieurs Schuman et Truman, Churchill et Molotov, Staline et Franco, Bech et Spaak et combien d'autres et vous et moi, tous seraient depuis longtemps dispensés de la peine de vivre et Messieurs Goebbels et Goering, Papen et Ribbentrop, se seraient depuis longtemps mangé le nez au profit de l'épileptique de Berchtesgaden, seul digne d'incarner exactement et de figurer dignement, par son imbécillité et sa cruauté, l'âme allemande.

Voilà donc ce qui serait le cas, actuellement, si les Boches avaient gagné la guerre. Car c'est ainsi qu'ils auraient agi, continuant comme ils avaient commencé, si une volonté supérieure, une force protectrice, une Providence régulatrice n'était pas intervenue. Mais voilà aussi comment, en vertu de je ne sais quel sentiment humanitaire, qui m'a tout l'air de n'être qu'un euphémisme pour opportunisme à courte vue, entêtement et incompréhension et, surtout, pour l'application du slogan «Après nous le déluge!», les alliés n'ont pas même exécuté le simulacre de ce qu'ils auraient dû faire.

Et le premier résultat de cette longanimité, de cette mansuétude, de cette totale non-observation, je ne dirai pas de la loi du talion, mais de la Loi tout court, celle d'après laquelle «tout auteur responsable d'un dommage en doit réparation à la victime», quel est-il? C'est l'immense éclat de rire qui secoue en ce moment l'Allemagne entière, à constater, qu'une fois de plus, et malgré avertissements et cris d'alarme des Cassandres, malgré la sanglante leçon de 1914—1918, malgré la série de camoufflets administrés aux alliés par Hitler depuis 1933, malgré même les atrocités, sans précédent dans l'histoire, d'entre 1940 et 1945, elle s'en est tirée sans trop de dommages. L'anéantissement de Londres la console de celui de Berlin, celui de Coventry, de celui — tout relatif — d'Essen, les ruines de Normandie et des Ardennes luxembourgeoises balancent les ruines de la plaine rhénane, et qu'importe que soient détruits Munich et Nuremberg, puisque le peuple allemand est encore, à l'heure qu'il est, persuadé que, selon l'aimable pronostic de feu Goebbels, le Havre, Cherbourg, Brest et Marseille ne se relèveront jamais! Quant à l'occupation russe, elle n'est que provisoire, et nulle carte nouvelle ne fait mention du déplacement oriental des frontières en faveur de la Pologne et autres peuples slaves. Pour celles de l'Ouest, Monsieur Adenauer n'a-t-il pas fait entrevoir la prochaine récupération de la Sarre et du Luxembourg (sic!) et M. Schumacher, celle de l'Alsace et de la Lorraine? Alors, pourquoi se désoler? Tout est pour le mieux, vu les circonstances, et l'aveuglement des Alliés qui, en ce

moment même, concluent la paix sans avoir obtenu la victoire, est sans limites...

Et les bandits allemands, les criminels allemands, les tortionnaires allemands, tous ceux qui, chez nous comme ailleurs, ont volé, massacré, torturé, rien à ventre déboutonné et à gorge déployée, non seulement parce qu'ils ont échappé à la vindicte, mais aussi et surtout parce que leur guerre à eux, n'a été que profit. Sous le nez et à la barbe des occupants, ces bons occupants, si exploitables, quand ils se rencontrent, ils clignent réciproquement de l'œil : «Cum augur, augure...» Si, au commencement, ils ont bien eu un peu la «frousse», s'ils ont suspecté l'indulgence du vainqueur, si même chacun d'eux, individuellement, s'attendait, en paiement de ses crimes, à la mort sans phrase ou tout au moins au camp de concentration et, en tout cas, à la plus noire misère, si, après avoir, déjà en novembre 1918, prévu un véritable esclavage (j'ai eu, à ce sujet, de mes geôliers de Dietz, sous le coup de l'appréhension, de bien suggestives confidences!), s'ils étaient, en 1945, tellement sûrs de cette seule fin logique et normale mise à l'aventure nazie, qu'on en vit se suicider par milliers, cette mentalité, comme ils disent, n'a pas été longtemps la leur. Résolus de mettre à l'abri et de soustraire aux investigations supposées des alliés le produit de la principale industrie allemande, c'est-à-dire, le vol, ils s'armèrent dès 1945 de la pelle et de la pioche des Hitler-Jugend et, ployant sous le poids de bidons bien soudés, secrètement, nocturnement, ils creusèrent dans les champs éloignés des villes, au cœur des forêts, au pied des rochers et des falaises, ou bien encore — car ce peuple resté barbare, en est toujours aux Nibelungen, à Attila roi des Huns et à Alarie, roi des Goths, — dans les lits des ruisseaux et des rivières, momentanément détournés de leur cours, des caches soigneusement repérées, destinées à abriter, concurrentement avec des tonneaux en ciment noyés dans les marais, les étangs et les lacs, le produit de leurs explorations individuelles dans les poches, les coffres-forts, les vitrines, les safes et les tiroirs des Luxembourgeois, des Belges, des Hollandais, des Français et des Juifs.

Cela fait, ils attendirent.

Aujourd'hui, ils estiment avec raison avoir assez attendu. Ils sont en train de sortir des profondeurs des eaux et des entrailles du sol, ce qu'ils y ont tendrement déposé. C'est par tonnes que l'or en lingots ou ouvragé, l'argent, les pierres précieuses, les perles, les bibelots, les objets d'art, les louis et les écus, ressurgissent en Allemagne. Gretchen chante plus que jamais l'air des Bijoux et l'Or du Rhin est moins que jamais un mythe! Jamais les boutiques de bric-à-brac n'ont regorgé d'autant d'objets de valeur, jamais le trafic clandestin

des métaux précieux n'a été aussi actif, jamais les douaniers n'ont été pareillement sur les dents. Les antiquaires ne roulent plus que dans des huit-cylindres, et sur les doigts boudinés des mercantis au sourire d'or, les bourrelets de graisse alternent avec les cercles épais des bagues.

En revanche, les infortunés propriétaires légitimes de ces mêmes objets n'ont même plus de pendules pour contrôler le temps qu'ils passent, eux aussi, à attendre et s'entendent dire, avec politesse et bienveillance: «Nous regrettons, mais la loi sur les Dommages de Guerre exclut tout indemnité relative aux objets de luxe.»

Si bien que les grands alliés, généreux avec l'argent des autres, ont fait galamment cadeau à ces «pauvres Allemands» de ce qui appartenait aux Luxembourgeois, aux Belges, aux Français, aux Hollandais, aux Danois, aux Norvégiens, mais aucunement aux Anglais et aux Américains.

A les entendre, nous devons leur être reconnaissants d'avoir encore la peau sur les os.

Cela est parfaitement exact, car sans eux nous n'aurions plus ni l'un ni l'autre.

Mais il n'est pas interdit de penser que, tant qu'il y aura encore une seule Bochesse à avoir au doigt un anneau en or cependant que la plus fortunée des rescapées de Ravensbruck continue à devoir regretter le sien, en doublé, la justice immanente ne sera qu'un vain mot!

(Octobre 1951.)

## Réparations

Jusqu'à ce jour, Son Excellence Monsieur le Chargé d'Affaires du fragmentaire IV<sup>ème</sup> Reich n'a pas encore répondu à la lettre, compliquée d'un compte, que, par le canal du «RAPPEL», je lui ai fait tenir en juillet 1951. Cependant, toute lettre méritant réponse et toute dette exigeant paiement, je détiens, tant comme homme du monde, d'une part, que comme créancier, de l'autre, la joyeuse certitude que, d'ici peu, je me trouverai en possession, à la fois, d'un écrit courtois et d'un chèque impressionnant. (\*)

Sans doute apprendrai-je en même temps, non pas tant les raisons qui motivèrent mon arrestation et mes villégiatures subséquentes à Wittlich et à Dachau — car, et je n'en suis pas médiocrement fier, la sécurité du Reich numéro 3 était, paraît-il, mise en péril par ma personne — que le texte de la loi en vertu de laquelle ce même Reich, destiné au millénariat, confisqua ma fortune, et que le dispositif du jugement qui ordonna cette confiscation. En effet, «die ganze Welt weiss» (style de la propagande boche pendant les deux guerres, ce qui se traduit en langue humaine par: «le monde entier ignore») que l'Allemagne est, par excellence, (*hat exochen*, comme s'expriment les barbaques de Goettingen et Greifswald) le pays de l'honnêteté-type, et que la «deutsche Ehre» vaut la «deutsches Weib», le «deutscher Sang» et le «deutscher Wein», comme dit si élégamment, en de bien mauvais vers, Monsieur Hoffmann (von Fallersleben), lequel n'oublie, dans son énumération, que le «deutscher Tobak». Qu'elle vaut aussi, cette «deutsche Ehre», la «deutsche Treue» et la «deutsche Sitte», le «deutscher Edelmut» et la «deutsche Grossmut», la «deutsche Kraft» et le «deutscher Zorn» (*furor teutonicus*). Qu'enfin, elle n'est pas étrangère au «deutsche Siege» (Iéna, Marne, Stalingrad, Remagen, Rossignol, Oradour, Bofferdange) et au «deutscher Gott», car l'Allemagne a confisqué Dieu à son usage personnel, tout comme une simple maison de campagne... Bref, l'honneur allemand m'est donc garant, non seulement du remboursement des dettes que l'Allemagne a contractées à mon endroit — et au vôtre, chers amis, qui êtes dans le même cas que moi — mais également de la révélation des causes qui l'obligèrent à cet emprunt forcé. Je suis donc assuré que l'Excellence chargée d'affaires m'inondera bientôt d'ors nombreux, égaux en quantité et qua-

---

(\*) Je ne m'en suis pas encore aperçu en ce mois d'octobre 1953.

lité à ce qui m'a été subtilisé, et m'expliquera, par le menu, tout en s'excusant grandement, les raisons juridiques, légales et administratives qui forcèrent le Reich millénaire à mettre la main sur mes biens et à s'annexer, comme un vulgaire grand-duché, l'héritage de mes pères et le produit de mes veilles.

D'ailleurs, docteur en droit, j'éprouve le plus vif besoin de compléter, sur la fin de mes jours, mes connaissances professionnelles, et de me plonger dans l'étude du «*Bürgerliches Gesetzbuch für das deutsche Reich*», du «*Strafrecht*» et de la «*Strafprozessordnung*», voire du «*Militärrecht für Kriegszeit*» et d'apprendre ainsi comment l'allemande conscience, l'allemande loyauté, l'allemande probité, l'allemande vertu et l'allemande moralité ont pu s'accommoder de vols crapuleux, d'escroqueries éhontées, et d'actes de banditisme, dont le moindre **vaudrait**, en tout pays qui se respecte, les travaux forcés à ses auteurs.

Ayant hérité l'actif et le passif du Reich numéro 3, le Reich numéro 4 doit donc, ou faire honneur aux engagements contractés par celui-là, ou, alors, renoncer à la succession du *de cuius*, auquel cas l'actif reviendrait aux créanciers. Évidemment, cela réduirait fortement la part de chacun, les malandrins uniformés (l'armée allemande qui est déjà la première du monde en matière de raclées passives, l'est aussi en matière criminelle active) qui sévirent chez nous, ayant eu tout loisir de mettre en lieu sûr le produit de leurs opérations. Resteraient, il est vrai, les immeubles. Mais trouveraient-ils des amateurs en nombre suffisant, et ne serions-nous pas, nous, les infortunés créanciers d'un débiteur insolvable, obligés, en fin de compte, afin de rentrer en partie du moins dans nos fonds, d'aller habiter nous-mêmes les bords fleuris de la Spree ou les sites enchanteurs de la Lüneburger Heide chers à Henri Heine? Pour moi, il n'y faut pas songer. C'est en vain que, sous l'empire de sa délicatesse native, le docteur Adenauer offrirait à mes rhumatismes dachoviens l'hospitale propriété d'un *Rittergutsbesitz* des bords du Rhin. J'aime mieux mon Alzette natale, bien que malodorante. Mais me voyez-vous au milieu des peuplades qui habitent ces contrées, obligé, sinon d'écouter, du moins d'entendre leurs sonores évacuations gutturales et nasales, de voir, sinon de regarder leurs Gretchens à lunettes, tresses filasses et mollets-pilastres, et de m'alimenter de soupe à la bière, de Knoedeln bavarois et, le dimanche, de rutabagas à la gelée de groseilles? Non, vraiment! Les huit années que j'ai passées en Bochie, aux universités de Dietz et de Dachau, à oublier la langue humaine en faveur de grognements animaux, suffisent à mon plaisir, et toute la dialectique de feu Goebbels lui-même ne me persuaderait pas de passer la frontière, ne serait-ce que pour dix minutes.

A moins que, quelque jour, mus par un sentiment de générosité bien nationale, ces chers amis ne se décident à nous restituer — sans les indigènes, toutefois — les pays d'au-delà de la Moselle, de la Sûre et de l'Our, qu'ils nous ont outrageusement volés en 1815, avec la complicité des podagres internationaux du Congrès de Vienne! Ce congrès, qui fut presque aussi désastreux pour la tranquillité du monde que, plus d'un siècle après, la paix de Versailles, et moins désastreux, certes, que celui qui actuellement se prépare... Car celui-ci, pour ne parler que de nous, ne nous accordera plus même cette menue rectification de frontière <sup>(1)</sup>, qui consisterait à faire passer la ligne de séparation du Luxembourg d'avec la Bochie, par la crête des coteaux de la rive droite de la Moselle, de la rive gauche de la Sûre et de l'Our, au lieu de persister dans cette cote mal taillée, sublime à force de ridicule et unique dans sa stupidité: la mitoyenneté des rivières!... La mitoyenneté de quoi que ce soit avec les Allemands! N'avions-nous pas assez de feu la Confédération, de feu la garnison prussienne, de feu le Zollverein, de feu la Betriebsgesellschaft? Et continuerons-nous, comme par le passé, à accorder aux huissiers boches le droit de venir instrumenter sur notre territoire fluvial?

Mais je m'égaré! Je reviens donc à mes moutons, ou plutôt à la persuasion que j'ai, que la lettre d'excuses explicatives et le chèque restituteur sont en préparation, boulevard royal, N° 3, là où, journallement, 250 visas pour voyages en Allemagne sont délivrés à des Luxembourgeois, tous, évidemment bons patriotes et touristes éclairés, conscients et supérieurement intelligents mais lâcheusement oublieux ou prématurément ramollis. <sup>(2)</sup>

(Novembre 1951.)

---

(1) Il la remplace actuellement par des décorations.

(2) et décorés.

## Le Luxembourg et le réarmement de la Bohême

J'écris ceci le jour anniversaire — le dixième — de l'impressionnante manifestation civique par laquelle la population luxembourgeoise, presque tout entière, tint tête à un envahisseur ignare qui avait cru, en appliquant un régime de terreur et d'épouvante, réaliser une abdication de nos volontés nationales. Malgré l'occupation, malgré l'annexion à peine déguisée, malgré la présence, en tous lieux, de la Gestapo et de ses séides, malgré la mise à l'écart des éléments les plus compromis déjà par leurs affirmations de patriotisme, le peuple luxembourgeois répliqua par le mépris et l'ironie à l'impudeur d'une question cyniquement posée. Une admirable unanimité, sans mot d'ordre préalable, sans possibilité de discussion, sans publicité d'aucune sorte, mais qui avait trouvé sa miraculeuse source dans chaque cœur individuel, venait de s'exprimer: L'amour de la patrie et la haine de l'opresseur l'avaient créée.

Bientôt, peut-être, sera-t-il nécessaire de la créer de nouveau!

Et contre les mêmes oppresseurs!

Que voyons-nous, en effet, en ce moment?

Nos libérateurs anglo-américains, et les autres, après avoir mis le Boche à la porte de chez nous, lui tendent une échelle, afin qu'il puisse rentrer par la fenêtre. Comme ils ignorent, à la fois, la mentalité russe et la mentalité boche, ce dont Lloyd George et Wilson, Churchill et Roosevelt nous ont administré de nombreuses preuves, ils les confondent entre elles, et, pour nous mettre — et eux avec nous — à l'abri d'un danger, sinon inexistant, je le veux bien, du moins d'échéance douteuse, ils sont sur le point de se plonger — et nous avec eux — dans un danger certain.

Le tronçon allemand, aux destinées duquel préside M. Adenauer, «gleichberechtigt» avec la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg et les États-Unis eux-mêmes! ? On croirait rêver! Mais ce serait, le lendemain même de cette incroyable convention, l'occupation larvée de notre pays par une cinquième colonne, autorisée. Les Boches «alliés», non pas au-delà de nos frontières, mais, de droit, en deçà! Des officiers allemands pouvant se permettre de promener leur morgue, leur insolence, leur ineptie et leur sottise, du camp d'aviation du Findel jusqu'à la caserne de Walferdange, de traverser la Place d'Armes sous les huées ... rentrées de

la population, de faire le vide, par leur présence, dans les cafés, les hôtels, les restaurants, les salles de spectacle! Le soldat allemand, sous prétexte de manœuvres interalliées, s'installant de nouveau dans nos demeures, détruisant, chapardant, volant, déshonorant, par ses us stercoraires, sa saleté native, sa puanteur corporelle et sa vilénie morale, nos jardins, nos maisons, nos appartements, nos chambres et nos meubles! Les généraux, les diplomates, qui insultèrent notre souveraine et moquèrent ses ministres, obligatoirement reçus au Palais grand-ducal et à l'Hôtel du Gouvernement! Les rescapés des camps de concentration exposés à rencontrer dans les rues leurs tortionnaires de Dachau, de Mauthausen, de Buchenwald, de Natzweiler, et forcés, qui sait, à leur tirer le chapeau! Nos jeunes soldats présentant les armes à ceux qui firent fusiller leurs frères, leurs pères, leurs oncles, ou les envoyèrent à la mort, revêtus de l'uniforme de honte! La «Gestapo», sous un autre nom, ou, Dieu sait! sous le même — reprenant son allemand métier d'espionnage et de mouchardise, en attendant de restaurer le régime de la matraque et des camps de concentration! Tous nos ex-collaborateurs, les camouflés et les autres, recommençant leur système de dénonciation et de délation, et satisfaisant à leur besoin de vengeance longuement retenu! Les sieurs X, Y et Z, les dames A, B et C, amnistiés, grâciés, libérés — si tant est qu'ils furent jamais sérieusement inquiétés — exigeant, à leur tour, restitution et réparation! Les industriels expulsés, les hobereaux qui prirent la poudre d'escampette, les commerçants qui mirent les voiles, tous ressurgissant dans leurs usines, derrière leurs comptoirs, dans leurs châteaux! Herr Norbert Jacques l'immortel auteur de la «Lünburger Flöte», nommé grand-croix de la Couronne de Chêne et, pourquoi pas?, ambassadeur à Bonn! Une chapelle expiatoire dédiée aux mânes de Kratzenberg, érigée en face de l'Arbed, sur la place à son nom! L'avenue de la Liberté devenant Gustaf-Simon-Strasse, et le Monument du Souvenir changé de destination, transmué en celui des «deutsche Krieger» morts pour la libération de notre territoire, par eux sauvé de l'emprise française! Moi-même enfin, *si licet!*, au lieu de lui donner de la botte au derrière, tenu de céder le haut du pavé au sieur Lorentz qui, après m'avoir arrêté, volé, dépouillé, insulté et que sais-je encore, m'expédia au bagne avec ordre de me liquider (vernichten)!

Or, tout cela nous pend au nez, si je puis m'exprimer ainsi, vu que Messieurs Adenauer et Schumacher ont déjà indirectement revendiqué le Luxembourg au même titre que la Sarre...

Et de chantage en chantage, de concession en concession, l'un amenant l'autre, on en arrivera finalement à accorder à l'Allemagne tout ce que celle-ci demandera pour prix de sa «collaboration à la

défense de l'occident». Et ce n'est pas le sort de 250 000 Luxembourgeois qui pèsera de quelque poids dans la balance, s'il s'agit, prétendument, d'assurer la sécurité de mille fois plus d'Anglo-Saxons.

Et qu'exigera l'Allemagne, pour commencer, bien entendu? Oh! rien d'extraordinaire! Simplement l'occupation «pacifique» du pays. Celui-ci gardant provisoirement sa souveraineté, comme en 1914/18. Les droits de nos nationaux, leur personne et leurs biens, restant respectés ... comme en 1914/18. (On sait comment!) Naturellement, elle assurera l'exploitation de nos chemins de fer, la garde de nos routes et autres voies de communication; on lui accordera la libre disposition du champ d'aviation et de ses accès, le contrôle des P.T.T., la répartition de l'électricité, la surveillance des éléments douteux, un droit de regard sur l'enseignement, et l'exclusivité en matière de délivrance de passeports...

C'est ainsi seulement qu'elle pourra, dira-t-elle, assurer la sécurité de ses transports de troupes, de munitions, d'avions et de «V» diversément numérotés, et, par conséquent, remplir ses devoirs de «sincère et fidèle alliée». D'ailleurs, n'est-ce pas, il est notoire qu'en Luxembourg le peuple ne parle qu'allemand et que le français n'est que le vernis superficiel d'une prétendue élite! Comment, en ce cas, confier à des Américains, des Anglais, des Flamands, des Néerlandais et même aux alliés français, la garde d'un pays dont ils ignorent la langue, quand le «sincère et fidèle» allié est là, et que ses officiers sont tout près, et tout désignés, vu la parité de langage, pour commander les effectifs luxembourgeois!

Mes chers compatriotes, vous ne pousserez certes pas la candeur jusqu'à vous imaginer qu'en présence de l'éventuel danger oriental et vu notre faiblesse, les alliés résisteront une seule seconde à des arguments de cette force et à des évidences aussi ... évidentes!

Et cela, sur première demande, avant toute hostilité, avant même toute éventualité d'hostilité, et simplement, parce que les maîtres-chanteurs de l'Europe auront fait de cette minime condition — minime, vue du Sirius de Washington et de Londres, et en présence de l'immensité supposée de l'enjeu — celle de leur acceptation. Croyez-vous, par hasard, qu'humainement, 250 000 Luxembourgeois présentent plus de valeur et d'intérêt que 30 millions de Coréens et supposez-vous que les États-Unis qui, par deux fois déjà, ont sacrifié de grand cœur des milliers de leurs jeunes nationaux pour conserver au monde son semblant de liberté, hésiteront à accomplir les vœux de nos 10 000 collaborateurs d'entre 1940 et 1945, partie, somme toute, bien que minime, de notre population, et à consentir à l'Allemagne ce qu'elle sollicitera, en acompte sur le prix de sa participation.

Je dis bien «en acompte»! Ou vous imaginez-vous que l'Allemagne renoncera, une fois la première manche gagnée, à continuer son jeu? Que, malgré les vaines et grotesques garanties diplomatiques et autres de même farine, malgré les traités, les contrats, les engagements, les conventions et autres chiffons de papier — et quel papier! et quels chiffons! — elle y regarderait à deux fois avant de faire de l'occupation peu à peu une annexion en due forme? Et cela, de nouveau avec l'assentiment, avoué ou larvé, des «grands», qui en auraient bientôt jusque par dessus la tête de ce Luxembourg éternellement récalcitrant et incapable de comprendre la valeur de l'appui que l'armée allemande apporterait à la bonne cause? Le Luxembourg, prix de la collaboration de l'Allemagne à l'œuvre commune, ce n'est vraiment pas trop cher pour en assurer le triomphe!... Et l'on nous demandera, gentiment, de nous sacrifier, comme Iphigénie, et nous dirons «oui», comme elle! Mais il n'y aura pas de Diane pour nous remplacer par une biche! Il suffit, quant au bestiaire, que nous soyons les dindons de la farce...

Ah! La «deutsche Ehre» et la «deutsche Treue»! Le bon billet! Où donc la parole que l'Allemagne n'a pas mangée? Où la signature qu'elle a respectée? Où l'engagement qu'elle a tenu? Pays du mensonge, de la mauvaise foi et de la trahison, l'Allemagne n'a cessé de donner au monde le plus honteux spectacle. La «foi punique», qui outra Rome — que n'avons-nous un Caton pour proférer le «delenda»! et un Scipion pour le réaliser! — n'est, en comparaison de la foi allemande, qu'une humble esquisse. Abandons politiques, volte-face sur le champ de bataille, intrigues dans les coulisses, promesses solennelles avec intention bien arrêtée de ne pas les tenir, faux avérés et scandaleux, envahissements de territoires neutres, reniements de signatures: l'Allemagne, d'Othon dit le Grand, de Frédéric Barberousse, de Charles-Quint, de Frédéric II, des Saxons et des Bavaïois, de Blucher et de Bismarck, de Bethmann Hollweg et de Hitler, n'a pas un siècle de son histoire qui ne soit stigmatisé par une infamie historique... ou plusieurs...

Ah! La Boëtie! L'éternelle Boëtie! L'Allemagne, héritière de toutes les ambitions, même les plus vaines et les plus ridicules, de ses prétendus grands hommes! L'Allemagne, seul pays au monde dont les poètes, les philosophes, les savants, subordonnent tout à l'idée, non pas simplement de patrie, mais bien de domination! Seul pays qui se croit vraiment destiné à sauver le monde, qui s'imagine sérieusement avoir une «mission» (\*), «an deutschem Wesen soll die Welt genesen», et qui ait le front de le soutenir à cor et à cri, de

(\*) voir le discours de M. Adenauer à Cologne, le 5 juillet 1953.

le prétendre hautement, d'en vouloir faire un article de foi universel! L'Allemagne, ivre de l'alcool frelaté des illusoire grandeur, férue du plus malsain narcissisme, éperdue d'admiration devant elle-même, Christ, à l'en croire, des nations, et destinée à régenter l'univers! L'Allemagne, voleuse de la Silésie, voleuse des duchés danois, voleuse de l'Alsace-Lorraine, voleuse de l'Autriche par l'«Anschluss», de la Bohême par le «Protektorat», du Luxembourg par le «Moselgau», tortionnaire de la Belgique, de la Hollande, de la Norvège, de la Pologne, de la France, du Danemark, plaie des colonies d'Afrique pour qui elle inventa le mot et la chose de «Tropenkoller»! L'Allemagne, qui n'a laissé, partout où elle a passé que du sang, des ruines, de la haine, du mépris et du dégoût! L'Allemagne qui perfectionna les camps de concentration, et fit mourir, dans d'indicibles tortures et d'inouïes souffrances, en moins de 5 ans de temps, plus de vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants! L'Allemagne, qui prit à tâche d'extirper un peuple et une religion, en faisant froidement, en plein XX<sup>m</sup> siècle, «passer au fil de l'épée» six millions de juifs! L'Allemagne qui, malgré toutes ses défaites, toutes les raclées qui lui ont été infligées, tous les coups de pied au derrière que lui ont valu ses incartades d'enfant vicieux, continue d'être revendicatrice de tout territoire «wo die Deutsche Zunge klingt»! L'Allemagne qui, malheureusement, n'ignore pas qu'elle peut compter sur la lâcheté des uns, l'opportunisme des autres, l'avidité des troisièmes, qui a trouvé partout des Quisling, des Seiss-Inquart, des Degrelle, des Doriot et des Kratzenberg et qui, jetant aux autres ses propres qualités, spéculé sur l'humaine infamie! L'Allemagne à laquelle il ne coûte guère d'employer le produit de ses vols crapuleux à acheter des consciences! L'Allemagne qui, vaincue, occupée, anéantie, jugulée en 1918 a su, moins de vingt ans après, par son hypocrisie nationale, par son culte du mensonge et de l'intrigue unie à la brutalité et par l'exploitation de la sottise d'autrui, mettre à ses pieds ses transitoires vainqueurs! L'Allemagne reconstituée, plus puissante que jamais, profiteuse de la pâle frousse des «alliés» à Munich, de la terreur française à Montoire! L'Allemagne des maîtres-chanteurs (il ne s'agit pas ici de Wagner!); L'Allemagne qui croit devoir partout commander (et qui en effet commanda: Rappelez-vous la guerre des Boxers, et Waldersee, général allemand, chef des corps expéditionnaires allemand, français, anglais, japonais etc.! Rappelez-vous le «brillant second» de la guerre de 1914/18 et le Mussolini de la dernière, tremblant comme une feuille devant Hitler, et accourant comme un larbin, chaque fois que l'épileptique de Berchtesgaden le sonnait!)

Cette Allemagne là, croyez-vous qu'elle hésiterait un instant à mettre à profit l'occasion que la cécité des alliés lui offrit de se

remettre en selle? L'absorption de notre pays sera la première question que les Boches poseront et la première condition qu'ils formuleront pour leur «Mitwirken». Minime sacrifice pour les USA, la Grande-Bretagne, la France même, que l'abandon de ces 250 000 frontaliers et leur retour à leurs origines allemandes (qu'ils sont d'ailleurs les premiers hélas! à reconnaître et à certifier, par l'emploi qui redevient de plus en plus exclusif — voyez Presse — de la langue allemande). Ce n'est pas pour les quelques centaines de patriotes irréductibles et les quelques douzaines de vrais francophiles — j'entends ceux qui sont capables d'un sacrifice — que l'on s'avisera de compromettre le grand plan de défense européen et même mondial...

Oui, mais... Qu'on ne se rende pas compte, en France, en Angleterre, en Bénélux — négligeons les États-Unis, qui ne cessent de tomber de la lune! (\*) — que le véritable danger européen et mondial n'est pas le danger russe, mais bien tant que l'Allemagne existera, le danger allemand, cela est proprement ahurissant! Pourtant, l'histoire nous l'enseigne, le raisonnement nous le suggère, la logique nous l'indique, l'attitude même de l'URSS nous le prouve. Je ne nie pas le péril oriental, mais il ne vient qu'en deuxième position. Si quelque jour, selon la formule, les deux «géants» devaient en venir aux mains, ce ne serait qu'accessoirement en terre d'Europe. Chacun des deux belligérants aurait tout intérêt à porter la guerre et surtout la dévastation chez l'ennemi. L'URSS s'attachera à démolir l'USA et l'USA à détruire l'URSS. Les principaux centres d'armement en tout genre ne se trouvent ni à Londres, ni à Paris, ni à Amsterdam, ni à Bruxelles, ni à Luxembourg d'une part, ni en Allemagne orientale de l'autre. Et d'ailleurs, n'est-il pas indiqué d'épargner de part et d'autre la vie des «sympathisants». Et n'est-il pas plus facile d'envoyer des V, plus ou moins numérotés, sur Moscou ou New-York, que de déplacer par la route ou par le rail, par la voie maritime ou par celle des airs, quelques millions d'hommes?

L'Allemagne objectera-t-on sera le rempart s'opposant à l'invasion russe. Voire! Dispendieux rempart et de solidité plus que douteuse, pouvant tout aussi bien l'être en sens contraire. Mais je ne saisis pas bien quel intérêt la Russie aurait de faire la guerre à l'Europe? On y est persuadé ou du moins on y veut avoir l'air d'être persuadé du triomphe final du communisme dans le monde et on s'y imagine que vouloir l'imposer par les armes serait compromettre ce succès, sans elles inévitable. Or, pour faire la guerre il ne suffirait pas, en Russie, de ce qui a de tout temps suffi en Allemagne: la seule volonté des dirigeants. L'URSS, vu son immensité et la richesse

---

(\*) Voyez ce qui se passe en Corée.

de son sol et de son sous-sol, n'a que faire de territoires étrangers. Elle n'a besoin ni de colonies ni d'espace vital selon la formule hitlérienne. Les guerres lointaines n'ont jamais été le fait des Russes, excellents soldats dans l'intérieur de leurs frontières, quand il s'agit de défendre leur sol, leurs habitudes, et les leurs, mais qu'aucun intérêt, même psychologique, ne pousse à risquer leur vie pour la propagation et le triomphe d'une idée, fût-elle celle de la libération du monde d'entraves inexistantes. Il a fallu l'absolutisme des tzars pour les mener jusqu'aux Mazures, antérieurement jusqu'à Constantinople et antérieurement encore jusqu'à Paris. Le cœur n'y était pas. Vaincus par Charles XII, vaincus à Austerlitz, vaincus à Eylau, vaincus à la Moskowa, vaincus en Crimée, vaincus par le Japon, vaincus à Brest-Litowsk, vaincus jusque sous les murs de Stalingrad, il leur a fallu la terre russe pour effectuer leur redressement et, comme à Anthée, le contact avec le sol natal. Le peuple russe se soucie médiocrement d'une poussée vers le Rhin et je crois que la grande sagesse de Staline consiste à s'en tenir à ses proches frontières et à ne pas engager dans des aventures lointaines les forces vives, les forces humaines de sa nation.

Aussi bien, je le répète, ce n'est pas de Russie que je vois venir le danger, mais uniquement de l'Allemagne. Confier à celle-ci une partie, quelque minime qu'elle soit, de la défense de l'Europe, c'est lui mettre entre les mains l'outil initial de notre servage futur. J'ai vu dès 1905 venir le péril allemand de 1914 et dès le lendemain de 1918 la proximité de celui que devait déclancher Hitler. Je l'ai dénoncé, chaque fois, je le reconnais, avec ma virulence coutumière. Cela m'a valu des accusations les plus violentes et souvent les plus odieuses, de la part même parfois de certains qui depuis sont venus à résipiscence. Sans doute en sera-t-il de même cette fois encore ?

(Décembre 1951.)

## Aux camarades des camps de la mort (\*)

Des compagnons de Dachau sont venus, qui m'ont demandé de préfacer ce livre. Périlleux honneur, qui découle de cet autre : d'avoir, dans ce lieu de toutes les épouvantes, de toutes les atrocités, été, à deux mois près, le doyen d'âge, à six mois d'intervalle, le doyen de séjour des Luxembourgeois incarcérés. D'avoir aussi, lors de l'autre guerre, préparé par 1260 jours de cellule, les 1582 jours d'esclavage que me valut celle-ci.

Mais que dirais-je qui ne se trouve déjà dans l'introduction, saisissant résumé, admonestation pathétique? Sur quoi insister, qui ne s'exprime pas par soi-même, et avec plus de force, à la lecture de ces pages si simples, si directes et si émouvantes? Et pourtant si incomplètes, car rien, ni personne, ni aucune chose ne rendront jamais, quelle que soit la magie du verbe ou la perfection de l'image, la sensation nue de ce que nous avons éprouvé, ne donneront l'idée, même lointaine, même atténuée, même effacée, d'une réalité tellement hors de tout entendement humain, qu'à l'évoquer nous ne pouvons que constater la pauvreté de l'expression, l'impuissance de l'écriture.

Et de cela, si nous avons — hélas, pas tous! — sauvé nos corps, il a été plus difficile de sauver nos âmes.

Pour moi, si j'y suis parvenu, et pour le corps et pour l'âme, malgré l'âge, malgré la maladie, malgré la répétition, après un quart de siècle, de la même aventure, c'est — je me plais à le proclamer ici — en grande partie au dévouement de mes compatriotes que je le dois. Je voudrais pouvoir trouver les mots qu'il conviendrait pour leur exprimer, telle que je la sens, ma reconnaissance. Les Luxembourgeois de Dachau n'ont cessé de faire preuve, pour moi, qui avais le triste privilège d'être leur aîné, d'un dévouement, d'une abnégation, d'un esprit de sacrifice même, dont le souvenir m'émue et me trouble. Pour expliquer cela, la solidarité née de l'infortune commune n'est pas suffisante. Il y avait aussi une solidarité nationale, presque familiale, et cette volonté entêtée d'arracher les siens aux sévices, aux tortures, à la mort.

Solidarité que je voudrais voir revivre, avec combien plus d'ampleur, entre tous ceux qui constituent notre communauté nationale, solidarité qui seule, à mon sens, permettra de faire sortir notre pays de la situation où l'a réduit la guerre.

---

(\*) Préface à «Menschen-Experimente in Dachau» de MM. J. Feltes et P. Langers, anciens de Dachau.

Quant aux événements qui sont ici rappelés, je crois que nous avons tous passé, en nous y soumettant d'abord pour les surmonter ensuite, par trois phases: L'étonnement devant l'in vraisemblable infamie de nos tortionnaires. L'étonnement provoqué par cette inhumanité incroyable, cette cruauté constante et amusée, ce besoin presque naïf de faire souffrir le plus possible. L'étonnement devant cette différence, devant cet abîme qui nous séparait d'eux». «Eux», à tous les degrés, «Eux» à toutes les échelles. «Eux», depuis les sommités du Reich, depuis un Hitler, un Heindrick, un Himmler, jusqu'au moindre «capo», jusqu'au plus obscur «Stubendienst». Moi, et, je crois, nous tous, nous les considérons comme des êtres hors les lois de la nature, comme des phénomènes d'une étrangeté déconcertante, comme des incarnations individuelles et innombrables du principe du mal. Nous nous refusions presque à croire à la réalité matérielle des faits dont nous niions la possibilité morale. Voyons! Ces gens-là avaient ou avaient eu, comme nous, un père, une mère, des enfants, une épouse, un chien qui leur léchait les mains, un toit sous lequel ils s'abritaient... Leur cruauté, leur «sadisme», ne pouvait être qu'exceptionnel, pathologique, selon la formule... Mais ils se chargèrent de nous détromper. Nous reconnûmes bientôt que la terreur était une institution d'État, sa pratique un sacerdoce, et la cruauté un moyen de parvenir. Alors s'installa en nous la haine, la haine impuissante il est vrai, mais dont le culte nous sauva. La haine, si vivace, si profonde, si ancrée, qu'il fallut, pour qu'elle ne nous étoufât pas, qu'elle ne nous étouffe pas encore à l'heure qu'il est, que le mépris vint, sur elle, se greffer: Le mépris qui fait que nous, les gens de Dachau, de qui les yeux ont vu et de qui la chair a senti ce qui, à aucune époque de l'histoire n'avait été aperçu et éprouvé, nous ne parviendrons plus jamais à considérer comme des êtres humains, disposant des mêmes réflexes que nous, pensant de la même manière que nous, agissant pour les mêmes motifs que nous, tous ceux qui, indistinctement, appartiennent à la race allemande.

Pour moi, rien ne me persuadera du contraire, ni les lamentations hypocrites du vaincu, ni la générosité déplacée du vainqueur. Ni les considérations philosophiques des uns, politiques des autres, spéculatives, religieuses, philanthropiques de quelques troisièmes. Tout Allemand, quel qu'il soit, Allemand de tout âge, Allemand de tout sexe, Allemand à tous les degrés de l'échelle allemande, est un criminel, sinon de fait, du moins d'intention. Le peuple allemand, tout entier, a agi de connivence avec celui à qui, comme une courtisane éhontée, il s'était donné. Hors la tentative avortée, et d'ailleurs ridicule, de juillet 1944, rien! Pas un sursaut de l'âme populaire. Où la revolte de ces esclaves bénévoles et associés, de cette

chiorrne collaborant avec ses gardiens? Où les preuves, les traces du repentir de ce lamentable troupeau, errant à travers une Allemagne abattue, mais déjà, par quelques-uns, adulée, en nourrissant l'espoir, que dis-je, la certitude d'une proche revanche? Croire à la résipiscence des Allemands, croire à leur conversion, croire à leur rédemption par quelque miracle, est pis qu'une sottise, pis qu'une faute, pis qu'un crime. C'est se rendre dès à présent solidaire de ce qui fut et de ce qui sera encore. Ceux qui ont des mots de pardon à la bouche, qu'ils soient Anglais ou Américains, Français ou Russes, ou Luxembourgeois, surtout peut-être Luxembourgeois, sont les séides anticipés des criminels futurs. Ceux qui prétendent établir une différence entre deux Allemagnes, une bonne et une mauvaise, sont, dès à présent, les valets des bourreaux de demain, renouvelés de ceux d'hier.

Et fussiez-vous, camarades de Dachau, d'entre les plus dévoués de ceux qui me tendirent la main et contribuèrent, avec tant de cœur, avec tant de fraternelle et filiale sympathie, à me faire retrouver mon foyer détruit et les vestiges de mon passé, si vous deviez, quelque jour, oublier ou pardonner, vous ne seriez autre chose, à mes yeux, que des traîtres à la parole tacitement donnée aux heures douloureuses de notre vie commune, que les complices des infamies nouvelles qui déjà se préparent, que les fourriers du suicide de la patrie luxembourgeoise!

(1949.)

## Réarmez-la, la Bohie !

Alors qu'en pleine défaite, en pleine déroute, en plein désastre, il ne restait plus à l'Allemagne de 1918 qu'à se rendre à merci et qu'à signer, les yeux fermés, tout ce qu'on aurait exigé d'elle, elle songeait déjà « à remettre ça ». C'est dans ce sentiment qu'elle accepta, sans presque les discuter, les clauses et conditions de l'armistice. Elle en aurait accepté bien d'autres, résolue qu'elle était à n'en tenir aucune. Et la Bohie tout entière, depuis les petits élèves des deux sexes des écoles élémentaires, jusqu'aux plus chevronnés survivants de la guerre de 1870/1871, étaient, dès alors, décidés à recommencer à la prochaine occasion.

Et cette occasion, elle se mit à la préparer dès avant la signature de la paix.

Il fallait la dédaigneuse ignorance encyclopédique des Anglo-Saxons et l'esprit incroyablement superficiel du peuple français, joints à la non-connaissance presque universelle de la langue allemande, jargon dont on n'use qu'entre Boches ou assimilés, il fallait l'insuffisance, aussi, d'une presse internationale, qui aime mieux propager le scandale que d'instruire ses lecteurs, il fallait enfin, la complicité, consciente ou non, des neutres, pour entretenir cette méprise. L'énorme hypocrisie, « qualité » principale de l'Allemand, son culte du mensonge, sa fourberie native, sa duplicité effrontée et impudente, son génie de l'imposture facilitèrent la dissimulation. Les diverses commissions, du désarmement ou autres, instituées par les prétendus vainqueurs, parcouraient l'Allemagne, un bandeau sur les yeux, moquées, ridiculisées, bafouées, une fois le dos tourné, par ceux-là mêmes qui venaient de les recevoir avec une politesse glaciale et insolente. Cependant que les grands journaux de Berlin, de Munich, de Francfort, de Weimar, polémisaient, politisaient, pédantisaient, la petite presse de province s'en donnait à cœur joie. Le « Blinde-Kuh-Spiel », le colin-maillard, auquel les autorités se livraient avec la commission du désarmement, faisait la réjouissance de toutes les Bier- et Weinstuben, de Königsberg à Pirmasens, et on se gaussait de la stupidité d'un ennemi, aussi oublieux de Scharnhorst que de Bismarck, des « Befreiungskriege » que du mensonge du 4 août 1914, et qui, prenant la proie pour l'ombre et réciproquement, tombait sur Guillaume II, ce fantoche, et négligeait le peuple allemand, cette redoutable réalité...

Foch, le seul homme qui voyait clair — et encore ! — dans ce camouflage, était réduit à l'impuissance. Briand, « le pèlerin de la

Paix» (en effet!), après avoir déclaré qu'il «prendrait au collet» le signataire récalcitrant, n'était plus que le jouet des «finasseries» de Stresemann. Quand tombait le nom de Lloyd George, ce pantin, Fritz clignait de l'œil à Hans, et Gretchen pinçait les fesses à Hildegarde. Une ironie bien germanique, car à gros grains, tenait la plume des journalistes, maniait le crayon des caricaturistes. Dans chaque mot écrit il y avait une menace, dans chaque ligne dessinée, une grossièreté. Mais la France, l'Angleterre, l'Amérique n'y voyaient que du bleu et l'on y écartait, d'un geste négligent ou impatienté, parfois même rageur, ceux qui, voyant plus juste, voyant plus loin, entendant mieux, entendant plus, prenant le vent d'un nez plus fin, sentaient venir la catastrophe nouvelle et s'évertuaient, vaines Cas-sandres, à prophétiser la ruine d'Ilion «La guerre du Troie n'aura pas lieu!» Quant aux Allemands, ils allaient jusqu'à prendre en pitié cette ingénuité niaise des ex-alliés. Ce n'était plus du sport, ce n'était plus amusant, de tromper le monde avec cette facilité! Un panneau où chacun tombe et tombe tout le temps, ce n'est plus drôle...

Et leur prudence initiale, prudence relative d'ailleurs, bientôt se changea en mépris.

Et avouons-le: si, fatigués de la haine, nous sommes en droit de mépriser l'Allemand pour sa vilénie, pour sa cruauté, pour sa scélé-ratesse, il a, lui, le droit de nous mépriser également: mais pour notre sottise!

— : —

Depuis Versailles 1919, il a paru en Allemagne des milliers de livres, des millions de journaux. Pas un où ne fût directement ou indirectement, prêchée la revanche. Qu'il y eût eu des organes spéciaux pour ce genre de littérature, rien de plus légitime. C'est un droit dont j'ai usé pour ma part, et je continue. Mais que, dans une grammaire des difficultés de la langue allemande, dans un manuel de géométrie descriptive, dans un livre de cuisine, dans un catéchisme diocésain, dans un journal de viticulture, dans un hebdomadaire de modes, dans un abécédaire, on trouve moyen d'insérer le couplet obligatoire, non seulement du «réveil allemand» — Deutschland erwache! — mais encore de la haine contre la France, voilà qui est admirable! Partout, la France est représentée comme l'unique ennemie héréditaire — ce que je ne contesterai pas — mais elle est, en outre, traînée dans la boue, accusée des pires méfaits et sa «Vernichtung», sa destruction, est le but proposé et recommandé à tous les lecteurs...

Après l'arrivée au pouvoir de Hitler et de sa bande, cela a pris des proportions épiques. La première édition de «Mein Kampf» con-

sacra un chapitre à la «Vernichtung» de la «nation négroïde», premier devoir de l'Allemagne en voie de régénération! En France, c'est à peine si quelques-uns s'émurent. Non qu'on trouvât naturel et excusable le vœu du goujat, mais simplement parce qu'il fallut se taire sous le poids autant de l'indifférence populaire, que sous celui de la réprobation de certains milieux semi-diplomatiques et pseudo-littéraires où, en toute ignorance de cause, on désirait — et désire encore — pour commencer, un rapprochement intellectuel franco-allemand, question à laquelle nous reviendrons prochainement.

On sait où cela a mené et vers quel Vichy...

Et tandis qu'un maréchal de France au glorieux passé serrait à Montoire la main de la plus immonde crapule que la terre ait jamais portée, tandis qu'un Laval, un Déat, un Doriot, un Henriot, un Bonnard et un Tartempion prostituaient la France qui avait été celle de la Marne et de Verdun, de Joffre et de Foch, de Clemenceau et de Poincaré, le Rosenberg se déchainait. Contre la France occupée et pleines d'indignes trembleurs, cet odieux personnage aussi méprisable que ses chefs, soit directement par sa plume, soit indirectement par celle de ses sous-ordre, excitait davantage encore l'infamie populaire. La lecture, pour ainsi dire obligée du «Völkischer Beobachter», des «Münchener Neueste Nachrichten», des hebdomadaires illustrés comme «Die Koralle», suscita, pendant quatre années, à Dachau, mon émerveillement: jamais le ton de la polémique unilatérale — n'avait été si loin, n'avait été si bas! L'insulte la plus immonde, l'injure la plus vile, «devenaient atout» comme s'expriment les Boches à prétentions littéraires. Marianne prenait sa part — et quelle! — des tombeaux d'ordures que la presse allemande déversait quotidiennement sur — admirez ce peuple, admirez le donc! — sur les femmes les plus irréprochables: les reines d'Angleterre et des Pays-Bas, Madame Roosevelt et la Grande-Duchesse de Luxembourg! La scatologie, l'esprit stercoraire, le génie pornographique, spécialités si particulièrement allemandes, se donnèrent libre cours. Jamais ni nulle part, on n'a été si loin dans l'ignominie. Car il faut être Allemand pour faire de l'insulte à la femme la base de sa politique. Cela, que le plus obscur folliculaire, dans tout autre pays, aurait scrupule de seulement insinuer, il était réservé à la presse officielle du Reich d'en faire la pâture quotidienne de ses lecteurs...

Et c'est avec ce peuple-là que les sujets de la Grande-Duchesse Charlotte ont été les premiers à renouer les relations diplomatiques... (\*)

---

(\*) et dont ils sont les premiers à accepter les distinctions honorifiques.

Certes — et encore n'en jurerais-je point — on n'en est pas encore revenu sous M. Adenauer au ton coutumier sous Hitler. Mais déjà journalistes et auteurs divers en sont au ton du lendemain de Locrarno... L'innocence de l'Allemagne, la responsabilité des Alliés, la préparation à la guerre du fait de ceux-ci, sont articles de foi. Une fois de plus, l'Allemagne «est victime de la jalousie et de l'envie». Déjà on reprend le slogan de l'«espace vital», déjà on formule, plus ou moins hautement, les revendications de territoires, déjà on ne s'arrête plus aux limites allemandes d'avant 1914, Alsace et Lorraine comprises; le programme complet du pangermanisme figure encore ou de nouveau sur les cartes scolaires. Il n'est pas un seul petit élève d'école primaire qui ignore que «le Luxembourg attend avec impatience son retour à la mère-patrie»...

— : —

Bien entendu, ni la presse anglo-saxonne ou américaine, ni la presse de langue française, vu la légendaire superbe de l'une et l'inconcevable frivolité de l'autre, ne pipent mot de tout cela. Les divorces des étoiles de Cinéma, les mollets de Mistinguette, les chapeaux de Maurice Chevalier, le poids en diamants de l'Agha Khan et les dernières paroles d'André Gide sont sujets autrement excitants... Futilité, esprit superficiel, ignorance fondamentale, telle l'apparence de la presse française en matière de politique étrangère. Et puisque je viens de nommer André Gide, rappellerai-je qu'il déclare «souffrir autant et plus que quiconque de l'incuosité, de la légèreté, de la suffisance, du contentement facile de soi et de la vanité» de ses compatriotes. S'il en souffre, ce qui est possible, bien que douteux, car l'auteur des «Caves du Vatican» n'a jamais brillé par un patriotisme excessif, le francophile que je n'ai jamais cessé d'être, souffre de devoir reconnaître qu'il a raison. Le journalisme français, qui a été le premier du monde pour le talent qu'on y dépensait, est devenu le dernier quant à la valeur des renseignements qu'on y débite. Lui, qui a connu des Jules Huret, des Ludovic Naudcau, des Stéphane Lausanne première manière, des Géo London, combien d'autres, se contente de nos jours de nombre de primaires incapables, pour lesquels, dès qu'ils passent la frontière, «toutes les femmes sont rousses». De là les absurdités que l'on rencontre dans la plupart des journaux parisiens et de province. Ce qui est système chez les Boches: «répandre de fausses nouvelles», est, chez les Français, bavardage et prétention, paresse et incompétence. Qu'il «découvre» la Belgique ou le Luxembourg, le Guatemala ou le Siam, l'U.S.A. ou l'U.R.S.S., «l'envoyé spécial» entasse ineptie sur ineptie, bobard sur bobard, sottise sur sottise. Par principe, il ne connaît aucune langue étrangère et, trop souvent, ne possède même pas la sienne. Je défie

qui que ce soit de me mettre sous les yeux un seul article, un seul, concernant le Luxembourg, pays voisin pourtant, qui ne soit pas débordant d'incorrections, d'inexactitudes et d'inepties.

— : —

Voilà donc le terrain préparé, exactement comme il l'était au lendemain de la première guerre mondiale. L'Allemagne entière, le cœur battant, attend un Hitler numéro 2. Du nazisme, l'étiquette seule est provisoirement supprimée; qu'on soit social-démocrate ou démocrate-social, communiste ou royaliste, ex-centriste ou ex-naziste, partisan d'Adenauer ou de Grotewohl, Allemand de l'Est, Allemand de l'Ouest, flagorneur de l'U.S.A. ou sectateur de l'U.R.S.S., Kornou Schlotjunker, de droite ou de gauche, de devant ou de derrière, il n'importe. Boche on fut, Boche on est, Boche on restera. «Vor allem sind wir Deutsche», hier, aujourd'hui, demain. Dans 10 ans, dans 20 ans, Deutschland sera de nouveau «über Alles». D'ici que la jeune génération ait l'âge viril bien des choses auront changé. L'expérience Scharnhorst, l'expérience Bismarck, l'expérience Hohenzollern, l'expérience Hitler ont porté leurs fruits. On s'y prendra mieux, voilà tout. «Et nous les aurons, les confins de la Belgique et du Danemark et la Suisse allemande, et ce misérable petit Luxembourg, pays «urdeutsch», par le sang, la race, la langue et les sentiments d'une partie du moins de la population. Sans compter l'Alsace, sans compter la Lorraine, sans compter la Bourgogne, vainement revendiquée en 1813 déjà par notre grand Umland... Et l'Autriche, qui soupire après l'Anschluss, et la Bohême, dont les meilleurs éléments sollicitent le retour du «Protectorat», et la Silésie, et la Galicie, et notre ancienne Pologne, avec un bon morceau de la Pologne russe, et Memel, et les pays baltes, et Thorn et Litzmannstadt, et la Flandre dite française, et un ou plusieurs ports sur l'Adriatique, et quelques milliers de milliards pour organiser tout cela à l'allemande: «deutsche Ordnung»!

Or, ce programme, minimum des revendications allemandes depuis toujours, est inculqué à la jeunesse allemande dès l'enfance et l'a toujours été. Il n'est pas un seul Allemand, pas un seul sur 60 millions, qui ne l'ait fait ou ne le fasse sien. Et si, étant de sang-froid, il ne l'avoue pas, pour peu qu'on l'irrite, il oublie tout prudence, blémit de rage, donne du poing sur la table et proclame «qu'il en sera ainsi, dùt le monde être plein de diables». Expression d'une stupidité insigne, due à Luther, chère à Hitler, et que les Allemands ressassent depuis tantôt un demi-millénaire, voyant en elle le suprême défi et l'ultime argument... «Und wenn die Welt voll Teufel wär!»

Car, même intelligent, le Boche n'est qu'un pur imbécile!

Or, ce programme, un moment réalisé par Hitler, l'Allemagne est sûre qu'il le sera définitivement quelque proche jour.

Actuellement, l'Allemagne de l'Ouest, particulièrement l'habitant des campagnes et celui des petites villes, qui n'ont souffert ni de l'occupation ennemie pendant la guerre, ni des bombardements, se représente la situation de la manière suivante: Avec l'aide des alliés, refoulement des Russes et récupération de tout ce que le Reich a perdu à l'Est depuis 1918, plus les anciens pays autrichiens de langue allemande, Transylvanie comprise.

L'Allemand de l'Est «mutata mutandis» voit les mêmes opérations, mais à l'Ouest et avec l'aide russe.

Puis, vu l'affaiblissement des effectifs alliés et Russes, Est et Ouest réunis tomberont, une fois de plus, sur les uns et sur les autres, et se ressaisiront de tout ce qui a été arraché à Hitler, voire de toute terre «mit deutschem Blut getränkt»: Italie, Ukraine, Caucase, Moscovie, Afrique du Nord compris...

Simplement!

Les politiciens en chambre, les stratèges de cabaret, les opportunistes, les optimistes, qui liront ceci, hausseront les épaules. Ils auront raison, car entre la coupe et les lèvres... Mais ils auront également tort. Certes ce rêve fou d'hégémonie mondiale ou même seulement européenne est irréalisable, mais il ne s'agit pas de réalisation: il s'agit de tentative nouvelle. Car cette mentalité est tellement répandue en Allemagne, tellement universelle, qu'elle forcera quelque jour une fois de plus la main aux éléments plus pondérés. Un pays qui a une fois adopté un Hitler et fait d'un goujat un grand homme -- à sa taille -- en adoptera maints encore de même gabarit, et mettra de nouveau toute sa puissance en hommes, en travail, en ressources à la disposition de ces fous criminels. Les plus sages, ce jour-là, se laisseront entraîner et risqueront leur va tout, comme en 1914, comme en 1940. Car ils savent, que, même vaincus, même réduits une fois de plus à l'impuissance, ils pourront de nouveau compter sur la sottise anglo-saxonne, sur la frivolité française. En majorité, ils n'ont pas souffert, ni en 1918 ni en 1945. Et si Berlin, Hambourg, Munich, Leipzig, Cologne, ont été détruits, cela n'a guère guère les gens des petites villes, des villages, des campagnes restés intacts. Ceux-là n'appréhendent même pas le sort d'Oradour, l'installation, dans tout le territoire, d'une «Gestapo» alliée et, dans chaque village, jouant au satrape, d'un caporal flanqué de quatre hommes... Ils connaissent trop bien la négligence des Alliés, leur bon garçonisme, leur indulgence, leur paresse. Ils savent fort bien que

si, pour des raisons de sécurité ou même une raison punitive, les Alliés devaient mettre le feu à une localité, ils ne le feraient qu'après en avoir évacué la population. Ils sentent que le sort d'Oradour n'est réservé à aucun de leurs villages et que, s'ils perdent la partie une fois de plus ce n'est tout de même pas eux qui payeront finalement les pots cassés. Ils contemplent d'un air satisfait, au cou de leurs femmes, aux doigts de leurs maîtresses, aux murs de leurs chambres, derrière le verre de leurs vitrines, dans les armoires à linge, dans leur penderie, dans leur garage, dans leurs poches, dans leurs coffres-forts et dans leurs argentiers le produit des «reprises individuelles», qu'ils exercèrent en France, en Belgique, en Luxembourg, en territoire polonais, norvégien, danois, russe, balte, balkanique, africain, italien, hongrois, tchèque, voire judeo-allemand et se disent, béatement, que cela vaudrait, après tout, la peine de recommencer.

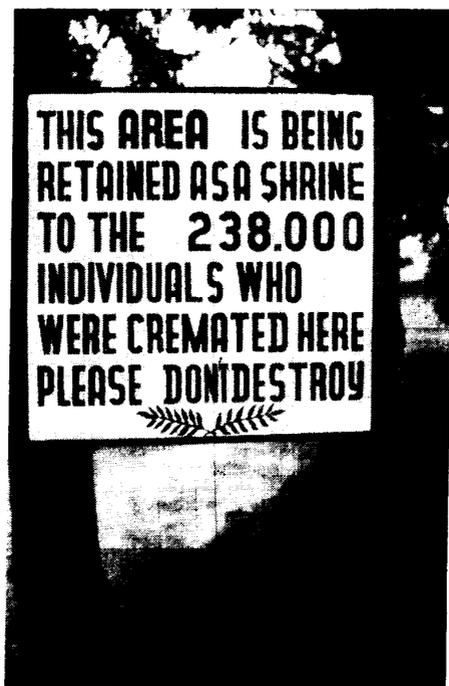
État d'esprit largement motivé que l'on ignore en France, conteste en U.S.A., nie en Grande-Bretagne...

— : —

Contrairement aux journalistes, ou plutôt aux journalisteux de France qui, découvrant l'Allemagne tous les lundis matin, en y propageant, sous couleur de puiser des renseignements sensationnels, l'accent que Lessing prêtait, il y a deux siècles, à leurs compatriotes, puisent leurs renseignements — quand ils s'en donnent la peine! — auprès du marchand d'essence ou du veilleur de nuit de leur hôtel, parcourent sans rien y comprendre un journal sagement officiel, prennent pour argent comptant une déclaration de M. Adenauer, puis rentrent chez eux avec le sentiment du devoir accompli, pour rédiger un de ces tissus d'absurdités dont on aurait pu croire le secret perdu, depuis que le singe de la fable prenait le Pirée pour un homme; contrairement aux graves pondeurs d'indigestes volumes qui évoluent sans grâce dans la poussière des bibliothèques, feuilletent d'un doigt mouillé des livres tendancieux et faux et jettent un vague coup d'œil dans les archives rébarbatives; contrairement à des hommes politiques, aveuglés par les obligations d'un mandat impératif, et qui prennent pour des réalités leurs désirs personnels ou ceux de leurs électeurs, j'ai, en Allemagne, parmi et avec des Allemands, regardé, écouté, parlé — sans accent — constaté, reconnu, comparé, réfléchi, confessé les uns, tâté le pouls des autres, étudié l'opinion... et, comme avant 1914, comme entre 1918 et 1940, comme pendant la guerre, comme depuis, j'ai averti, j'ai crié casse-cou, j'ai imploré, j'ai prédit, j'ai prophétisé... Cassandre n'aurait pas fait mieux, ni avec plus d'insuccès...

Je le répète: le **grand danger**, le seul danger, l'unique danger c'est l'Allemagne. En réarmant les Allemands sans, au préalable, leur avoir rogné les ongles et limé les dents, les Alliés se suicident.

(Février 1952.)



*Inscription commémorative apposée au camp de Dachau par les autorités militaires américaines après la Libération*

# L'espionnage boche

## I

### Luxembourg 1914

Ceci se passait à la veille, exactement, de la guerre «mondiale». Autrement dit, de la première manche d'une partie, dont la deuxième a été jouée plus récemment, et dont nous attendons la belle.

«Jamais deux sans trois» dit la Sagesse des Nations.

Luxembourg coulait des jours heureux, abondants et peu variés, dans une insouciance admirable. On s'y estimait international et parisien. La presse française à un sou, qui était représentée par 16 000 exemplaires quotidiens, y tuait, lentement mais sûrement, la presse locale de même langue, ce qui était peut-être heureux — et encore n'en jurerais-je point! — du point de vue littéraire, mais ne prouvait pas spécialement un patriotisme averti et judicieux. On s'intéressait beaucoup au tango, aux premières manifestations de l'Aga Khan, au boxeur Carpentier; moins aux déplacements de M. Poincaré et aux discours de feu Guillaume II, dont il était entendu qu'on ne pouvait que sourire en haussant les épaules. Les dames portaient des jupes entravées et les Messieurs des jaquettes, les journaux ne consacraient pas encore 6 pages sur 4 aux sports, le cinéma était heureusement muet et les cafés de la Place-d'Armes regorgeaient de clients. Le bal de l'*Alliance française* avait été le grand événement mondain de la saison d'hiver, et le banquet du 14 juillet, qui ne portait pas encore le qualificatif de «démocratique», mais qui l'était réellement, devait devenir le grand événement populaire de la saison d'été. Nous avions un «bon» financier, une industrie florissante, une majorité parlementaire confortable, toutes les garanties possibles et même impossibles de sécurité politique, et d'incontestables succès diplomatiques; Pensez donc: Monsieur Paul Eyschen, ministre d'État, président du Gouvernement, directeur-général des Affaires Étrangères, représentant du Grand-Duché de Luxembourg à l'organisme international de La Haye, n'avait-il pas fait décréter, par ce tribunal souverain, qu'en cas, (d'ailleurs improbable, voyons!) d'un conflit entre «nations voisines» — doux euphémisme pour France et Allemagne — les wagons et voitures, indispensables à la bonne marche de nos trains de marchandises et de voyageurs, tant en territoire luxembourgeoise que par-delà nos frontières, porteraient, bien en évidence,

sur les parois extérieures, non la mention, coutumière en France : «40 hommes, 8 chevaux», mais bien celle de «Neutral-Luxemburg», et seraient par conséquent, anxieusement respectés par les belligérants... Grande victoire de notre diplomatie, qui valut à son organisateur les acclamations unanimes de la Chambre des Députés (parmi lesquelles celles de Herr von Villers auf Grundhof, député du patriotique canton d'Echternach furent les plus chaleureuses) et les éloges de la presse nationale tout entière, sans distinction de partis. N'avions-nous pas du reste, les signatures des cinq puissances qui avaient contribué au pacte de Londres, en 1867, et la garantie «collective» de ces «hautes parties contractantes»? N'avions-nous pas la promesse formelle, solennelle, répétée, signée, contresignée, confirmée, reconfirmée, attestée, authentiquée et faite en prenant à témoin la «Très Sainte et Indivisible Trinité» de l'inoubliable grand-père? Et le *semper augustus* petit-fils de celui-ci n'avait-il pas, à l'occasion de quelque prolongation de Zollverein ou de contrat ferroviaire, renouvelé ces serments et calligraphié, à son tour, au bas de parchemins multiples, son «Wilhelm I.R.» germano-latin, impériales et royales initiales, qu'un mauvais plaisant avait prétendu être celles de «Ich Rindvieh».

C'est vainement que les Cassandres de *l'Indépendance luxembourgeoise* arboraient, Place d'Armes, là où s'élaborait leur journal, une mine soucieuse et ironique et prévoyaient les pires catastrophes. Ils ne rencontraient que sourires et scepticisme: «Voyons, Messieurs, vous qui passez votre temps à exprimer des appréhensions déplacées, ne prêtez pas aux autres des sentiments que vous n'avez pas vous-mêmes! Renieriez-vous votre signature sur un billet à ordre? Prêteriez-vous un faux serment? Vous engageriez-vous à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose, ayant l'intention de ne pas tenir cet engagement? Non, n'est-ce pas? Et pourtant vous prétendez que la grande, la noble, la généreuse, la religieuse, l'allemande Allemagne, l'Allemagne de l'allemande fidélité, de l'allemande vertu, l'Allemagne de la foi jurée, de la parole donnée, de la promesse sacrée, l'Allemagne, parangon de l'honnêteté et de la loyauté, l'Allemagne probe, sûre, incorruptible, juste, pieuse, intègre, droite, vraie, féale et tutu panpan, ne se conformera pas à ce à quoi elle s'est obligée? Les assurances données à nos successifs ministres, les déclarations répétées de l'Inoubliable, et de feu l'homme de la dépêche d'Ems, celles de Caprivi, et de Hohenlohe, et de Kiderlen-Waechter et de Bethmann-Hollweg et de I.R. soi-même, qu'en faites-vous? Et les affirmations réitérées de Messieurs von Wallwitz, von Bülow, von Thurn und Taxis, Henkel von Donnersmark, Munni von Schwarzenstein, von Tschirschky und Bögendorff, von Pückler,

von Jagow, von Schwerin et von Buch, et leurs lettres de créance remises à LL.AA.RR. les Grand-Ducs Adolphe et Guillaume et les Grandes-Duchesses Marie-Anne et Marie-Adélaïde, où les mettez-vous? Ne vous rendez-vous donc pas compte, vous qui vous prétendez patriotes, du tort que vous faites à notre pays en suspectant publiquement la bonne foi de notre puissante voisine, en l'accusant de nourrir l'obscur et atroce dessin d'envahir notre territoire en cas de guerre avec la France et de se servir dans ce dessein de nos chemins de fer, ce qu'elle s'est interdit à elle-même par l'article 2 de la Convention du 11 juin 1872...

Et le «*Wort*», éditorialement, et la «*Zeitung*» avec Karl Eugen Schmit, et les «*Temps nouveaux*» sous la signature de Mathias Tresch, et le «*Tageblatt*» sous celle de Frantz Clément et le «*Landwirt*» de Paul Schroell de refuter la thèse des Cassandres de l'*Indépendance luxembourgeoise*, d'en moquer le directeur politique et le rédacteur en chef... Il n'y eut pas jusqu'à l'«*Avenir d'Arlon*» (de quoi je me mêle!) qui ne prit sous sa haute protection les «pauvres Allemands» en butte à l'animosité gratuite de ces «bons grands-ducaux» et dont le directeur-rédacteur, le nommé Camille Joset, ne s'avisât d'accuser des pires vilenies ceux qui avaient eu le front de refuser l'insertion de sa filandreuse copie... (Sur quoi il fut d'ailleurs obligé à des excuses publiques!)

Et c'est ainsi qu'au *Te Deum* du 27 janvier 1914, *Te Deum* germano-impérial, à assistance obligatoire pour les employés luxembourgeois des douanes et des chemins de fer, et facultative, — mais sans succès — pour tous autres, on remercia le ciel pour les faveurs qu'il avait accordées au «Seigneur de la Paix», et on appela, à grand renfort d'orgues et de chants liturgiques, les bénédictions d'en haut sur l'auguste jubilaire. Quant à la paix elle-même, elle fut prêchée, avec trémolos dans la voix, par l'abbé Jacques Meyers, et l'assurance fut donnée, du haut de la Chaire de Vérité, qu'elle serait constante, générale et universelle. Au banquet — mêmes conditions de participation qu'au *Te Deum* — cette paix fut encensée par des discours nombreux, des «prosts» innombrables et des hoquets sonores, dont ceux d'une certaine personnalité luxembourgeoise furent particulièrement mélodieux!

Et le Luxembourg tout entier, rassuré, béat, satisfait et honnissant d'un unanime concert les Cassandres de l'*Indépendance*, s'engagea gaiement dans l'année 1914. Charmante année, en vérité! Qu'importait aux Luxembourgeois, qui se bouchaient les oreilles et fermaient frénétiquement les yeux, que notre capitale fut poste de relais de l'espionnage et du contre-espionnage allemands, et le Buffet de la Gare le lieu de rencontre et de rendez-vous des Messieurs-Dames se

livrant à ce petit trafic? On ne faisait pas dix pas entre la gare et la ville, et même ailleurs, sans tomber sur des «donneurs de renseignements», parfois bénévoles, plus souvent rétribués. De fait, tout ce qui était de nationalité allemande, depuis les grands et petits fonctionnaires boches que nous devions au *Zollverein* et à la *Betriebs*, jusqu'au moindre ouvrier de la *Deutsch-Luxemburgisch*, s'occupait d'espionnage. Le terrain avait été bien ensemencé, depuis 1896, par le pseudo-prince von Ardeck qui se disait de Hesse de la main gauche, par von Appold et ses équipages, von Kauffmann et ses meutes de cokers, Norden (sans von) et ses romans, le Luxembourgeois Norbert Jacques et ses tentatives littéraires et, *last not least*, après le musical von Püekler et le claudiquant von Jagow, le moustachu von Schwerin et von Bueh, dit «bissiger Hund» et leur troupe diplomatique et consulaire...

Tous travaillaient pour la plus grande gloire de la plus grande Allemagne: non seulement les Allemands employés dans nos chemins de fer et les Allemands embusqués dans nos douanes, mais aussi les Allemands confortablement installés dans notre métallurgie, dans nos industries, nos finances et notre commerce: les Max Meyer et les Eigenbrodt de la *Deutsch-Luxemburgische*, les je ne sais plus qui de la *Gelsenkirchen* et de la *Rote Erde*, les je ne sais plus quoi de Felten et Guillaume, de la *Idéal de Wiltz*, des Ardoisières de Martelange, des céramiques de la Moselle... Les hobereaux de Betsendorf, de Moestroff, du Grundhof, les réservistes et territoriaux des mines et des usines, de la ferme et de la terrasse, les pompiers à casque à pointe des usines de Differdange et la Société «*Zur gegenseitigen Unterhaltung*», «*Frohsinn und Heiterkeit*» (dont le même mauvais plaisant, rappelé ci-dessus, avait fait «*Blödsinn und Eitelkeit*»), les garçons de café ou de restaurant, polyglottes et empressés, les commis-voyageurs, prolixes et insinuants, les hospitalières du quartier de la Gare et du Bassin minier, le touriste à chapeau vert orné d'un balais à pot de chambre dit «*Gemsbart*», les sociétés de vétérans de 1870/71, pérégrinant à travers le pays, les excursionnistes à mandolines enrubannées, les «*deutsche Pfadfinder*» en velours noir et écharpes orange et les «*deutsche Mädels*» se jetant, en légitimes noées, au cou des jeunes Luxembourgeois.

L'Allemand était partout, grouillait partout, surgissait de partout, s'étalait partout... On marchait dedans à tous les coins de rue, on en écrasait à tous les carrefours. Les tables d'hôtes, les pensions de famille, les salles, illuminées des cafés urbains, sombres des auberges ardennaises, chacune avait les siens. Ils s'insinuaient dans les sociétés et dans la Société, s'invitaient eux-mêmes, prenaient part, tantôt insolemment, tantôt avec une feinte humilité, aux ré-

jouissances publiques, aux manifestations nationales. Nombreux, se sentant les coudes, ils étaient pleins de morgue et de suffisance, parlaient haut et fort, faisaient sonner le «Kasernenton» et exprimaient aux «Lausluxemburger» le mépris en lequel ils les tenaient. Isolés, ils s'exténuaient en courbettes, donnaient raison à la germanophobie populaire, et étaient les premiers à applaudir aux «histoires prussiennes» de chez nous, si répandues et parfois si savoureuses. D'ailleurs, pris individuellement, il leur arrivait d'être parfaitement supportables et de donner l'impression d'être de braves gens, autant, du moins qu'on peut l'être quand on est Allemand — un peu haut parleurs il est vrai, ou un peu trop plats, mais peu soucieux de violences raisonnées. Toutefois dès qu'il s'agissait du «Deutschland», capables du pis. Et c'est ainsi que chaque Allemand de chez nous — et aussi, hélas! quelques Luxembourgeois — faisant partie de l'immense réseau d'espionnage dans lequel l'Allemagne enserrait le monde, et dont l'un des nœuds était Luxembourg.

Espionnage d'ailleurs assez inopérant quant à nous, et plus d'intention que de fait, que celui qui s'exerçait bénévolement, sur notre territoire. Il consistait surtout en «rapports». Les innombrables ingénieurs installés à Differdange, à Esch-sur-Alzette, à Steinfort, excellaient en cette matière. Une fois, au moins, hebdomadairement, chacun passait la frontière à Saulnes, à Hussigny, à Villerupt, à la Gaichel, déjeunait confortablement et au moindre prix chez Pétrement, chez Rosert, chez Homburger, chez Lejeune, puis, rentré *at home* gribouillait incontinent un mémoire, plus ou moins fantaisiste, et l'expédiait «à qui de droit». Sur quoi, il s'admirait lui-même, se félicitait personnellement, se congratulait avec émotion et patriotisme, d'avoir ainsi contribué à sauver le «Vaterland», ce «Vaterland» si envié, si jalosé par le monde entier, ce «Vaterland» où «coulaient le lait et le miel» et que, pourtant, si paradoxalement, il avait dû quitter pour aller à l'Étranger gagner sa croûte...

Car voilà encore une «spécialité» de l'Allemagne: se plaindre et gémir de sa pauvreté, de sa misère, de son manque d'espace et de ressource, se prétendre la Cendrillon des nations et, tout d'une haleine, déclarer que tous les peuples voisins jalosaient sa grandeur et sa prospérité...

Mais on n'en est pas, en Allemagne à une inconséquence près...

A la plupart de ces envois, le Buffet de la Gare de Luxembourg, gare allemande, ne l'oublions pas, servait de Boîte aux Lettres centralisatrice. Il servait, en outre, de lieu de réunion, de «local», de salon, de salle d'arrivée et de départ aux agents de liaison entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale. Dissimulés grâce au va-et-vient des voyageurs, les «déetectives» du 2<sup>m</sup> bureau berlinois, camou-

flés ou, du moins, s'imaginant l'être, débarquaient des express venant de Coblencc ou de Bâle, de Paris ou de Bruxelles, de Liège ou de Metz, raides, dignes, lunettés, bouffis, importants, stupides et ridicules. A peine descendus du train, ils étaient réperés, reconnus, catalogués et surveillés! Venu de Bruxelles par l'Ostende-Brindisi, flanqué le plus souvent d'un «ami», arrivé lui-même par la «malle» de Douvre, Herr von Ardeck, qui avait récemment transféré le centre de ses affaires de sa campagne de Lintgen au premier étage de la *Taverne des Augustins* boulevard Anspach, précipitait sa barbe bifide et ses lunettes en hublots aux pieds de la comtesse de X, accourue de Paris par le train de 4 heures 20, et demandait, avec ostentation, des nouvelles du comte, son époux. Installé derrière une «Schweinslaxe mit Sauerkraut und Kartoffelpüre» qu'arroisaient plusieurs demis bien tassés d'excellente bière luxembourgeoise, le sieur Norbert Jacques lui faisait un petit signe d'amitié. Il venait de Beuthen, ou de Bonn, ou de Constance, se retremper dans son épicière famille et rafraichir en même temps les quelques bribes de français qui lui étaient restées des séjours dans nos collèges. Car il s'app préparait à se rendre en France, y prendre l'air du temps, et y préparer le voyage qu'il devait y faire à partir du mois d'août 1914, sous le couvert d'un passeport luxembourgeois, délivré «au sieur Jacques (Norbert), commis-voyageur en alimentation, se rendant en France et dans le Royaume-Uni dans l'intérêt de l'épicerie paternelle». Non loin de là, l'inoffensif kodak en bandoulière, un jeune photographe à l'air candide, chargé de fixer sur films les collèges, lycées, établissements religieux, couvents, pensionnats, châteaux, maisons communes, mairies importantes et tous bâtiments généralement quelconques se prêtant à l'hospitalisation, en territoire français, de troupes ennemies, échelonnées selon une ligne allant de la mer du Nord à la frontière suisse (ligne curieusement semblable à celle où devait, quelques mois après, s'arrêter l'élan des Barbares), portait à la hauteur de l'œil son verre de vin de Moselle et buvait à la santé d'un personnage haut en couleur, assis trois tables plus loin et qui, d'un air aimable et entendu, lui répondait de la même façon. Débarquant du train de Trèves dans l'intention de solliciter — et d'obtenir — sa commission de consul général du Grand-Duché pour les pays de Bade et Wurtemberg, Herr Tony Kellen, arborant maints «ordres» allemands et luxembourgeois, entrait en caressant sa barbe poivre et sel, puis, par vieille habitude tendait la main, non cette fois pour recevoir quelque aumône comme il avait accoutumé, mais pour en serrer d'autres avec une amabilité obséquieuse...

Et c'étaient des conciliabules, des apartés, des conversations, soudain interrompues, des échanges de petits papiers et d'enveloppes

closes, des sourires discrets qui se croisaient, des clignements de paupières, des hochements de menton... Toute une mimique ridicule, éclatante de niaiserie et de transparence, et qui ne devait qu'à la confiance aveugle des Luxembourgeois, à l'impéritie des services français, à l'ignorance des bureaux belges, à l'éloignement de l'Intelligence-Service, à l'inexistence, pour tout dire, d'un contre-espionnage convenablement organisé, de passer inaperçue de ceux-là mêmes dont elle aurait dû crever les yeux...

Donc, ce Buffet de la Gare, dite centrale, était aussi la centrale de l'espionnage boche, pour des renseignements de seconde main venant de France, de Belgique, d'Angleterre, voire du Luxembourg même. Mais ce n'était pas tout: à deux cents pas de là était venu s'installer, vers cette époque, un Bureau de Tourisme, succursale d'un Bureau de Tourisme messin, c'est à dire, à l'époque, allemand. Ce bureau, naïvement subventionné par le Gouvernement luxembourgeois, à qui son «directeur» avait fait croire qu'on y travaillait particulièrement en faveur du Mullerthal, de Mondorf-les-Bains et des Ardennes, assurait le dépôt, la remise et l'échange de la correspondance, et donnait à bon escient des renseignements qui n'étaient pas même touristiques en apparence. Ce fut par son intermédiaire que le Herr Major a. D. von X (le nom m'échappe!) loua, dans le courant de l'année 1913 une des villas Diderrich, sises à Mondorf-les-Bains. Il venait de la Côte d'Azur, où il passait la plus grande partie de l'année dans sa villa, face à la baie de Villefranche, à cultiver des fleurs, à se baigner dans la grande bleue et à entretenir, dans un français d'ailleurs approximatif, les meilleurs rapports avec tout le voisinage. Contrairement à ce que la vogue exige actuellement, il quittait, en été, un Nice d'ailleurs désert, pour Paris, qu'il «adorait» comme tous les Allemands. Mais cette année là, se trouvant en désaccord avec son foie, il avait décidé de tâter d'une saison à Mondorf et c'est en suite de cette décision que le Major a. D. de je ne sais plus quoi, jeta l'ancre un beau jour, dans notre station hépatique et balnéaire, qui lui fut si accueillante et si hospitalière qu'il y persista quelques semaines. Il y recevait beaucoup de monde, s'absentait fréquemment et buvait sec, mais pas d'eau de Mondorf.

Toutefois, il n'est si bons amis qui ne se quittent. Sa saison terminée, l'eau au sulfate de soude ayant contrebalancé les effets contraires de la cuisine buffetière, notre major quitta Mondorf les larmes aux yeux, en promettant d'y bientôt revenir. Il avait soigneusement emballé vêtements, linge, chaussures, raquette de tennis, livres, lettres et papiers, mais avait oublié une chose: une lettre, que ses doigts, un peu bien négligents pour un des chefs de l'espionnage allemand, avaient laissé glisser entre le sommier et le bois, du

lit où il avait passé ses chastes nuits. Une lettre, par laquelle une dame van den Bergh lui annonçait « que le soldat Louis Dubois, du 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie, en garnison à Bar-le-Duc, lui apprendrait des choses surprenantes » (sic!). Quand à elle, comme elle se sentait surveillée elle allait quitter la France et allait se mettre à l'abri en Belgique » (d'où, à s'en tenir à son nom, elle devait être originaire). Cette lettre était annotée par le deuxième Bureau allemand, munie de cachets officiels à l'encre verte, l'un rond, l'autre rectangulaire, et une note marginale à l'encre noire enjoignait au major a. D. de se mettre incontinent en rapport avec le susdit soldat Louis Dubois.

Découverte tout à fait par hasard, le lendemain même du départ du major, par le client qui lui avait succédé — il y a de bien fâcheux héritages! — dans les meubles de la villa Diderrich, cette lettre fut, par celui qui l'avait trouvée en laissant pendre une main matinale le long du matelas, remise non moins incontinent à un attaché de la légation française de ses amis.

Pauvre soldat Louis Dubois!...

Quand au major a. D. — comment diable s'appelait-il? — conformément à sa promesse, il revint à Mondorf l'année suivante et descendit au même hôtel. Mais il devait avoir repris du service, étant en uniforme, et il était accompagné d'une suite nombreuse, porteuse d'une livrée vert-de-gris, symbole de l'infamie et de la honte...

+ : —

Mais objecterez-vous, à quidi rimait cet espionnage en Luxembourg? En quoi un pays de 250 000 habitants, sans armée, sans influence politique, neutre par excellence et par définition, pouvait-il porter ombrage à qui que ce soit? Ses points stratégiques, si tant est qu'il en eût eus, étaient, par les chemins de fer, les mines, les établissements sidérurgiques et autres presque en totalité entre les mains de ceux-là mêmes que vous venez ici accuser d'espionnage. Quelle raison aurait eu la puissante, universelle et ubiquitaire Allemagne d'entretenir chez nous un seul et unique espion, à *fortiori* tout un lot de ces repréhensibles bipèdes?

A quoi je répondrai, comme je viens de le faire anticipativement, que Luxembourg centralisait simplement les renseignements d'ordre militaire sur la France, la Grande-Bretagne et la Belgique voire la Suisse et l'Italie. Mais ce qui importait en outre à la «Wilhelmstrasse» c'était la connaissance de la mentalité du peuple luxembourgeois en général, et des sentiments de certains en particulier. Dans ce pays, fourmillant d'Allemands, naturalisés ou non, qui presque tous faisaient de l'espionnage à titre privé, par goût na-

turel ou par dilettantisme, l'Allemagne, qui se savait généralement détestée, ne se sentait pas à son aise. Aussi chaque Luxembourgeois plus ou moins en évidence pour une raison ou pour une autre, était-il individuellement surveillé. Tout y donnait lieu: fonctions officielles, administratives ou judiciaires, députation, présidences de société, relations de parenté ou d'amitié avec l'Étranger, situation dans la presse, participation à des manifestations artistiques littéraires, sportives, nombre, origine, raisons d'être de distinctions honorifiques, tant nationales qu'étrangères, adhésions à des sociétés ou des associations françaises ou sympathisantes (Alliance française, Société française de Bienfaisance, Souvenir français, Dames françaises, Femmes de France, Croix Rouge luxembourgeoise), abonnements au journal *l'Indépendance luxembourgeoise* etc. tout cela valait une fiche individuelle à la Légation d'Allemagne. J'avais l'honneur d'être tout spécialement en butte à l'attention de ces Messieurs en ma qualité de directeur politique, dès 1912, de *l'Indépendance* et n'ayant pas l'habitude de mâcher mes mots et de déguiser mes sentiments quand je dénonçais les menées allemandes. J'ai été subrepticement photographié sur toutes les coutures, quand j'assistais à la manifestation francophile du 1<sup>er</sup> novembre, sur la tombe des soldats français morts à Luxembourg en 1870/1871 au cimetière des Bons-Malades, ou quand j'entrais à la Légation de France ou en sortais, y allant fort innocemment retrouver presque tous les jours mon ami Charles d'Annoville, conseiller de légation. De ces photos, le sire Mettgenberg, «Kriegsgerichtsrat», me soumit un jeu lors de ma comparution devant le Conseil de Guerre de Trèves, en 1915. L'agent Lorentz fit de même, lors de mon arrestation en 1941. Ni l'un ni l'autre n'estimèrent inutile, à 25 ans d'intervalle, de me faire voir que la plupart des déplacements un peu importants et des voyages que j'avais faits — et Dieu sait qu'il y en avait — avaient été repérés et notés, à quoi je reviendrai un peu plus tard. Ici la dénonciation, la délation, les lettres anonymes, cette plaie des petites villes et des petits pays, jouaient un grand rôle. C'est ainsi que le Mettgenberg ne mit aucun scrupule à me soumettre tout un dossier concernant les étudiants luxembourgeois en Suisse romande, pendant la guerre de 1914/1918. «Von unserem Gewährsmann in Genf» disait-il en ricanant, en agitant, non sans en dissimuler la signature toutefois, des missives d'une haute écriture, d'allure féminine, à l'encre violette et fort compromettantes pour nombre de jeunes gens poursuivant leurs études, particulièrement à Genève. En fait, ces jeunes gens faisaient un peu «agents de liaison» entre nous et nos amis de France, portaient et transmettaient une correspondance d'ailleurs anodine, surtout en ce qui me concernait, vu qu'il ne s'agissait que de lettres d'ordre privé ou si vous préférez, sentimental, qu'une anxiété partagée me faisait

échanger, par ce truchement, avec une amie restée à Paris. Car je crois inutile de déclarer hautement et pour la millième fois, que je n'ai à mon actif, pas le moindre acte d'espionnage, sinon connaissance de la remise du document dont il a été question plus haut.

J'en reviens donc à ce que j'ai dit : la surveillance individuelle des suspects de francophilie ou de germanophobie n'était qu'accessoire. C'était un moyen aussi d'occuper les «mordus» de l'espionnage, les dilettantes du renseignement. L'importance essentielle, voire unique du Luxembourg, était que ce pays se prêtait idéalement à la concentration des nouvelles pouvant intéresser la nation de proie, qui depuis plus de quarante années préparait l'agression du monde : par sa situation centrale, par la rencontre, en un même lieu, des express internationaux venant de France, de Belgique, de Hollande, de Suisse, d'Angleterre, d'Italie, par l'abondance des voyageurs, par la naïveté, en la matière, de la généralité de ses habitants, par son multilinguisme, par l'humeur hospitalière locale, par le récent développement de son tourisme, par l'inexistence d'une police politique, par sa francophilie d'une part, sa sujétion de fait à l'Allemagne de l'autre, par son économie allemande et son intellectualité française, par ses rapports de famille avec les trois pays avoisinants et avec les deux Amériques, par ses relations ferroviaires, télégraphiques, téléphoniques et postales avec l'Europe entière, voire le monde entier. Tel agent de renseignement, partout ailleurs dévoilé et reconnu, pouvait encore passer inaperçu à Luxembourg, où il rencontrait un collègue venu, par exemple, de Paris. Fournisseur de «tuyaux» et réceptionnaire de ceux-ci, chacun ayant fait la moitié du trajet, déjeunaient copieusement au Buffet de la Gare aux frais de la princesse, faisant l'échange de leurs petits papiers, puis s'étant serré la main avec chaleur, rentraient chacun dans sa bauge, prêt à de nouveaux exploits. Ce qui aurait pu devenir dangereux à Paris ou à Bruxelles, à Longwy ou à Arlon, devenait à Luxembourg jeu d'enfants. Aussi s'y en donnait-on à cœur joie.

Cette universalité dans l'espionnage caractérise l'Allemagne. L'Allemand a dans la peau, dans le sang, d'appliquer son œil au trou de la serrure, son oreille au panneau de la porte, sa main au bouton de tous les tiroirs. Il estime de son devoir, où il se trouve, de guetter, d'épier, d'observer et finalement de dénoncer. Il voit partout des complots contre son pays, de la malveillance à son endroit, du désir de lui nuire. Jetant ses qualités — ou plutôt ses défauts — aux autres, il est persuadé que tout le monde est comme lui et par conséquent, voit en chaque étranger, à son tour, un espion. Vu que toutes les Sociétés allemandes à l'Étranger, sans exception aucune, et plus spécialement les sociétés plus ou moins littéraires qui réu-

nissent l'élite intellectuelle — nous l'avons vu à Luxembourg avec le «Deutscher Sprachverein» du traître Kratzenberg (\*) — sont des centres d'information, en rapports constants avec le deuxième bureau allemand, et constituent les cadres de la cinquième colonne, il est impossible de persuader un Allemand de la parfaite innocuité des sociétés littéraires ou linguistiques françaises à l'étranger: l'Alliance française, l'*Indépendance luxembourgeoise*, les familles luxembourgeoises de langue française étaient considérées comme autant de centres d'espionnage. Cette persuasion était tellement ancrée dans ces cervelles rudimentaires, réfractaires aux idées générales, qu'il suffisait d'être membre de cette société, abonné à ce journal, représentant d'une de ces familles, pour devenir suspect. Et qui dit «suspect» dit à l'avance condamné.

Récemment encore nous pouvions apprendre par l'affaire Rinchar d qu'il suffisait aux yeux des Boches d'avoir été membre, avant la guerre, des Amitiés françaises en Belgique pour être aussitôt considéré comme un espion.

Ainsi jugeant les autres par eux-mêmes, les Boches ne sont pas exclusivement de mauvaise foi quand ils prétendent dur comme fer, que tout un chacun fait de l'espionnage en faveur du pays de sa dilection. Ils nous administrent ainsi la preuve la meilleure de l'universalité de leur propre espionnage, parfois appuyé d'arguments pécuniaires ou coercitifs. Rapporter tout ce qu'on sait, tout ce qu'on apprend, tout ce qu'on surprend, tout ce qu'on devine ou croit deviner, et même tout ce qu'on invente.

Il convient donc de voir dans chaque Allemand que nous rencontrons, où que ce soit et quel qu'il soit, un espion chargé de nous surveiller. Cela peut laisser froid la plupart d'entre nous qui, je suppose, n'ont pas à avoir le moindre sujet de crainte relativement à des machinations qu'on leur imputerait. Car nous avons évidemment autre chose à faire que d'aller cueillir des pommes dans le verger du voisin, et un autre but dans l'existence que celui d'adresser des rapports à notre ministre de la Défense nationale. Mais on l'a bien vu: notre innocence ne nous met pas à l'abri des suites que suscitent les dévergondages d'imagination des Boches. Méfiez-vous donc! Méfiez-vous de tous et de toutes: de vos domestiques, s'il y a lieu, de vos fournisseurs, si le cas se présente, de vos amis, de vos parents, si vous en avez d'originaires de l'autre côté de la Moselle,

---

(\*) La société littéraire allemande au Luxembourg, dont le président était le traître Kratzenberg (depuis exécuté) se mua, dès l'invasion, en groupe annexionniste. Sous le couvert linguistique et littéraire, les associations allemandes de ce genre ne sont que des sociétés d'espionnage et de propagande.

de la Sûre et de l'Our, des rencontres que vous ferez et des lieux où vous dirigerez vos pas, s'ils sont au-delà de nos frontières orientales... Méfiez-vous de tous ceux et toutes celles qui baragouinent le boche, même si c'est en luxembourgeois. Et, si n'en croyez, ô vous qui ne vous représentez pas de réjouissances de Carnaval possibles sans aller passer le «Rosenmontag» à Cologne, réfléchissez-y à deux fois, avant de faire viser votre passeport au numéro 3 du Boulevard royal... Car l'un des points qui préoccupèrent le plus en juin 1915 et en mars 1941 mes tortionnaires Mettgenberg et Lorentz a été d'éclaircir, l'un 11 ans après, l'autre 37, les raisons d'une nuit que je passais à Dessau, en septembre 1904... D'où leur venait cette science, je l'ignore! Mais ils n'ont jamais, ni l'un ni l'autre voulu admettre que, quittant Vienne pour Berlin, je m'étais simplement trompé de train... (\*)

Et si vous voulez bien, nous continuerons cet aperçu de l'espionnage allemand avant la guerre de 1914/1918, par un aperçu de l'es-

---

(\*) En 1915, lors de mon procès de Trèves, le grand chef de la police allemande nommé Bauer, préposé de plus à la sécurité personnelle de l'empereur Guillaume déclara sous la foi du serment, qu'il «savait de source certaine que, tout comme moi-même, MM. Maurice Pescatore, Léon Moutrier, Robert Brasseur, le docteur Praum et Camille Weckbecker, cités par mon défenseur, le Justizrat Meyer en qualité de témoins de moralité, étaient des espions à la solde de la France, et s'opposa à leur convocation. Le Justizrat Meyer ayant passé outre quant à Messieurs Pescatore, Praum et Moutrier, le nommé Bauer invoqua la «sécurité du Reich et s'opposa, avec succès à la prestation du serment! «Wir haben die moralische Ueberzeugung, dass der Angeklagte nicht anders handeln konnte als Spionage treiben», déclara à ce même procès le mouchard officiel Amelung, «Polizeileutnant», qui m'avait arrêté le 7 juin 1915 et ne parvenait pas à comprendre comment il se faisait, qu'au cours de ses perquisitions, parmi d'innombrables papiers, aucun n'eût été trouvé étayant son accusation. Pour lui, comme pour Bauer, comme pour Mettgenberg, le fondateur de l'Alliance française, directeur politique de l'Indépendance luxembourgeoise, créateur du Comité de Secours, et de qui la langue maternelle était le français ne pouvait normalement pas ne pas être subsidie par le deuxième bureau. Je ne pus m'empêcher malgré le tragique de ma situation de sourire d'une invention aussi saugrenue, que ne justifiait nulle preuve, et, condamné à mort, eus le tort d'annexer au recours en grâce de mon avocat, un mémoire où je relevais la stupidité de l'argument et l'illegalité d'une double condamnation à mort appuyée sur des preuves aussi inexistantes.

C'est alors que Mettgenberg et son complice Graven, conseiller à la Cour de Cologne et auditeur militaire à Arlon eurent recours au nommé Camille Joset, rédacteur du journal «L'Avenir d'Arion», détenu à Rheinbach aux Travaux Forcés, condamné à mort pour des faits d'espionnage reconnus par lui, et grâcié par l'intervention de la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, grâce à laquelle je devais l'être à mon tour. Le Joset, par son témoignage du 11 janvier 1916 devant le Conseil de Guerre de Trèves, témoignage mensonger, «exposa Marcel Noppeney aux rigueurs de l'ennemi» (texte de l'arrêt de la Cour de Liège, qui débouta Joset lequel avait eu le front de me réclamer 100 000 fr. de dommage et intérêts pour avoir déclaré la même chose!) et je fus condamné une troisième fois. Je conterai quelque jour cette savoureuse histoire...

Le Lorentz de 1941 de quoi j'ai parlé plus haut, dut avouer que c'était à son plus grand étonnement qu'on n'avait rien trouvé rue des Saussaies ni au ministère de la guerre ni nulle part ailleurs, concernant les services d'espionnage que je devais prétendument avoir rendus à en croire les déclarations faites à la Gestapo par un certain Goldschmit, employé des chemins de fer à Bofferdange, un certain Irrthum de Walferdange et le nommé Tony Kellen cité ci-dessus. Encore une histoire à raconter un de ces jours si Dieu me prête vie...

pionnage allemand avant celle de 1939/1945, pour terminer — provisoirement — par un aperçu concernant celle qui actuellement déjà se prépare pour 19??.

(Mars 1952.)

## II

### Ce qui se passait en Luxembourg entre 1933 et 1940

On sait — le procès de Nuremberg, bien que «raté» en son ensemble, l'a dévoilé — que Henlein, chef du «parti des Sudètes», figurait au bordereau de paye de Hitler, depuis avant l'année 1933. Car la «pauvre Allemagne», qui n'avait pas de quoi payer aux puissances dites «victorieuses», la millième partie du montant des dégâts qu'elle avait causés, consacrait les sommes ainsi épargnées à subventionner toute la racaille des deux mondes.

Mussert en Hollande, Degrelle en Belgique, Quisling en Norvège, Codréanu en Roumanie, Tiso en Slovaquie, Seiss-Inquart en Autriche, je ne sais qui en Hongrie, en France, le prévaricateur Doriot et Henriot, l'«homme aux mains sales», d'innombrables moindres comparses en Croatie et en Yougoslavie, en Espagne et au Portugal, en Italie et en Irlande, en Bulgarie, en Grèce, en Turquie, en Angleterre et en Amérique, en Pologne et en Russie et, *last not least*, en Luxembourg, partout, enfin, de par le monde, tous tendaient de vides escarcelles, en quoi pleuvait l'or, volé entre 1914 et 1918, à ceux-là mêmes qui, d'un geste généreux et grotesque, avaient renoncé à sa restitution.

Car rien n'aurait empêché la réalisation du mot tant reproché au ministre Klotz: «Le Boche paiera», si l'on s'était donné la peine d'aller prendre l'argent là où il se trouvait, c'est-à-dire dans les poches individuelles des entôleurs germaniques ... et de leurs subsidiés.

Spectacle admirable et négatif auquel nous assistons une deuxième fois! Mais, pour en revenir à nos «subsidiés» locaux, il est regrettable que le procès de nos «collaborateurs» ne nous ait guère, à ce sujet, fourni d'éclaircissements... La discrétion est vertu nationale luxembourgeoise!

Dès avant la guerre, en effet, la collusion de certains de nos compatriotes avec les agents de la propagande allemande, était le secret de Polichinelle. Des personnages, sans fortune personnelle, sans ressources avouées, des fonctionnaires ou employés, au traitement ouvertement estimé insuffisant, menaient un train de vie presque luxueux. Il y en avait qui habitaient des villas accueillantes, rou-

laient en auto, avaient chasse et pêche, se payaient des séjours aux eaux, une villégiature au bord de la mer, les sports d'hiver en Suisse. Des jeunes gens, desquels les parents nouaient péniblement les deux bouts, arboraient des complets de bonne coupe, absorbaient des consommations de luxe, constituaient la clientèle principale des boîtes de nuit, se déplaçaient avec une aisance étonnante, se rendaient à Paris ou à Berlin, à Munich ou à Londres, avec la même désinvolture que s'ils eussent pris, place du Théâtre, le tramway pour Dommeldange. Un employé d'une de nos administrations essentielles, qui avait, pendant plusieurs années, vécu, comme on dit, au-dessus de ses moyens, restituait, du jour au lendemain, après une visite à la Légation d'Allemagne, à la caisse, dont il était comptable, la somme de 60 000 francs, valeur 37, dont il l'avait allégée. Mis à pied avec traitement d'attente (!), il s'installa dans une belle et vaste villa, dont le prix de location dépassait le montant de ses mensualités. Il est vrai — car j'en parle savamment — que cette demeure était voisine de la mienne, et que celle-ci, au sentiment des Boches, devait être soigneusement surveillée... De petits employés, des ouvriers même, particulièrement des chemins de fer de la République française (!), dépensaient au cabaret plus que la totalité de leur paye ou de leur salaire, et tel instituteur consacrait à son annuel voyage de vacances, plus que ne comportait son traitement total de six mois. Certes, ce n'était pas avec ses gains professionnels, ni avec ses émoluments de consul honoraire du Grand-Duché de Luxembourg pour les pays de Bade et de Wurtemberg, que Monsieur Tony Kellen, polygraphe plagiaire et démarqueur, auteur de la fameuse brochure «Deutschtum in Luxemburg», inspirateur du mouvement «Heim ins Reich», à l'en croire, éminence grise de feu Paul Eyschen, officier de la Couronne de Chêne, maintes fois dévoilé par moi dans la presse luxembourgeoise, avait pu édifier sa confortable villa de Hohenheim près de Stuttgart, et y installer une bibliothèque de plus de 15 000 volumes. Ce n'était pas avec ses honoraires de médiocre romancier et de méchant poète, que Monsieur Norbert Jacques, de son propre et retentissant aveu chargé de missions d'espionnage pendant la guerre de 1914/1918 et de propagande pan-germanique avant, pendant et après celle de 1940/1945, a pu s'installer luxueusement sur les bords du lac de Constance, et visiter les principaux ports mondiaux et les villes capitales d'Europe, d'Amérique et d'Océanie. Ce n'est pas avec l'argent de poche, dispensé par des parents besogneux, que certains jeunes «étudiants» invitaient leurs petits camarades à des beuveries interminables, dont des vins généreux, à 100 francs d'avant-guerre la bouteille, faisaient l'objet. Ce n'est pas avec le produit de ses leçons particulières, que le professeur \*\*\* faisait l'acquisition d'une villa du genre château, qu'en-

tourait un presque-parc. Ni avec ses économies que tel employé important, mais chargé de famille et sans fortune personnelle, changeait chaque année de voiture américaine. Seriez-vous assez démuni d'entendement pour vous arrêter, ne serait-ce qu'une seconde à l'idée que, pour la seule gloire de voir ses initiales dans le journal, le sieur X écrivait des articles d'une bochophilie détournée, mais scandaleuse? Que le nommé Y, gueux parmi les plus gueux, montait de ses deniers une «société anti-juive», uniquement par sentiment antisémite? Que Z, invalide uni-jambiste (ici, je tranpose pour dérouter!) à prothèse cuir et caoutchouc, passait ses hivers au «Skilager Winkelmoos» pour s'y livrer aux émotions des sports hiémaux? Et surtout admettriez-vous réellement qu'il se serait trouvé, parmi les Luxembourgeois de bonne souche luxembourgeoise, un nombre, relativement aussi important, de germanophiles, si l'argent n'avait pas joué dans l'affectation de pareils sentiments, un rôle décisif, voire unique? Car un pays qui poussait l'horreur congénitale, l'horreur innée du Boche jusqu'à faire, de l'affirmation spontanée de ce louable sentiment, le refrain du plus populaire de ses chants nationaux, ne produirait pas, en si grande quantité, le venin germanophile, si le besoin de jouir et de paraître, la possibilité de gagner sans labour et d'entasser sans privations, n'y conviait pas ses pires éléments?

Que si l'on devait douter encore de cette infamie rétribuée, ne suffit-il pas de rappeler, avec Molière, «qu'on jette de préférence ses qualités aux autres» et, avec la Sagesse des Nations, que «c'est le bandit qui, tout d'abord, crie au voleur». Je parle ici, de nouveau, de science personnelle, ayant, entre le 10 mai et le 15 juillet 1940, été dénoncé par 17 de mes compatriotes, chiffre qui me fut communiqué à la prison de Wittlich, «comme vivant des subsides du 2<sup>me</sup> bureau français». Cette affirmation, pour le moins hasardeuse, et plus ridicule encore qu'odieuse, pour qui me connaît et mes antécédents, ne pouvait germer que dans le cerveau de ceux qui émargeaient au Grand Livre de l'espionnage boche. Jugeant des autres d'après eux-mêmes, ces industriels du chantage et de la dénonciation ne pouvaient attribuer mon attitude qu'aux motifs vils et bas qui décidaient de la leur. Prêts à tout pour de l'argent, même à vendre, à la fois, leurs compatriotes et leur patrie, ils avouaient, en accusant les autres, leur propre ignominie.

Ce n'est pas encore le moment de raconter, par le menu, les aventures qui furent les miennes pendant ces deux guerres et de régler publiquement leur compte à ceux d'entre mes compatriotes qui contribuèrent à les provoquer. Ce sera pour plus tard, si Dieu me prête vie. Mais voici quelques menus faits, qui ont déjà eu leur écho dans la presse, et qu'il n'est pas inutile de rappeler, ne serait-ce

que pour que n'en soit pas perdue la mémoire, et pour empêcher les intéressés de s'endormir sur le mol oreiller d'une trompeuse sécurité. . Ils n'en ont pas fini avec moi...

Or, le 10 mai 1940, les hordes boches envahissant notre pays, un employé ou ouvrier des chemins de fer, nommé G. de Helmdange-Bofferdange, se précipita pour ainsi dire à leur rencontre, pour les inviter «à m'arrêter incontinent, vu ma qualité d'espion international (\*) (sic!) à la solde de la France». Quelques jour après, la police de guerre allemande, fut avisée par un certain I. de Walferdange, «de la nécessité de mon arrestation», vu qu'il était de notoriété publique que c'était avec l'argent du 2<sup>m</sup>e bureau, que j'avais acheté ma propriété de Bœrldange. Puis ce fut le tour d'un peintre-décorateur de Bœrldange, je crois, qui vint aviser le «Nachrichtendienst», installé dans ma demeure, alors que je me trouvais déjà en prévention à Wittlich, de l'urgence qu'il y avait de me condamner, «étant donné les renseignements que, moyennant rétribution copieuse, je n'avais cessé de transmettre à l'État-major français». Un ouvrier d'origine polonaise, naturalisé Luxembourgeois, à qui j'avais avancé quelque argent, pour qu'il pût s'installer — c'est le cas de le dire — comme «installateur» à Beggen, vint s'étonner auprès du «Kreisleiter» (?) de Diekirch, que j'eusse exigé le prix de la location d'une maison par moi louée à son beau-père «vu qu'un espion français n'avait pas le droit d'agir ainsi en pays allemand». Le fameux G. de Diekirch, dans sa dénonciation écrite de mon ami Paul Pémers, dénonciation qui amena la déportation de celui-ci, avait, comme grief principal, mis en évidence, «des liens d'amitié unissant sa victime au berüchtigter Spion Marcel Noppeney». Enfin, négligeant pour le moment la douzaine d'autres accusations, dont j'eus connaissance au cours de mes diverses comparutions, arrivons à celle-ci qui est la dernière en date et la plus pittoresque, la plus retentissante aussi, comme ayant été faite par voie de la presse et ayant eu vraisemblablement pour objet, dans l'esprit des dénonciateurs, ma liquidation définitive: c'était en janvier 1944, alors que l'animosité des Boches à l'endroit des Luxembourgeois récalcitrants, était en recrudescence, que l'on fusillait nos jeunes gens à Hinzert, et gazait nos vieillards à Dachau. Le nommé Ewert, rédacteur du journal allemand «Luxemburger Nationalblatt», estimant sans doute le moment propice, me représenta froidement, dans les colonnes de son canard, comme un «espion depuis de longues années au service de la France». Cela, il est vrai, sous mes, pourtant bien transparentes, initiales et ainsi qu'il s'en expliqua, plus tard, sous le couvert du sieur

---

(\*) «ein internationaler Gauner und Spion».

Tony Kellen, lequel lui avait, à l'occasion de son 75<sup>ème</sup> anniversaire, envoyé le texte d'un article dityrambique destiné à le célébrer lui, Kellen, sous le signature de Ewert. Donc Kellen ou Ewert, ou les deux ensemble, si vous préférez, non sans avoir mêlé à l'histoire un ministre luxembourgeois inconnu, me faisaient proférer, en français — si l'on peut dire — dans le texte, cette phrase à tous égards monumentale: «L'argent que je touche est du bon or français.» Cette dénonciation, si l'on peut appeler «dénonciation» une invention aussi inconcevablement stupide, — car elle ne trompa pas même la Gestapo! — me valut toutefois à Dachau de la part de ces Messieurs de la «Politische Vernehmung» un interrogatoire selon la formule coutumière... et qui aurait pu tourner plus mal... Plus tard, devant le tribunal spécial de Luxembourg, Ewert prétendit qu'il ignorait entièrement — seul de toute la presse luxembourgeoise — que les initiales MN et les autres précisions de l'article, signé par lui, mais rédigé par Kellen, article qu'il n'avait fait que reproduire sans y rien changer, concernaient Marcel Noppency. Cette prévention ne fut d'ailleurs pas retenue contre lui, si je ne m'abuse. Quant au sire Kellen, il ne fut pas même inquiété. Je suppose même qu'on remplaça sa rosette par une cravate qui, hélas! n'était pas de chanvre. L'extraordinaire indulgence dont on usa à l'égard de ce personnage, traître à son pays, espion avéré, dénonciateur reconnu, a de quoi étonner. Malgré le bobard «de mortuis nihil nisi bene» je reviendrai sous peu à Tony Kellen et donnerai quelques extraits de ses œuvres ainsi que d'articles que je lui ai consacrés de son vivant, et auxquels il n'a jamais osé répondre... si ce n'est par la dénonciation ci-dessus rappelée.

D'ailleurs je reviendrai avec plus de détails sur cet épisode, dans le livre que j'ai l'intention d'écrire sur mes deux captivités et les circonstances qui les motivèrent. Livre en vue duquel je rassemble de bien suggestifs documents, dont la publication ne fera pas plaisir à tout le monde... Pour le moment, je ne veux voir dans les pages qui précèdent ou plutôt dans les faits qu'elles relatent, que la preuve indirecte à l'appui d'une thèse qui place l'argent à la base des défaillances nationales. Si les gouvernements qui, depuis plus de trois-quarts de siècle se succèdent en Allemagne, n'avaient pas distribué à pleines mains l'argent dans le Luxembourg, n'avaient pas acheté maintes consciences et rétribué maints services, grands et petits, si la représentation diplomatique allemande, n'avait pas, depuis le comte de Wallwitz jusqu'à M. de Radowitz en passant, surtout, par le fameux Graf Pückler, subventionné des œuvres douteuses, payé les dettes de certains, réparti des fonds secrets, récompensé des dévouements intéressés, entretenu des propagandistes, activement soutenu toutes les initiatives tendant à une germanisation, tantôt

brutale, tantôt insidieuse, nous n'aurions pas eu l'écœurant spectacle de la collaboration et de ses suites, auquel nous avons assisté en témoin dégoûté et hélas! impuissant, et dont tant d'entre nous ont été les victimes innocentes, mais non résignées.



*La Schlague, institution nationale boche!*

# Reportages

## de l'envoyé spécial du «RAPPEL»

### Inauguration d'un pont sur la Sûre

Enregistrons avec satisfaction le résultat des fêtes oratoires, gastronomiques et internationales qui célébrèrent, le dimanche 9 mars 1952, l'inauguration officielle du pont reconstruit de Wasserbillig: entente et détente. Grâce au geste, peut-être obligatoire, mais nonobstant généreux, de Messieurs Adenauer et consorts, on peut prévoir que les liens si doux qui nous unissaient, il n'y a guère, à la chère Allemagne, sont sur le point d'être, indissolublement, renoués.

Donc, des autorités gouvernementales, municipales, civiles, militaires, administratives, douanières, commerciales, musicales et même, à en juger d'après le nombre de «docteurs» présents, médicales, étaient venues de Luxembourg, d'Allemagne, zone occidentale, et de France, par le détour de la zone allemande occupée, pour se réunir au lieu du plus bas niveau de notre pays (ce qui n'est pas pour nous étonner!). Une vingtaine de Luxembourgeois de marque, quelque trente-six Allemands de surmarque et cinq Français de contre-marque, plus quelques humanités de moindre importance, y absorbèrent, aux frais du contribuable luxembourgeois, des nourritures généreuses, et dégustèrent des vins, aux appellations non contrôlées, mais provenant des meilleures caves luxembourgeoises d'avant-guerre. Ils avaient été galamment offerts par le Gouvernement allemand, qui les tenait en réserve depuis septembre 1944. Du champagne trévirois (Viez-Ersatz) clôtura la fête en faisant «pschutt», comme un simple Birresborner Sprudel.

Plusieurs diplomates s'étaient dérangés. On déplora toutefois l'absence de Madame Perle Mesta, retenue à l'ambassade des États-Unis par la réception qu'elle offrait, à la même heure, au Conseil municipal de Paris, venu tout exprès à Luxembourg pour lui présenter ses hommages...

Plusieurs journalistes, dont l'envoyé spécial du «RAPPEL» (qui fut particulièrement fêté par ses confrères de Trèves, ville où il avait laissé d'excellents souvenirs), assistaient également aux opérations. Un peu à l'écart, une foule innombrable, composée des pères et mères, fils et filles, frères et sœurs des survivants des camps de concentration et de la Résistance (les «Anciens de Dachau» avaient

même envoyé une délégation chargée de remettre des fleurs aux orateurs) applaudissait à tout rompre aux discours qui furent, en l'occurrence, prononcés.

Ceux-ci furent attendrissants, spirituels, enthousiastes et, comme je viens de le dire, bougrement acclamés. Les orateurs insistèrent spécialement, les uns, comme notre ministre des Ponts et Chaussées, sur «la valeur symbolique de cet ouvrage d'art, assurant la communication entre deux pays voisins faits pour s'entendre, que sépare, il est vrai, un cours d'eau, mais que ne séparera plus, désormais, le souvenir d'événements récents sans importance, et de malentendus sans portée (pas comme le pont!); les autres, dont Herr Altmeyer, Ministerpräsident von Rheinland-Pfalz, sur «la valeur effective de cet enjambement, destiné à permettre, à l'avenir comme son prédécesseur dans le passé, le transfert accéléré, d'Est à l'Ouest, d'artillerie lourde, de chars d'assaut, de tanks de 200 tonnes et de troupes soucieuses de ne point se mouiller trop les pieds».

Avec beaucoup d'à-propos, notre Excellence nationale avait remplacé le discours traditionnel qui, depuis l'inauguration du premier pont de Remich, en 1855, sert régulièrement de pièce de résistance — c'est le cas de le dire! — à nos ministres successifs pour des occasions analogues. Il démontra comment les assurances répétées, données par l'Allemagne à chaque événement de ce genre, avaient, par elle, été scrupuleusement respectées, et combien les faits avaient, chaque fois, confirmé ces assurances. Il se félicita, une fois de plus, des clauses originales, uniques en droit international, sorties, toutes armées, des cerveaux conjugués de Metternich et de Hardenberg, et dont ceux-ci accouchèrent avec l'aide des mains expertes de Talleyrand et de Nesselrode, clauses grâce auxquelles nos cours d'eau frontière ont la chance (et nous avec eux!) «d'appartenir en commun aux deux États limitrophes» comme s'exprime le traité, élaboré entre deux contredanses, par le fameux Congrès de Vienne. «Ces portions de territoire, que je dirai «aquatiques» ajouta M. Bodson, indivises entre nations riveraines, continueront de permettre aux huissiers allemands d'instrumenter, à portée d'un saut de puce de la rive luxembourgeoise, contre des débiteurs récalcitrants, luxembourgeois eux aussi, et propriétaires de chalands, péniches, barques de pêche, dragues et autres maries-salopes, et à y procéder à une saisie en règle.» (\*)

A ce mot de «saisie», Son Excellence, Monsieur le docteur Josef Jansen, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la fraction Ouest du IV<sup>m</sup>e Reich, accrédité auprès de Son Altesse Roy-

---

(\*) ainsi que cela avait été le cas en 1939.

ale, Madame la Grande-Duchesse de Luxembourg, saisit la balle au bond (il est un remarquable joueur de tennis!) et déclara que le pays, qu'il avait l'honneur de représenter au sein des sympathiques populations luxembourgeoises, reconnaissant ses torts envers les particuliers, venait, en attendant le dédommagement intégral, physique, matériel et moral, de lever, sans plus, toutes les saisies et confiscations opérées sur notre territoire pendant l'occupation du Moselgau, sektion Lützelburg. L'Allemagne, dit-il en substance, n'est pas une mendicante pouilleuse qui tend une main sale; ce n'est pas une banqueroutière honteuse, qui se dissimule à la vue d'un créancier; ce n'est pas une débitrice insolvable qui retourne ses poches vides et dit en ricanant: «Payez-vous!» Nein! Le Reich numéro IV avoue que le Reich numéro III, dont il a repris la succession — (et non pas sous bénéfice d'inventaire — a volé, spolié, extorqué, massacré, emprisonné, torturé... «Aber die deutsche Weste soll blank sein! Rückerstattung bis ins Einzelne ist deutsche Pflicht!» Et l'éminent diplomate, très applaudi, précisa que serait restitué, sans plus tarder, à tous ceux, que ces regrettables et regrettés mesures avaient frappés, le montant total, intérêts et anatocisme en plus, de tout ce, dont le Gouvernement du III<sup>me</sup> Reich, représenté par feu Herr Gustaf Simon, s'était emparé.» Et joignant le geste à la parole, Son Excellence confirma incontinent ses dires, en remettant aux intéressés présents des chèques impressionnants, dont l'envoyé spécial du «RAPPEL» eut sa large part...

Mais l'observateur, que les États-Unis délèguent partout, où trois pelés et deux tondus d'Europe se réunissent, prit la parole: «Contrairement, dit-il, à ce stupide vieux petit slogan, cher aux êtres arriérés, qui mettent dans les roues du progrès les bâtons de leur esprit rétrograde (!), ce n'est PAS à ceux qui ont cassé les verres qu'il appartient de les payer. Il y a longtemps que nous avons changé tout cela! Les ponts, que les valeureuses armées allemandes, fuyant à toutes jambes devant les plus valeureuses encore armées américaines, ont fait sauter dans le Grand-Duché de Luxembourg (et même un peu au-delà, vu l'indivision qui vient d'être relevée), il n'est que juste, légitime et naturel que ce soient les Luxembourgeois qui en assument, à leurs frais, la reconstruction. Par Jupiter! Où en serions-nous, aux États-Unis, si on obligeait tous les mangeurs de grenouilles — je ne fais aucune allusion aux Français! — à restituer leurs petits profits? Payer, c'est affaire du contribuable! Aussi m'élevé-je au nom du Gouvernement de Monsieur Truman et de la logique philosophique, contre le geste regrettablement généreux de Son Excellence, mon éminent ami, le docteur Josef Jansen, distributeur de chèques. J'ai l'espoir, toutefois, que ces chèques sont sans provision! Quoi qu'il en soit, il serait unfair de la part de l'Allemagne

de déboursier le moindre pfennig pour compenser les dons gratuits que lui ont faits, pendant la guerre, les propriétaires luxembourgeois de biens prétendument séquestrés, de meubles prétendument dérobés, de titres prétendument volés, d'autos prétendument confisquées, de valeurs prétendument soustraites. Il en est de même quant aux contributions prétendument levées sur des municipalités et aux amendes prétendument infligées à des particuliers. Elles n'ont, les unes et les autres, jamais été autre chose qu'un cadeau sympathique, fait peut-être un peu dans une intention préventive, car toutes les faiblesses sont humaines, mais tout de même joyeusement, par de prétendus otages. Nous n'accordons d'ailleurs pas nos dollars à la pauvre Allemagne pour qu'elle se mette sur le pied, sous prétexte de réparations, de faire des libéralités déplacées avec nos sous! Hawk!

Ici, une réflexion personnelle de l'envoyé spécial du «RAPPEL»: Bien que je ne partage pas — et pour cause — les sentiments de l'observateur yankee, je ne puis que reconnaître que, d'après les principes du droit international, tant public que privé, en vigueur depuis la première dernière guerre, il a parfaitement raison. Taxez-moi de mauvais Luxembourgeois si vous voulez, et bombardez-moi, conformément à nos habitudes nationales de lettres anonymes et insultantes, vous n'en serez pas moins obligés d'avouer que, puisqu'on n'a rien repris aux Allemands, quand on pouvait le faire, de tout ce qu'ils nous ont pris, on leur a «ipso facto» accordé le droit de garder le produit de leurs rapines. On a ratifié tous leurs actes de reprise ou plutôt de prise individuelle et toutes leurs mesures d'embargo général. C'était la justification, reconnue par nous-mêmes, de la foire d'empoigne, et n'avons-nous pas, d'ailleurs, appliqué nous aussi ces dispositions nouvelles, au dam de nos propres compatriotes, au lendemain de la libération? Aux voleurs, le droit de conserver par devers eux ce qu'ils ont volé, au volé le devoir d'y renoncer. A eux le «luxe», à nous la «purée»! A eux les avances des Alliés, les dollars, les livres sterling (s'il en reste), les vins de nos caves, les sous de nos poches, voire le sang de nos veines! A nous le plaisir de crever de faim, de dégoût, d'écœurement et de rage, au milieu de nos revendications, de nos réclamations, de nos protestations et de nos deuils... Le principal n'est-il pas que le pont de Wasserbillig soit, par son double arc-en-ciel le symbole de la réconciliation? Que les mains se tendent par-dessus ses arches? Qu'on des secours avec eux à l'anglaise, qu'on s'embrasse sur la bouche à l'allemande, qu'on pleure de tendresse à la française, qu'on passe l'éponge à l'américaine et qu'on crève à l'européenne, dans l'oubli des injures et le pardon des offenses! N'est-il pas naturel que, plus divins mille fois que Dieu lui-même, qui ne pardonne qu'à ceux qui l'en prient et promettent de s'amender, nous pardonnions à nos ex(et futurs)-ennemis, à nos

ex(et futurs)-spoliateurs, à nos ex(et futurs)-tortionnaires, à nos ex(et futurs)-assassins? Et cela même par anticipation et bien que, contrairement aux paroles du Christ mourant sur la Croix, ils «aient parfaitement su ce qu'ils faisaient». Comme ils sauront parfaitement ce qu'ils feront, quand, une fois de plus, inéluctablement, ils recommenceront.

Tendons donc l'oreille, oui, tendons une oreille sympathique, attentive et, par avance gagnée, aux discoureurs de Wasserbillig. Soyons battus et contents. Passons les ponts et repassons-les. Et tels que nous étions la veille de 1914, la veille de 1940, nous nous retrouverons la veille de 19???. Nous barrerons alors, encore un coup, le Nouveau Pont avec le panier à salade renversé du 2 août, et les ponts sur la Moselle, la Sûre et l'Our, avec les chicanes du 10 mai! Et quand, de nouveau, nos ponts seront détruits, chicanes comprises (mais panier à salade sauf, en vue des besoins ultérieurs de l'occupant), que quelques milliers de Luxembourgeois et de Luxembourgeoises auront de nouveau été pendus, fusillés, torturés de toutes façons, nous les réédifierons de nouveau, à nos frais, ces ponts, et ils seront, derechef, inaugurés avec de grands mots vides de sens, de grandes phrases veuves de vérité et de grandes idées pleines de néant!

— : —

DERNIERE HEURE. — Je fais amende honorable. Je bats ma coulpe! L'observateur yankee, si judicieux, si averti, si impartial, si compétent, si avisé et si O.K. s'est pourtant trompé sur un point: les excellents chèques jansénistes étaient largement provisionnés, si j'ose ce néologisme. Lundi, le 10, au matin, dès mon retour des arches d'alliance de Wasserbillig et des vins de nos caves, si généreusement offerts par Rheinland-Pfalz et C<sup>ie</sup>, je me suis, à tout hasard, précipité à la «Bank der Deutschen Arbeit», vous savez bien, coin N.O. de la Goebbelsallee à l'intersection de celle-ci avec le Gocringring. Une queue y prenait naissance, qui dégringolait jusqu'à la Cluse... Grâce au coupe-file qu'une administration, aussi bienveillante que municipale, met à la disposition des envoyés spéciaux du «RAPPEL», je pus passer le premier. Ah! mes amis! On payait à guichets ouverts! Je ressortis, ployant sous le faix des ors!

— : —

TOUTE DERNIERE HEURE. — Ollé! Ollé! La vie est belle! A nous la restitution de nos immeubles et notre rééquipement en meubles! La réouverture de nos comptes en banque et le détachage de nos coupons! A nous les tableaux de nouveau sur nos murs, les

gravures de nouveau dans nos cartons, les bibelots du nouveau dans nos vitrines, les autos de nouveau dans nos garages, le crédit de nouveau chez notre tailleur... A nous les fusils aux râteliers, l'argenterie dans les tiroirs, les espèces dans les coffres-forts, le linge dans les armoires, les vêtements dans la penderie, les bérets sur les têtes et les vrais noms dans les registres de l'État-Civil. A nous les séjours aux eaux pour la guérison des menus inconvénients, que nous avaient laissés pour compte huit années d'hospitalité allemande.

Dès demain, mes petits amis, je ferai comme les 10 000 Luxembourgeois du Rosenmontag de Köln-am-Rhein, et je passerai les ponts pour me livrer à des débauches de Fraternité mondiale à Trèves, à Wittlich, à Dietz, à Würzburg, à Francfort et à Dachau. Puis je descendrai et monterai le Rhin, cher à Victor Hugo et à mon excellent ami Marcel Noppeny, qui, dans ses «stylogrammes», le chante en termes si chaleureux...

— : —

**TÉLÉGRAMME.** — Envoyé spécial «Rappel» remercie Excellences combinés Adenauer et Jansen, l'une pour avoir donné ordre distribution chèques, l'autre pour l'avoir exécuté. Stop. C'est agir en gentilshommes. Propre à homme faillir dit Évangile, sept fois par jour. Stop. Mais réservé aux surhommes reconnaître torts et réparer. Stop. Heil Hitler.

L'envoyé spécial du «RAPPEL».

## Par fil spécial

Liège, 1<sup>er</sup> avril. (Agence Belga). — Le docteur R., convaincu d'avoir de diverses façons, mais en faisant usage, particulièrement, d'armes à feu, assassiné une douzaine ou deux de résistants, maquisards et autres patriotes, a été acquitté à l'unanimité et reconduit chez lui en triomphe. Les héritiers et ayants-droit des victimes, qui s'étaient portés partie civile, ont été condamnés à ouvrir à l'intéressé à la Fabrique nationale d'Armes de Guerre de Herstal-lez-Liège, un compte-courant en mitraillettes, révolvers et autres instruments chirurgicaux, en vue de la continuation de ses exploits. Ils ont été, en outre, condamnés aux dépens.

Trifouilly-les-Chaussettes (Eure et Rhône), 1<sup>er</sup> avril. (De notre envoyé spécial.) — La dame Z., convaincue d'avoir fait passer de vie à trépas, par l'adjonction, à leur potage, de doses massives d'arsenic, une quinzaine de personnes des deux sexes, dont plusieurs maris successifs, quelques mère et belles-mères et autres accessoires familiaux, a été acquittée avec félicitation du jury. La partie civile a été condamnée aux dépens et à la fourniture, à la dame Z. de cinquante kilos d'arsenic premier choix, pour reprise et continuation de son commerce.

Paris, 1<sup>er</sup> avril. (Par fil spécial du «Rappel».) — Un comité international, comptant dans son sein les plus éminents sociologues des deux hémisphères, vient de se constituer à Paris, afin d'étudier la réhabilitation solennelle de Messieurs Cartouche, Mandrin, Papavoine, Pranzini, Vacher, Bonnot, Garnier, Jack l'Éventreur, Wolff, Schinderhannes, Hoffmann le tueur de Dusseldorf et divers autres, ainsi que de Mesdames la marquise de Brinvilliers, Jeanne Weber, Gabrielle Boupart, Besserabo mère et fille etc. Les descendants des victimes de ces intéressants personnages seront, d'après les dispositions du Nouveau Code criminel de Réhabilitation Internationale, tenus de verser, au prorata de leurs ressources, leur obole à la sous-commission, chargée de prendre en main, si l'on peut dire, l'érection d'un monument expiatoire.

Rome, 1<sup>er</sup> avril. Cité du Vatican. (Par T.S.F.) — Le procès en béatification de l'évêque Cauchon, en instance depuis plus de deux siècles devant la Rota, est terminé. L'éminent ecclésiastique, victime du devoir professionnel, ne sera plus représenté à l'avenir, dans les boutiques de Saint-Sulpice, que porteur de l'aurole des martyrs.

Les dépens, assez importants, de cette interminable cause, sont mis à la charge des descendants, par branche collatérale, de feu la nommée Jeanne d'Arc, connue en histoire pour avoir gardé les moutons à Domrémy (Vosges).

Paris, 1<sup>er</sup> avril. (De notre correspondant particulier.) — Le procès en réhabilitation de Messieurs Rochette, Oustrick, Duez et autres financiers injustement suspectés, ainsi que de Mesdames Thérèse Humbert et Hanau, a été brillamment gagné par deux des plus éminents maîtres du barreau parisien, qui ont prononcé de remarquables plaidoiries. La maison Gogo et C<sup>ie</sup> a été condamnée à deux cent et soixante milliards de francs d'amende, et à des dommages-intérêts du décuple. Ces sommes sont à verser incontinent, contre simple quittance de la partie réhabilitée et entre les mains de celle-ci, afin qu'elle puisse recommencer ses opérations à bref délai. On s'attend à une forte reprise dans le commerce des coffres-forts. La firme Crawford de Chicago (U.S.A.) a déjà pris ses mesures en conséquence.

La Haye, 1<sup>er</sup> avril. (Communiqué officiel.) — Une haute super-juridiction, composée de Messieurs Schuman, Truman, Churchill et Staline, vient d'acquitter l'État allemand du chef d'accusation de rapines, pillages, vols, séquestration, emprisonnement, tortures, assassinats, banditisme, déportation, destruction, abattage de juifs etc. et de condamner la partie civile à la livraison immédiate de tout ce que les armées allemandes avaient oublié d'emporter en quittant les territoires transitoirement occupés par elles. La partie civile pourvoira en outre et à ses frais exclusifs au remplacement et à la remise, aux mêmes armées allemandes, en neuf, des armes, munitions, chars d'assaut, tanks, sous-marins, avions et vaisseaux de haut bord détruits ou capturés au cours des hostilités, par les armées alliées. La G.P.U. en U.R.S.S., la garde mobile en France, la Garde Jaune en Luxembourg et M. Degrelle, en Belgique, assureront l'exécution de ces dispositions.

Strassburg-im-Elsass, 1<sup>er</sup> avril. (De notre représentant en Allemagne.) — La commission composée des personnalités politiques les plus éminentes des pays alliés, associés, amis comme cochons et fraternellement autant que mondialement unis, qui s'était constituée en vue de l'érection d'un monument au chancelier Adolphe Hitler, et de la célébration du 63<sup>ème</sup> anniversaire de naissance du Führer, vient de terminer ses travaux. Un des plus grands sculpteurs des États-Unis d'Amérique a été chargé d'immortaliser, par le bronze, le marbre et le granit défiant les siècles, le grand homme dont on déplore la perte. D'après les renseignements que l'envoyé spécial du «RAPPEL» a pu obtenir, Adolphe Hitler est représenté debout,

donnant du poing droit dans le micro, la moustache en bataille, la mèche au vent, le nez en trompette et brandissant «Meim Kampf» de la gauche. MM. Goering, Goebbels et Himmler sont accroupis à ses pieds en une pose éminemment plastique. Le socle octogonal — dû à un architecte et à un sculpteur, américains l'un et l'autre, est orné de bas-reliefs symboliques représentant, en chemise, la hart au col et les pieds nus, les nations rebelles: Tchécoslovaquie, Pologne, Danemark, Norvège, Luxembourg, Belgique, Pays-Bas, France, Grande-Bretagne, Russie, Grèce, Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie, Autriche, Hongrie, Israël, les États-Unis, Monaco, Saint-Marin et Moresnet-neutre, pérégrinant vers le Führer, sur un décor de Reichstag en feu, de Londres en feu, d'Oradour en feu et de feu Weimar. Des devises «analogues aux circonstances» sont gravées dans la pierre et fondues dans l'airain, alternant avec la svastika.

Le monument est érigé à Berchtesgaden, au lieu dit «Adlerhorst».

L'inauguration aura lieu le 20 avril prochain.

Des chœurs alternés chanteront le «Horst Wessel-Lied», «Sieg-reich wollen wir Frankreich schlagen», «Panzer rollen gegen England», la «Wacht am Rhein» et «Muss i denn, muss i denn zum Städtle hinaus». Messieurs Schuman, Truman, Churchill et Adenauer prononceront chacun un discours; M. Schuman en luxembourgeois, M. Truman en yankee, M. Churchill en slang et M. Adenauer en boche. La Gestapo assurera le service d'ordre, ce qui nous garantit que la «fête sera exquise et fort bien ordonnée», comme s'exprime, hiatus en moins, Victor Hugo.

Leningrad, 1<sup>er</sup> avril (vieux style). (Retardée dans sa transmission.) — Niet.

Luxembourg, 1<sup>er</sup> avril. (Par téléphone.) — Un service funèbre avec Laudes sera célébré le 14 avril prochain en l'Église cathédrale de Luxembourg, en commémoration de MM. Gustav Simon et Damian Kratzenberg, victimes de l'arbitraire populaire. Les insignes de grand-croix de l'Ordre national de la Couronne de Chêne, de l'Ordre de Léopold I<sup>er</sup> et de la Légion d'Honneur, distinctions qui leur ont été décernés à titre posthume, seront déposés sur le catafalque symbolique. Toute manifestation en sens contraire sera vigoureusement réprimée. Les parents des morts et les concentrationnaires, ainsi que tous les membres de la L.P.P.D., sont invités à s'abstenir.

On nous communique de Bonn-am-Rhein, 1<sup>er</sup> avril. (Officiel?) — Le Reich allemand, a par décision unanime des puissances alliées, été réintégré dans tous les droits d'une nation libre, souveraine et indépendante, au même titre et aux mêmes conditions que toutes les

autres nations, sans obligation de restitution ni de réparation d'aucune sorte, et à charge seulement, d'entretenir aux fins qu'il jugera lui-même nécessaires, l'armée la plus forte du monde.

Note de la rédaction du «RAPPEL». — Nous reproduisons cette communication, ~~prévue~~ officielle, sous toutes réserves et nous prions nos lecteurs de bien vouloir jeter un coup d'œil sur la date. Bien que nous puissions garantir l'exactitude de toutes les autres nouvelles ci-dessus, qui nous ont été transmises en même temps, nous trouvons cette dernière si invraisemblable, si impossible, si incroyable, si «hénaurme» aurait dit Flaubert, que nous nous refusons à y ajouter foi.

— : —

**Avant-dernière heure.** — Le «RAPPEL» est heureux de pouvoir, le premier de toute la presse luxembourgeoise, annoncer aux intéressés que Son Excellence, Monsieur le Chancelier de la République fédérative allemande, vient de conclure avec Son Excellence, Monsieur le Ministre des Finances du Grand-Duché de Luxembourg, un accord, aux termes duquel l'Allemagne s'engage à verser sans délai au Luxembourg une somme de 100 millions de Mark en devises. Ceci, à titre d'avance sur ce qui nous est dû par elle du fait des vols, pillages, spoliations, séquestrations, confiscations, prélèvements, amendes et autres actes de brigandage financier, commis par ordre du prédécesseur au pouvoir de M. Konrad Adenauer, Son Excellence, feu M. Adolf Hitler.

La question des dommages et intérêts et des réparations à charge de l'Allemagne pour meurtres, assassinats, tortures, voies de fait, emprisonnements de toute nature, ainsi que pour destructions mobilières et immobilières, dévastations diverses, ravages et dégâts, reste provisoirement réservée, et fera l'objet d'une deuxième convention analogue.

— : —

**Dernière heure.** — Nous apprenons que la nouvelle ci-dessus est controuvée, et que le représentant du partiel quatrième Reich, loin de s'engager à verser quoi que ce soit entre les mains de notre grand phynancier, n'a fait que tâter le terrain en vue d'un emprunt éventuel à contracter en Luxembourg.

— : —

**Toute dernière heure.** — On nous communique du Ministère des Phynances que la BANK DER DEUTSCHEN ARBEIT, établie à

Luxembourg, Goering-Allec 101, a été autorisée à lancer sur le marché luxembourgeois un emprunt national allemand d'un milliard de mark. Tous nos ex (et futurs)-collaborateurs se pressent aux quichets et payent principalement avec les titres, valeurs, actions et obligations acquises par eux «de bonne foi» pendant la guerre sur le dos des séquestrés.

— : —

**Dernière heure de demain (sans date).** — Sämtliche Güter der keine Gewähr bietenden gew. lützelburgischen Staatsangehörigen, sind ab heute mit Beschlag belegt und gelten als Eigentum des deutschen fünften Reiches. Die durch diese Massnahme noch arbeitsfähigen Betroffenen sind heute morgen nach dem Arbeitslager Dachau abgeführt worden, die andern wurden kurzerhand, gemäss Paragraph 175 der neuen deutschen Reichsordnung, diese Nacht erschossen.

Für den Herrn Chef der Zivilverwaltung Lützelburgs

HARTMANN

in Auftrag: LORENZ

### AVIS A MESSIEURS LES LIBRAIRES

En ces temps de paix universelle, de fraternité mondiale, de coups d'éponge à l'américaine et de roucoulanges colombes, alors que les peuples prennent enfin conscience de leur véritable dignité et, renonçant aux erreurs commises, voient déjà luire l'aube de la Justice humaine, il est indispensable de refaire l'histoire, de placer sous leur vrai jour les événements du passé, de reviser les jugements hâtifs et partiiaux, de restituer, en un mot, à la muse Clio le burin que lui avaient subtilisé des historiographes ignorants ou vénaux, des annalistes sans science ni pudeur et des chroniqueurs plus intéressés qu'intéressants! (1)

Aussi le Grand Conseil de la Panpancurope vient-il d'instituer un collège d'historiens, composés des plus remarquables savants et des érudits les plus notoires, en vue de dépouiller les archives mondiales avec le seul souci de la vérité et de l'authenticité, de ressusciter

(1) Nom d'un petit bonhomme, quelle belle période! (N.D.L.R.)

le passé, non le passé frelaté et sophistiqué, mais le passé tel qu'il fut, en sa nue réalité, dépouillé des artifices du mensonge et de l'imposture, et de fixer, en outre, à l'usage des générations à venir, les grands événements de l'heure présente! (2)

Selon l'importance des faits à redresser ou à réfuter, il sera consacré à chaque réhabilitation individuelle, un ensemble de textes et de considérations qui ira de la brochure de 32, voire de 16 pages, à des séries de douze in-folio et même davantage. Ces ouvrages, tous d'un même format et reliés artistiquement, seront distribués aux libraires qui en feront la demande, au fur et à mesure de leur parution. Dès à présent vont être jetés sur le marché les «réhabilitations» dont les titres suivants: (3)

Lucifer dit Satan, injustement calomnié dans de trop fameux libelles.  
L'honnête Goliath, traîtreusement assassiné par le louche David.

Le pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith.

Cain, scrupuleux gardien de son frère Abel, injustement poursuivi par la vengeance divine.

Le roi Hérode, odieusement massacré par de prétendus «innocents».  
L'empereur Néron, persécuté par les premiers chrétiens et acculé au suicide par l'infâme Pétrone.

Les Trente prétendus tyrans, persécutés par Thrasybule.

Etzel dit Attila, porteur du flambeau de la Culture germanique, traîné dans la boue par l'histoire officielle, mais présenté sous son vrai jour par le Nibelungenlied.

Gilles de Retz, torturé à petit feu par des enfants de chœur.

Les Vêpres siciliennes et les Pâques véronaises, actes sublimes de chrétien pardon et de patriotique amour.

La Saint-Barthélemy ou le Massacre des Catholiques par les émeutiers protestants.

Laubardemont, magistrat intègre et vertueux indignement calomnié par MM. de Thou, Cinq-Mars, Urbain Grandier et de Vigny.

Le prince de Bismarck, odieusement calomnié par les P.T.T. de son époque.

Guillaume II, le Prince du Silence.

Charlotte Corday, sauvagement assassinée dans sa baignoire par le conventionnel Marat.

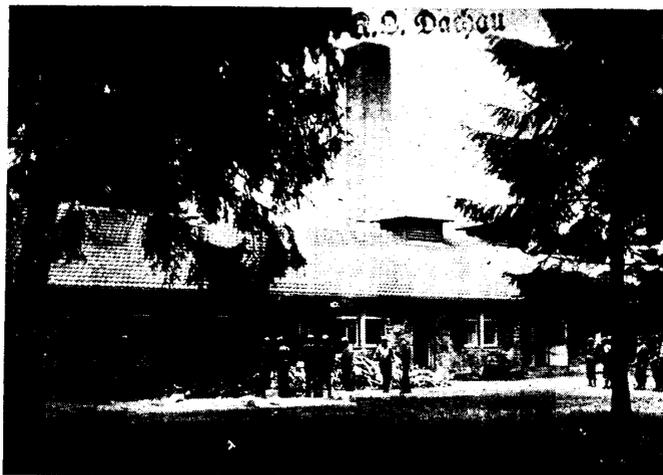
Les sept femmes de Barbe-Bleue assassinant de concert leur mari. et enfin

(2) Il parle bien, le Monsieur! (N.D.L.R.)

(3) Ouvrages payables ferme et comptant.

La blanche, candide et immaculée Germania, violée une première fois par le Luxembourg et la Belgique en 1914, une deuxième fois par le Danemark et la Norvège en 1940, pendant deux fois quatre années foulée aux pieds par les Barbares, enfin réhabilitée et nimbée de la triple auréole du martyr, de la chasteté et de la virginité.

(Avril et mai 1952.)



*Devant le crématoire à Dachau*

## La honte allemande

Peuple — à les en croire — de «penseurs et de poètes», les Allemands ont surtout rêvé le mal et songé au moyen de le réaliser. Depuis l'aube des temps jusqu'au crépuscule actuel, depuis les «Nibelungen» jusqu'au récent «Mein Kampf», ce bréviaire boche, leur atroce histoire n'est qu'un film de pillages et de carnages, de vols et de viols, de dévastations et de destructions, leur littérature, un hymne constant à la tuerie et aux supplices, à l'épouvante de l'emprisonnement et à la terreur des cachots.

A cela, surtout, leurs plus grands esprits se complaisent. Tandis que le classicisme français nous représente, dans l'apaisement des beaux vers, le conflit des sentiments, le théâtre classique allemand évoque avec prédilection, dans la «scène à faire», la «paille humide et les fers». Puis, pour donner le change, ou parce que, en cette matière surtout, les extrêmes se touchent, le sentimentalisme, exaspérant et bête, de «la petite fleur bleue»...

C'est en vain qu'on chercherait, parmi les drames et les tragédies dont la lecture et l'explication nous furent, au collège, imposées, une seule pièce sans «Kerkerszene»: Pucelle d'Orléans, Marie Stuart, Wallenstein, Iphigénie, Goetz von Berlichingen, Egmont, Faust, Torquato Tasso, les Brigands, que sais-je encore, la prison est à tous les étages! Car l'Allemand, même d'exception, a le goût de la torture lente et de l'abaissement moral progressif. Il se délecte au spectacle de l'encellulé qui attend l'inéluctable châtement, particulièrement quand celui-ci est immérité, ce qui rehausse le charme de la chose! Le spectateur, le lecteur, exigent de leurs amuseurs dramatiques qu'ils leur servent le plat de leur prédilection.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si, de tous les peuples chez lesquels l'écron est à la base du régime, le peuple allemand est celui qui l'a porté à la plus incontestable perfection! Perfection actuelle et provisoire, car ne doutez pas que la résolution est prise de «faire mieux la prochaine fois».

L'antiquité a connu les ergastules, les gémonies, les carrières siciliennes, le Tartare et de menus supplices, tels celui de Tantale et celui de Prométhée; Rome s'honore de la Roche Tarpéienne et des chrétiens jetés aux bêtes; Israël a eu les lapidations et les crucifixions; chez les Turcs, le pal était de rigueur, et chez les Chinois, la cangue; à l'Angleterre appartient le bûcher de Jeanne d'Arc, l'échafaud de Charles I<sup>er</sup> et les pontons du roi; Nantes vit les noy-

ades et Paris, la guillotine; l'Espagne se glorifie du garrot, de l'autodafé et des présides de Ceuta; la France, de Cayenne, de Nouméa et des maisons centrales; la Russie possède le knout et la Sibérie; les E.U.A. sont des fervents de la chaise électrique et de la loi de Lynch...

Balivernes que tout cela! Car l'Allemagne, qui a cinq ou six noms différents pour le seul terme français de «bourreau», connaît: la schlague, la bastonnade, le billot, le glaive, la hache, la corde, le coup de feu dans la nuque, la benzine dans les veines, et le poison dans la soupe, la mort par inanition, par la privation de nourriture, par la flamme, par le froid. C'est elle qui a inventé la vierge de Nuremberg, l'écartèlement, la poire d'angoisse, la cave aux aveux et la vivisection humaine. Enfin, battant tous les records de l'ignominie — jusqu'aux siens propres! — la vierge germanique accoucha des camps de concentration et fit d'eux son grand, son unique, son exclusif moyen de gouvernement!

Rien ne répond plus entièrement, plus strictement, plus admirablement au besoin inné de ce que les Allemands intitulent leur «âme», que le sadisme. Le sadisme, dans toute sa vulgarité et dans toute son horreur, et qui n'a pas même, comme celui du «divin marquis», l'excuse relative d'être cérébral, occasionnel et apparenté au geste de l'amour. Le sadisme de l'Allemand ne veut que la plus basse satisfaction de ses plus vils appétits: faire souffrir, physiquement et moralement, autrui! Incomparable jouissance, dont on n'entend même pas priver, quand on en est l'auteur, les comparses: à Trèves, entre 1914 et 1918, les privilégiés d'entre la population étaient autorisés à venir se repaître, l'œil collé au judas, des affres — supposées — des condamnés à mort!

Nombre de nos compatriotes savent, de science personnelle, comment, déjà dans les maisons d'arrêt, dans les préliminaires «violons», dans les sinistres repaires que la Gestapo s'était ménagés un peu partout dans les pays que souillait la présence de la soldatesque la plus immonde qui ait jamais porté les armes, ce genre de sadisme s'épanouissait. Les «juges» descendaient de leurs sièges et boxaient les prévenus, préalablement «passés à tabac» par les sbires, puis les livraient aux griffes et aux crachats des dactylos. Les prisons, ensuite, recueillaient ces épaves, dont le surplus était alors dirigé vers les camps de concentration. Ici commençait, continuait et, souvent, s'achevait le «grand œuvre»: on n'était pas seulement mis en fourrière comme des chiens, et, comme eux, employé aux expériences chirurgicales; mené à l'abattoir comme des bœufs et, comme eux sous des coups de masse, abattu à coups de matraque; jeté à la voirie comme des chats crevés ou, avec ceux-ci, dans le crématoire.

Non! On devait, au préalable, avoir abdicqué sa dignité d'homme; on ne devait plus être qu'un numéro dans un troupeau bêlant à la mort; on devait vivre dans une promiscuité d'étable, ne plus connaître que les plus élémentaires instincts animaux, perdre peu à peu le sentiment d'appartenir à un milieu social, se muer enfin en un être n'ayant plus d'un humain qu'une vague apparence, pour, en fin de compte, après avoir, de sa sueur, abreuvé la terre allemande, l'engraisser encore de sa charogne...

Je n'exagère pas, et les termes que j'emploie n'ont qu'une faible force. De l'aveu même des trop rares condamnés de Nuremberg, depuis les prétendus «savants» qui voyaient dans les camps de concentration un champ d'expérience, jusqu'aux innombrables profiteurs qui y trouvaient de la main-d'œuvre à bon marché, en passant par ceux — les plus nombreux — qui y rencontraient l'exquise possibilité d'y satisfaire aux exigences du sadisme national, les camps de concentration n'ont jamais été destinés à autre chose qu'à être l'antichambre spectaculaire de la mort. Dans l'esprit de Hitler et de Goering, de Himmler et de Goebbels, dans l'esprit de tous les Allemands, sans exception, on ne devait sortir de là, non pas même «les pieds devant» — c'eût été trop beau! — mais, sous forme de poisseuse fumée, par les cheminées des crématoires, et seulement après avoir longuement, lentement et atrocement été tourmenté, torturé et martyrisé.

Mais ce n'était pas tout, et le sadisme allemand ne s'en est pas tenu à vouloir seulement l'identification de l'homme avec la bête et les supplices concomitants. Il fallait que le moyen de parvenir à ce résultat fût particulièrement douloureux et déshonorant. Fouettant une imagination ataviquement portée au mal, les personnages auxquels le Herrenvolk avait confié ses destinées, et dont il approuvait et acclamait le moindre mot, le moindre geste, découvrirent cette chose inouïe et monstrueuse: mêler le plus intimement possible les éléments humains les plus vils et les plus bas, les plus répugnants et les plus réprouvés, les plus stigmatisés et les plus odieux, les as du crime et de la prostitution, de l'immoralité, de la perversité et de la turpitude, les mêler, dis-je, avec l'élite même de l'humanité, avec ceux d'entre les hommes et les femmes pour lesquels l'honneur n'est pas un vain mot, ni l'honorabilité une balançoire; avec ceux et celles qui connaissent encore la délicatesse, qui éprouvent encore des scrupules; avec des êtres aux sentiments nobles, à la pensée élevée, au cœur bien placé... Puis, de faire de ceux-là les maîtres de ceux-ci! Ah! Nul opprobre ne nous fut épargné, nulle souillure évitée, nulle humiliation ménagée. Devant le repris de justice devenu roi, tous durent s'incliner. Il y avait dans ces camps de concentration des

penseurs, des poètes, des philosophes, des hommes d'État, des maîtres de la pensée contemporaine, des conducteurs de peuples, des princes de l'esprit, de l'intelligence, de la science. Il y avait des représentants des plus hautes dignités et des plus illustres familles. Des ministres d'État y coudoyaient des archevêques, des descendants de Louis XIV y rencontraient des arrière-petits-fils de Marie-Thérèse et des arrière-petits-neveux de Frédéric le Grand. Des Socrates, peut-être, y voisinaient avec des Archimèdes, et des Descartes avec des Newtons... Et tout ce monde, prêtres, avocats, médecins, parlementaires de toutes nations, ingénieurs, professeurs, fonctionnaires, journalistes, écrivains, bourgeois, ouvriers, paysans, artisans, rentiers, femmes, enfants et vieillards, tous gens pour lesquels la probité était un culte et le respect de soi-même et des autres une religion et pour lesquels chaque seconde, des 84 000 qui composent la journée, pouvait être la dernière et, parfois, l'était, devaient obéir à la volonté infâme des représentants les plus autorisés de la canaille, elle-même d'ailleurs, soumise aux caprices de plus canaille qu'elle, c'est-à-dire de la Gestapo!

Ainsi, une cascade d'ignominie partait de l'épileptique de Berchtesgaden et, empruntant tous les dégouts, se déversait sur nous et nous noyait dans les flots d'une ordure, plus ordurière encore d'être allemande!

Et pour quelle raison, pour quel crime irréparable, s'appesantissait sur toute une partie de l'humanité cette allemande vindicte? Qu'avaient-ils fait, qu'avaient-ils commis, les milliers de juifs dont on brouettait sous nos yeux les cadavres — parfois les demi-cadavres — avant de les jeter, sous les rires et les clameurs de joie des dignes représentants de la «glorieuse» armée allemande, dans la fournaise du crématoire? Qu'avait-il fait, le petit enfant de six mois, lancé vivant dans ce même crématoire et dont on me fit voir, subrepticement, les fragments de cervelle restés accrochés à la paroi extérieure, le SS chargé de l'envoi ayant «raté son coup»? Qu'avaient-ils fait, les 500 petits Russes, petits Serbes, petits Bohémiens, que ceux de Dachau ont vu jouer parmi eux, et qui furent un beau jour expédiés, rieurs, sur Auschwitz, pour y être gazés? Qu'avions-nous fait nous-mêmes, nous, les centaines de Luxembourgeois et de Luxembourgeoises, arrachés à leur famille, à leurs foyers, à leur pays et qu'on envoya crever au bagne, pour le crime abominable de n'avoir pas nourri la plus profonde admiration pour le grotesque voyou auquel s'était hystériquement donné tout un peuple, composé de dégénérés, de déments frénétiques, de paralytiques généraux, de gâteux anticipés, d'échappés du cabanon et de candidats à la douche, mais,

surtout, des plus grands criminels dont l'histoire jamais ait fait mention?

A cela, qu'opposer? Comment résister? Comment, par ses propres et seuls moyens, ne pas s'abaisser au rang voulu par nos tortionnaires? Une seule formule: Ne pas accepter. Ne pas se résigner. Ne pas renoncer. Être soi. Le rester. Ne pas devenir la bête escomptée. Garder ses distances. Ne jamais se laisser aller.. Ne jamais désespérer. Même en ravaudant les puantes chaussettes, en vidant les tinettes, en lavant les planchers, en transportant les cadavres, en véhiculant les morts! Persister en ce qu'on était: sous la casaque du forçat, être et demeurer le prêtre, l'avocat, le professeur, l'ingénieur, l'écrivain, l'homme du monde, le paysan, maître de sa terre, l'ouvrier, fier de son ancien labeur, le fonctionnaire, imbu de ses fonctions. Ne jamais pactiser. Ne jamais reconnaître. Ne jamais s'incliner. Seul Luxembourgeois de ma «chambre», j'ai, pendant des semaines, tenu tête à toute une chambrée de Bavaois et de Sarrois, la lie de l'Allemagne, mélangés à des Polonais de langue allemande, la lie de la Pologne. «Ils ne m'ont pas eu», bien qu'ils eussent juré de m'avoir. L'ironie, le mépris, le haussement d'épaules furent mes armes. Car l'Allemand, de nature, est servile et lâche. C'est en criant plus haut que certains «capos» acharnés à ma perte, c'est en leur riant au nez, que j'ai pu les faire taire.

Mais peut-être le typhus me sauva-t-il réellement? C'est au «Récit» que je rencontrai l'aide et l'assistance de mes compatriotes, et qu'une véritable conjuration en sens contraire, fit échouer celle qu'avaient menée contre moi le »Stubenältester» Grosch et ses auxiliaires.

Et que ce soit dit, une fois de plus, à l'honneur des Luxembourgeois: non seulement ils «tinrent» et «tinrent jusqu'au bout», mais encore ils «tinrent ensemble». Sorte de «franc-maçonnerie», remarquée par tous ceux qui ont écrit au sujet des KZ, les Luxembourgeois «faisaient front». Cette merveilleuse solidarité, qui aurait pu être un exemple pour d'autres nations, et qui restera un reproche vivant à l'adresse de nos «collaborateurs», désolidarisés d'avec le reste de la population, ne s'est pas démentie un instant pendant la durée de la guerre. Je voudrais la voir se continuer ou plutôt reprendre vigueur! Vœu, de l'accomplissement duquel, nul d'entre ceux qui connurent la «honte allemande», ne saurait se désintéresser.

Extrait du  
«Livre d'Or de la Résistance Luxembourgeoise»  
1953

## Au sujet du réarmement de l'Allemagne

Mes articles du «RAPPEL» sur le réarmement de l'Allemagne, s'ils me valent une pluie de félicitations et d'encouragements, ont ouvert aussi des écluses: celles qui livrent passage à l'incompréhension innée ou suscitée artificiellement, à la rage froide et concentrée ou à l'indignation hystérique, à la colère rentrée ou à l'exaspération explosive, à la rancune, à la vengeance, au souci de nuire, à l'hypocrisie et, surtout, à la bêtise. Occasion providentielle offerte aux Allemands et aux germanophiles, avoués ou camouflés, de s'en prendre à celui qu'ils considèrent, avec raison, d'ailleurs, comme leur «ennemi numéro 1», pour employer la terminologie idiote, mais d'autant mieux comprise, en vogue actuellement.

Aussi me voyez-vous tout fier de l'importance qu'on attribue à mes écrits. Il n'est pas donné à tout le monde de provoquer, à un tel degré, l'animosité des imbéciles. Mais c'est trop d'honneur que l'on me fait, et je m'en passerais bien. Le sujet que je traite présente trop d'intérêt général immédiat, pour le livrer ainsi en pâture aux sots. Je préférerais que l'on me prit à partie, ouvertement, d'homme à homme, en écrivant directement dans les journaux et en signant de son nom ses articles. Je n'aurais pas cru que j'en imposerais tellement et que, plutôt que de s'exposer à mes réactions, mes contradicteurs et adversaires auraient recours, soit à des tiers interposés, ignorants et candides, soit à l'anonymat.

Pour ce qui est des «tiers interposés, ignorants et candides», je ne prends guère la peine de les réfuter, quand ils tâchent de m'exposer le point de vue de l'innomé qui les délègue vers moi, ou de me transmettre les «conseils» du personnage, inmanquablement «haut placé», mais sans état civil, qui me «veut du bien». Si j'avais la sotte habitude de conseiller autrui, je recommanderais à ces gens bien intentionnés quelque méfiance à l'endroit de leur mandant ou commettant, qui n'ose pas se risquer lui-même. Mais à quoi bon. Je suis trop inaccessible aux influences étrangères, pour penser un seul instant à vouloir faire changer d'opinion celui qui ne partage pas la mienne.

Pour ceux qui m'écrivent directement et qui ont le rare courage de signer leur lettre congrûment, je me donne parfois — pas toujours — la peine de leur répondre. Pourtant je m'étonne tout de même de l'indigence de leurs arguments, de la nullité de leur raisonnement et de l'imperfection de leur style. Aussi, s'il en est qui se

sentiraient désobligés de ne point recevoir de réponse, qu'ils se disent que, **vraiment**, leur papier n'en vaut pas la peine.

**D'autre part**, il m'arrive de répondre à des lettres bêtes, prétentieuses et insolentes. Du moins à la première d'une série, car j'interdis toute récidive. Un secrétaire **hénévole** et averti, chargé de dépouiller ma correspondance, renvoie «d'ordre du destinataire», dès qu'il y a duplique, l'objet à l'expéditeur — qui peut aussi être une expéditrice — m'évitant ainsi le triste ennui de devoir prendre malgré moi, connaissance «du vomissement impur de la Bêtise», comme dit Mallarmé. Car en fait de bêtise, le premier morceau, à l'accoutumée, suffit amplement. J'ajoute toutefois que, en homme du monde, je n'omets point de prévenir dans ma réponse le **Monsieur** — ou la Dame — de l'impitoyable renvoi, à leur adresse, de leur prose, et de l'inutilité de toute nouvelle tentative épistolaire.

Évidemment, leur facteur ou leur concierge ne doivent pas trouver très flatteur pour elle ou pour lui, le refus de l'épître, mais que voulez-vous que j'y fasse? Il ne **fallait pas s'y risquer**, et chacun a le droit de se mettre à l'abri des **fâcheux**, des importuns et des imbeciles.

Il n'en est pas nécessairement de même quant aux lettres anonymes, cette regrettable institution luxembourgeoise, spécialité **peu** faite pour légitimer de la fierté nationale. Celles-là, impossible de les «retourner» — comme on s'exprime en un français douteux — et pour cause. De plus, ce genre d'écrits permet de se faire une idée assez nette de la valeur morale de ses contemporains, de leur sottise et de leur lâcheté. Par comparaison, on se trouve relevé à ses propres yeux. Aussi, mon secrétaire hénévole et averti me soumet-il religieusement tous les produits de ce genre, dont je suis, semble-t-il, le destinataire privilégié. Chaque fois que je prends la plume ou tape sur le clavier, chaque fois que, pour une raison ou pour une autre, mon nom est publiquement cité, de valeureux épistoliers «qui n'osent pas dire leur nom», mais que la fringale d'écrire démange, tiennent à me soumettre, tantôt en boche, tantôt en un français fantaisiste, le résultat de leurs cogitations ou les impressions que ce qui leur sert de cerveau retire de la lecture de mes articles.

Mais la prudente méfiance des âmes viles et des cœurs lâches, la laideur morale, et souvent physique, la peur des responsabilités et la crainte de se compromettre, la bassesse des sentiments, transmise par des générations, et ce fameux «complexe d'infériorité», si généralement répandu, le fiel dont on déborde, la jalousie dont on souffre, la malfaisance dont on est rempli, la haine dont on est pénétré, la couardise qui vous tord les flancs, tout cela ne suffit pas pour avoir recours à l'anonymat épistolaire. Il faut qu'à la déficience morale

viennaise s'ajouter la débilité mentale. Pour compléter le personnage, le crétinisme est indispensable.

Cela d'ailleurs limite le champ des investigations, pour peu qu'il plaise de rechercher l'auteur du méfait. Après élimination des gens honnêtes, des gens d'esprit et des crapules intelligentes — il y en a! — il ne reste plus que les plus notoires sots. C'est dans ce marais qu'il suffit de plonger le croc d'Ubu-Roi, pour retirer, avec mille précautions, son homme...

Sport entre tous salissant, mais auquel parfois je me suis livré. Il m'arriva de le regretter. Spectacle terrible, que celui de l'anonyme dévoilé à qui vous pouvez, publiquement, exprimer votre mépris, sans qu'il puisse ni se défendre, ni répondre!

Ce ne sera pas le cas, du moins jusqu'à nouvel ordre, en ce qui concerne la lettre que l'on va lire (si on en a le goût ou plutôt la curiosité!). Je ne me suis pas attaché, en l'occurrence, à faire le Sherlock Holmès. J'abandonne le «scripteur» à sa courte honte. Mais puisqu'il tient énormément — le soin qu'il prit de me révéler sa pensée l'atteste — à mon opinion et à mes opinions, il saura ce que je pense de lui et constatera que ce n'est pas flatteur.

Voici le texte du morceau, tel qu'il me parvint, il y a peu, écrit à la machine et expédié d'Esch-sur-Alzette. Il convient de remarquer, au préalable, que l'auteur n'a même pas lu l'article qu'il prétend réfuter et s'est contenté d'en lire une traduction fragmentaire (du 6<sup>m</sup> à peu près) en langue allemande, parue dans une publication locale, ayant pour titre «Les Partisans de la Paix» lesquels sont, comme moi, bien que pour des raisons essentiellement différentes, opposés au réarmement allemand.

Den 26. Februar 1952.

Sehr geehrter Herr Marcel Noppney!

Vor einigen Tagen beglückte mich Frau B. wieder mit ihrem kommunistischen Propagandablättchen mit Picassotänchchen über der Briefmarke, und das ganz gratis und unerwünscht.

Diesmal war der Inhalt ganz besonders köstlich. Ich traute meinen Augen kaum. Eine richtige Faschingsnummer! Ein Schlossbewohner, «dessen Klarblick und patriotische Haltung über alle Zweifel erhaben sind» als Ritter der Tundra bläst das bolschewistische Propagandahorn.

Ja, Herr Noppney, als ich diese traduction boche Ihres werten Artikels aus dem «Rappel» gelesen hatte, begriff ich, was die Nazis Ihnen in Dachau angetan haben, da sah ich ein, wie sehr Sie gelitten

haben, es rappelt wirklich bei Ihnen. Ich habe sofort das Blättchen samt Täubchen in ein neues Streifband gepackt und an das Kriegsschädenamt weitergeleitet. Dort werden sie endlich einsehen, wie gross die «Verminderung Ihrer physischen und moralischen Persönlichkeit» ist und Ihnen sofort die geschuldete Million auszahlen.

«Adenauer und Schumacher haben schon offiziell ihre Ansprüche auf Luxemburg angemeldet.» — Wann, wo, wie?

«Welch winziges Opfer... die Preisgabe dieser 250 000 Grenzbewohner.» Aber, Herr Noppeney, es kommt doch nicht nur auf die Quantität, die Zahl an. Denken Sie doch auch an die Qualität! Ein Volk, das solche Geistesheroen hervorgebracht hat!

«Die Vereinigten Staaten scheinen auf dem Mond zu leben.» Das war einmal. Es sind schon einige Jahre vergangen seit Yalta, wo man die Hälfte Europas zu einem bolschewistischen Konzentrationslager machte. So dumm sind die Amerikaner doch nicht, dass sie seither nichts aus den Ereignissen gelernt hätten. Nein, die Amerikaner nicht.

«Um aber Krieg zu führen, würde in Russland nicht das genügen, was in Deutschland seit jeher genügt hat: der blosse Wille der führenden Männer.» — Die Amerikaner leben auf dem Mond, aber es scheint in grösserer Entfernung noch andere bewohnte Himmelskörper zu geben.

«Die UdSSR... weiss mit fremden Gebieten nichts anzufangen. Sie hat weder Kolonien noch Lebensraum (wie Hitler sagte!) nötig.»

Falls man Ihnen Ihre Kriegsentschädigung ausbezahlt, kaufen Sie sich doch, Herr Noppeney, einen neuen Schulatlas, mit den neuesten Grenzen und den dazugehörigen Vorhängen aus Eisen, Bambus, Samt usw. Viel Interessantes werden Sie unter «Europa» finden. Unter der Überschrift «Asien» werden Sie (rechts oben) eine kleine Halbinsel mit Namen Korea finden, rechts unten liegt das früher französische Indochina. Sie erinnern sich doch noch an die schönen Propagandaparenen der B.B.C. aus der Kriegszeit: «La France sera libre de Saïgon à Strasbourg.»

«Es hat des Absolutismus der Zaren bedurft, um sie bis an die Masuren, ... nach Paris zu führen. Mit dem Herzen waren sie nicht dabei.»

Wie schön das klingt, sogar in preussischer Übersetzung. Wie rührend muss das sich anhören in der Sprache Racines: «... mais le cœur (avec trémolo S.V.P.) des cosaques n'y était pas.»

(Ich mache Sie aufmerksam auf das von M<sup>me</sup> B. organisierte Preisausschreiben für talentierte Märchenerzähler, s. Seite 4 in «Les Partisans de la Paix».)

Vielleicht aber waren sie mit der Flinte dabei.

Wie war's in Katyn? Es muss für manchen jungen polnischen Offizier ein letzter Trost gewesen sein, festzustellen, dass sein Mörder nicht mit dem Herzen dabei war.

Vom Absolutismus des bolschewistischen Zaren haben Sie noch nichts gehört? Auf dem Mond hat man allerdings inzwischen Wind davon bekommen.

Dass Ihr Hass gegen Deutschland unversöhnlich ist, das verstehe ich, aber Sie lieben doch Frankreich. Sie können doch nicht wünschen, dass dieser alte Kulturstaat zu einer Sowjetrepublik wird. Das kann aber nur mit Hilfe einer deutschen Militärmacht verhindert werden. Frankreichs materielle und moralische Kraft reicht dazu nicht aus (siehe 1940). Solche *renversements d'alliances* sind notwendig, und es hat sie immer in der Geschichte gegeben, auch wenn manche Leute gefühlsmässig nicht mitkommen.

Stellen Sie sich doch nicht in den Dienst der Propaganda jener Leute, die, falls ihre Stunde schlagen würde, Sie in ein Arbeitslager schicken und sich in Ihrem Schloss breitmachen würden.

Trotz dem «mir eigenen Ungestüm» mit vorzüglicher Hochachtung

V.L. (*vipère lubrique*)

On voit que, si la méchanceté du «scripteur» est susceptible d'un plus — j'ai déjà reçu maintes lettres plus inmondes — sa bêtise est sans seconde. Il est difficile, même en s'y évertuant, d'accumuler plus de prétentieuse sottise et de faire preuve, à la fois, de plus d'incompétence historique, de plus d'ignorance linguistique et de plus de malhonnêteté polémique. Passe encore d'écrire un allemand qui ferait sourire le Boche le plus indulgent; mais vouloir, prendre position à l'égard d'un article qu'on n'a pas même parcouru et qu'on ne connaît que par une fragmentaire traduction dont on a, en outre, dénaturé le texte, cela est exagéré. Il n'y a dans cette lettre paradoxalement anonyme, qu'une chose qui ne le soit pas: la signature...

— : —

Rien n'illustre mieux le bien-fondé de mes articles sur le réarmement de l'Allemagne vu du Luxembourg, que les réactions que leur lecture suscite. Mais rien non plus ne met davantage en relief l'incompréhension têtue et sordide d'une partie du public auquel ils s'adressent. L'anonyme ci-dessus me traite de fourrier du bochévisme, de soutien du communisme... Il faut vraiment y mettre beaucoup de bonne ... ou de mauvaise volonté, pour voir en moi, même quand on ne comprend pas un mot de la langue qui est la mienne,

un sympathisant de cette idéologie, dont tout m'écarte : mes origines, mes traditions, mon œuvre, mes relations, mes attaches familiales, mes amitiés, mes intérêts même si tant est que j'eusse jamais mis ceux-ci dans la balance (et cela, je l'ai bien prouvé je crois!) ma vie entière consacrée à la seule, à l'exclusive défense de la cause française dans le triomphe de laquelle j'ai toujours vu et ne cesse de voir le salut de mon pays, et enfin, l'individualisme forcené, auquel je n'ai nulle intention de renoncer après trois quarts de siècle d'emploi...

Je déclare donc, tant aux anonymes qu'aux tiers obligeants, accourus pour me crier casse-cou et me mettre en garde contre d'inexistantes manœuvres de captation et de supposées tentatives d'entortillage, qu'ils perdent leur temps, leur peine, leur salive et leur encre. Dans tout ce que j'ai fait, fais et ferai, je n'ai pris et ne prendrai jamais conseil que de moi-même. Si je m'en suis mal trouvé, parfois, personnellement, j'ai aussi été le seul à en supporter les conséquences, comme j'ai été et reste le seul à prendre mes décisions. Que donc la «vipère lubrique» (comme c'est spirituel!) et ses pareils, nommés ou innomés, se rassurent : celui qui «m'aura», ceux qui «m'auront», sont encore à naître!

Un autre anonyme, celui-ci par carte postale et en patois, me fait savoir que je suis «c verkappten Ostpreiss»; un autre, me félicite, avec ce qu'il croit être de l'ironie fine, «d'avoir su prendre mes précautions pour me mettre à l'abri des conséquences du «grand soir»; un troisième m'invite «à procéder sans plus tarder, au partage de mes biens entre mes compatriotes au lieu de les réserver aux Russes»; enfin, on me communique une longue lettre, signée, hâtons-nous de le dire, d'une brave dame, qui s'émue, la chérie, de mes sentiments anti-français, parce que j'ai osé soutenir, qu'une presse un peu trop répandue, tant en France qu'à l'Étranger, attachait plus d'importance aux mollets de Mademoiselle Mistinguett et au chapeau de Monsieur Maurice Chevalier, qu'à l'angoissant problème du réarmement allemand. La charmante enfant, qui prend, avec une énergie digne d'un meilleur sort, le parti des stars de Hollywood, du cache-sexe de Rita Hayworth, du soutien-gorge d'Esther Williams et des cuisses des «géants du Tour de France», ajoute que «Monsieur Noppeney prouve assez que les temps ne sont pas encore révolus qui verront la réalisation de la Fraternité mondiale».

Ainsi, vous voilà prévenus, lecteurs du «RAPPEL», camarades des camps de concentration, résistants à l'emprise allemande; vous avez à faire, en ma personne, à un communiste, à un bolchévisant, à un partisan camouflé des Boches, à un naziste, à un réactionnaire, à un astucieux hypocrite et à un ennemi du genre humain, le tout en-

semble! C'est un peu beaucoup pour un seul homme! Heureusement que je suis entouré de gens sensés et sûrs qui me conseillent, qui pensent pour moi, qui guident mes pas, qui s'entremettent en ma faveur, qui interviennent quand j'hésite et qui tiennent leur intelligence souveraine à ma disposition, pour me tirer des situations fâcheuses où je me mets à plaisir...

Mais cette chanson-là, bonnes gens, on me la chantait déjà avant le mois d'août 1914, avant le mois de mai 1940, dans les mêmes termes, sur le même ton, de la même manière, tantôt anonyme, lâche et sotté, tantôt signée, moins vile sans doute, mais plus bête encore!

Et cela ne m'a pas empêché, hélas, d'avoir vu juste!

Pour moi, une seule chose existe: le danger allemand. Chaque fois encore les événements m'ont donné raison. S'il se fait qu'un parti, chez nous idéologique, auquel je n'appartiens ni de loin ni de près, ait les mêmes appréhensions, nous tombons d'accord à ce point de vue. Et je vous prie de croire que nous, les victimes de Dachau, fussions-nous de droite ou de gauche, nous n'avons guère fait, dans l'attente exaspérée de notre délivrance, de différence entre les défenseurs de Stalingrad et les débarqués en Normandie, et que nous avons mis notre espoir, notre pauvre, frêle et unique espoir, autant dans les Alliés occidentaux passant le Rhin, que dans les Alliés orientaux passant l'Elbe... tout en nous félicitant que les Américains aient été les plus alertes!

Contre le danger allemand, le danger pur, le danger, renouvelé de Guillaume comme de Hitler, le danger éternel du pangermanisme, aussi menaçant actuellement qu'avant les deux guerres successives, cette alliance, à mes yeux, existe encore. Il m'est absolument indifférent que ceux qui pensent en cette matière comme moi soient ou ne soient pas de mon bord ou moi du leur. La seule chose qui m'intéresse, la seule chose qui aiguille ma conduite, c'est qu'il ne convient pas de placer sur un pied d'égalité avec nos défenseurs et avec nous-mêmes, la nation de proie qui, à deux reprises, a envahi mon pays, malgré ses engagements, malgré sa parole, malgré ses affirmations, malgré sa signature, et qui recommencera ce petit jeu à la première occasion, surtout si on lui met entre les mains tous les atouts. Il y a un danger plus lointain? Soit! Je vous le concède. Mais écartons d'abord celui qui s'annonce, qui est à nos portes, qui déjà prend son élan.

(Avril 1952.)

## Bravo, Monsieur Mosche Scharret!

On pourrait, Monsieur, épiloguer assez sottement au sujet de votre nom, et déjà quelques journalistes «spirituels», et maint habitué «d'estaminet» ne s'en sont pas fait faute. Ce qui n'empêche point que, seul, jusqu'à présent, des personnalités politiques du monde entier, vous avez fait preuve de dignité et d'un sentiment avisé de l'honneur national.

Vous n'avez pas pris, Monsieur, le chemin de Montoire. Représentant de votre pays, de votre race, de votre religion, vous avez écouté les voix qui se lèvent du charnier immense où pourrissent des millions des vôtres, ou qui vibrent encore dans l'air suffocant où d'autres millions des mêmes s'évanouirent en fumée par l'intermédiaire des crématoires. Vous n'avez pas oublié les tortures indicibles infligées à ceux-là

«Qui portaient fièrement la honte d'être juifs»:

vous vous êtes souvenu des petits enfants juifs, lancés vivants dans les fournaises d'Auschwitz, des vieillards et des infirmes juifs précipités vivants dans les carrières de Buchenwald, des hommes juifs, martyrisés avec un raffinement inouï, avant d'être délivrés par une mort «scientifique» dans les salles expérimentales de Dachau, des femmes juives, violées par 20 «SS-Männer» avant d'être, par eux, achevées à coups de talon et de crosse; vous avez songé aux exactions, aux vols, aux pillages, aux séquestrations, aux destructions, voulues et organisées, aux ruines, partout entassées, dont, pendant plus d'années encore que les autres peuples, vous avez été les innocentes victimes. Vous avez évoqué les arrestations, les emprisonnements, les années de réclusion et de bagne, les sévices sans nom et les longues tortures avec la mort au bout, tout cela devenu un jeu pour les porteurs de l'uniforme de honte, de l'uniforme du soldat allemand, de l'officier allemand...

Et alors vous avez, avec le sentiment que le rappel de ces horreurs méritait, refusé de serrer la main à celui qui en est sans doute innocent, mais qui a la charge et subit la honte de représenter actuellement la nation de proie, coupable de toutes ces ignominies.

Vous avez ainsi, Monsieur, donné une leçon admirable à ceux, de par le monde, qui, oublieux d'un proche passé d'indicibles infamies, professent le prétendu «pardon des offenses» et, sous des prétextes fallacieux et pour des raisons qui n'en sont pas, serrent des mains qui, si elles n'ont pas trempé dans le sang des victimes, n'en sont pas moins souillées par le contact des bourreaux.

Ces bourreaux, dont M. Adenauer a assumé les devoirs en en acceptant la succession.

Or, la convention intervenue entre l'État d'Israël et la République fédérative allemande, met à la charge de celle-ci le paiement d'une somme globale de trois milliards et demi de mark allemands, payables (ah! le bon billet!) en 12 à 14 années.

Ce qui met le juif tué à 6000 francs!

Les vols, les destructions, les sévices, les privations de liberté, le dommage matériel et le dommage moral ne comptent pour rien!

Bel exemple de la future justice européenne et mondiale!

Quelques-uns prétendent que le fait de ne point tendre la main en signe de réconciliation, ne venait pas du délégué israélien, mais du chancelier allemand. Cela ne diminuerait en rien la valeur symbolique de ce geste négatif. Car M. Adenauer, bien qu'Allemand, n'ignore pas la civilité, et sait qu'il appartient au supérieur de tendre la main à l'inférieur, s'il le juge nécessaire. Or, le supérieur, en l'espèce et malgré qu'on en ait, c'est le lésé, c'est la victime, c'est le créancier, c'est celui à qui réparation est due. Donc, M. Adenauer n'avait, en toute hypothèse, pas à le faire. En s'en abstenant, il reconnaissait les torts de son peuple, il reconnaissait son infériorité, comme M. Scharret de son côté établissait une supériorité qui, même après acquittement de la dette, persistera, tant qu'il y aura une race juive, tant qu'il subsistera une race allemande.

Les six millions de Juifs, froidement, lâchement, sadiquement assassinés par 60 millions d'Allemands, continueront éternellement à crier vengeance. Jamais les quelques millions de survivants, ni ceux qui viendront après eux, ne perdront de vue ce que le peuple allemand, sinon en son ensemble du moins, en sa presque totalité — puisque c'est à une immense majorité qu'il s'est donné un dictateur — a commis à son endroit.

Le «jour de la colère de Jéhova» n'est pas encore venu...

Cependant, les autres peuples, non moins cyniquement, non moins sadiquement, martyrisés, torturés, décimés, volés et spoliés que le peuple juif, serrent la main d'Allemands, et avec eux boivent et banquettent, rient et s'entretiennent. D'ici qu'on s'embrasse sur la bouche, ce ne sera pas long...

C'est très beau, les réconciliations! Mais ça vous a un petit air spectaculaire plus près du cabotinage que de l'art du théâtre. Il est aussi très facile d'accorder le pardon, même à qui point ne le demande, quand on n'a été que lointainement victime, ou qu'on est victime déjà largement désintéressée, ainsi qu'il arrive... Tel, de qui la vétuste bicoque a été détruite, avec son pouilleux contenu, par

l'offensive Rundstedt, mais qui s'en est tiré sain et sauf avec les siens, contemple, avec une sorte de reconnaissance qui va à la cause première, la villa venue remplacer la pitreuse demeure, et les meubles flambant neufs qui ont pris la place des chaises bancales, des tables vermoulues, des armoires branlantes et des lits démantibulés, si heureusement réduits en cendres et en poussière... Non! A ceux-là, la réconciliation ne pèse pas, bien au contraire, Il ne tient qu'à M. Adenauer de généraliser ce sentiment ... européen.

Pas plus que le peuple israélien, les autres peuples n'ont le droit de renoncer à ce qui leur est dû, de faire bon marché des compensations qui leur reviennent, de passer au compte des profits et pertes les milliards dont ils ont été, de toutes manières, délestés. Non plus que l'Allemagne elle-même, l'Allemagne du premier Guillaume et de Bismark, n'avait renoncé aux cinq milliards (or) et à l'Alsace-Lorraine, malgré le changement de régime survenu en France, les peuples vainqueurs n'ont à prendre en considération le changement de régime survenu en Allemagne. Il faut donc espérer que ces autres peuples, dont le Luxembourg, réclameront à leur tour (si ce n'est fait déjà) et que M. Adenauer, et ceux qui viendront après lui, mettront leur point d'honneur à payer ce qu'ils doivent et à ne pas laisser peser sur leurs administrés, jusqu'à la consommation des siècles, la réputation d'être des débiteurs sans pudeur, et des escrocs sans scrupule.

Il suffit qu'ils aient été des assassins sans pitié!

Certes, je ne prétends pas rendre l'actuel gouvernement allemand responsable, dans leur origine, des crimes de ses prédécesseurs. Ce serait aussi vain et aussi ridicule que de le prétendre irresponsable entièrement, ainsi que le font, prenant des airs de supériorité politique, voire philosophique, certains qui voudraient se faire passer pour des réalistes et des humanitaires. Il est facile, quand on n'a pas souffert, ou, que, ayant souffert, on a trouvé des compensations avantageuses, de pratiquer le pardon des offenses sur le dos des autres, des «payeurs de pots cassés», des «dindons de la farce», des «laissés pour compte» et autres objets de comparaison, vulgaires mais exacts...

Comme nous sommes quelques-uns à ne pas tenir à ces épithètes, nous attendons, la main doublement tendue — pour recevoir et pour remercier — le geste et les sous de M. Adenauer...

(Octobre 1952.)



von Manteuffel



von Speidel



Guderian



Graf von Schwerin



Geyr von Schweppenburg

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un jeu de massacre de quelque fête foraine. Ce sont les têtes des futurs chefs de la future armée européenne selon le cœur de Messieurs Adenauer et consorts.

## Le sursuperlatif « deutsch »

Nous avons tous dû étudier, en notre jeune temps, les modifications par lesquelles doivent passer les adjectifs qualificatifs, pour exprimer les divers degrés de comparaison ou de signification (Steigerungsgrade). Nous avons appris qu'il en existe trois: le positif, le comparatif et le superlatif. De cela, qui suffit à toutes les langues du monde, le surhomme allemand ne pouvait se contenter. Il a donc créé un sursuperlatif bien à lui, pour les adjectifs exprimant déjà par eux-mêmes une idée de supériorité. Ce terme a l'avantage d'être le même pour tous les qualificatifs élogieux et il en représente le « summum ». Il peut être platé, grammaticalement, à la fin d'une énumération ascendante; il peut aussi être employé, seul qualificatif, réalisant ainsi le fin du fin en toute matière.

C'est le mot « deutsch ».

Un livre « français » est, généralement, un livre en langue française, qu'il soit imprimé en France ou en Belgique, au Canada ou en Suisse, en Luxembourg ou à Haïti. Ce terme peut s'appliquer également à un livre que l'auteur, le lecteur et, surtout, le critique considèrent comme développant plus particulièrement des idées ou des opinions françaises, qui représente l'esprit français, ou qui est destiné à inculquer la langue française. Il peut, en ce cas, être écrit en n'importe quelle langue, voire en allemand.

Mais un livre « allemand », « ein deutsches Buch », est un livre qui, non seulement, doit être écrit en allemand, cette langue étant la plus belle, la plus harmonieuse, la plus euphonique, la plus claire et la plus lucide de toutes les langues du monde, mais qui également dépasse, en valeur littéraire, éducative, morale, ainsi que typographiquement et par sa reliure, tous les autres livres, quels qu'ils soient. À ceux-ci ne reviennent, quand ils sont dignes d'éloge, que les épithètes de « bon, excellent, hors ligne, etc. ». Mais le mot « deutsch » résume tout cela et l'efface. Le livre est « deutsch » ! C'est tout dire. Il est par conséquent « über Alles, über Alles in der Welt ».

Prenez une femme (Façon de parler!) : elle peut être agréable, jolie, séduisante, belle, divine, céleste, admirable, merveilleuse, miraculeuse et tout et tout, en constante progression. Tant qu'elle ne sera pas dite « deutsch », il n'y aura rien de fait. Seul, ce mot couronnera cette énumération ascendante, seul, il lui délivrera le cachet suprême de la suprême perfection: « Eine DEUTSCHE Frau ! »

On peut être, même en Allemagne, « ein braver Mann, ein redlicher Mann, ein edler Mann ». Mais si l'on est proclamé « ein deutscher

Mann», tout est dit. On est alors le modèle, le prototype, le parangon de toutes les vertus. «Deutsch» est le maximum des maxima. Après ce mot, il n'y a plus rien. Ce monosyllabe de cinq consonnes et de deux voyelles donne le vertige. Il plane au-dessus du monde, au-dessus du ciel, au-dessus de l'Univers, au-dessus de l'infini: «Schön, schöner, am schönsten, deutsch. - Gut, besser, am besten, deutsch. - Hoch, höher, am höchsten, deutsch. - Göttlich, göttlicher, am göttlichsten, deutsch.» Le qualificatif «deutsch» renferme au plus haut point toutes les qualités et les surclasse. Il est définitif, catégorique, sans appel, unique. Il est «deutsch», quoi!

Dans le bon sens, bien entendu. Comme superlatif de supériorité et non comme superlatif d'infériorité. Il serait de fort mauvais goût, et en opposition flagrante avec la vérité la plus élémentaire, de dire, par exemple: dumm, dümmer, am dümmsten, deutsch. — Schlecht, schlechter, am schlechtesten, deutsch — ou lächerlich, lächerlicher, am lächerlichsten, deutsch...

Aussi ce mot se suffit-il à soi-même. Inutile d'aller chercher des épithètes louangeuses si on veut chanter l'allemande gloire. Qu'on dise qu'elle est «deutsch», et qu'on en reste là. Tous les «issime» de Mussolini ne rendent pas un son comparable.

Deutsch! Cela se prononce avec emphase, en jouant du menton, en regardant avec fierté, dans le blanc des yeux, son interlocuteur. Un léger tremblement des lèvres et le regard un peu noyé ne font pas mal dans le paysage. Et n'oubliez pas d'insister sur la première partie de la syllabe et de postillonner d'importance en expectorant la deuxième. Car il convient d'exprimer avec intensité l'honneur que l'on éprouve à prononcer un nom aussi prestigieux.

Aussi les Allemands ne s'en font-ils pas faute. C'est par tonnes, qu'à user de ce mot, leur salive se répand. En poésie surtout. Si vous ne le rencontrez que rarement dans Goethe et dans Schiller, et avec, seulement, une pointe d'ironie dans Heine, vous ne vous en dépêtrerez que difficilement dans les auteurs de deuxième zone, comme, par exemple, Rückert, Uhland et Geibel, et vous n'en sortirez plus du tout si vous tombez dans la poétaille genre Hoffmann von Fallersleben. Max von Schenkendorf ou autres illustrations de même farine. C'est particulièrement dans la chanson patriotique et populaire «cette sublime affirmation du génie poétique et musical du peuple allemand» (divers, passim.) que l'on marche à chaque pas dans ce crachat. Voulez-vous en faire l'essai? Saisissez d'une main, soigneusement gantée, le «Allgemeines deutsches Commersbuch der deutschen Studentenschaft». N'allez pas, sur la foi du titre, vous imaginer qu'il s'agit là de quelque manuel de droit commercial à l'usage des aspirants au doctorat en droit ou d'un ouvrage de

comptabilité pour futurs «Kommerzienräte». «Commers», en boche, veut dire «beuverie estudiantine consciente et organisée, au cours de laquelle on boit et on chante sur commandement». Car en Allemagne, tout se fait «auf Kommando», depuis l'absorption d'un demi de bière, jusqu'à l'envoi, dans la fournaise du crématoire, des petits juifs encore vivants. «Eins! Zwei! Drei! Los!»

Donc, ce «Commersbuch» est un répertoire de chansons patriotardes, pleurnichardes et revanchardes, toutes intégralement idiotes, destinées à être beuglées en chœur par la généreuse jeunesse des écoles, buveuse de bière, fumeuse de pétun et verseuse de larmes.

Oui, parfaitement: verseuse de larmes. Car le boche, dès qu'il a un verre dans le nez, ou bien saigne comme un garçon d'abattoir ou bien pleure comme un veau.

Depuis plus d'un siècle un quart, cet invraisemblable bouquin, régulièrement revu, aggravé et tenu à jour, est le bréviaire musical de l'élite intellectuelle allemande. Muni du «motto», «Gaudeamus igitur juvenes dum sumus» il est dédié «à l'allemande jeunesse estudiantine en encouragement aux heures joyeuses, ainsi qu'aux vieilles maisons (sic! Cela veut dire: anciens étudiants!) pour leur rappeler leur jeunesse académique»!

Je vous assure que je ne «dherre» pas!

Il se trouve entre toutes les mains estudiantines et écolières d'aujourd'hui, d'hier et de demain, et continue à verser de l'héroïsme même aux cœurs les moins disposés à en recevoir.

Bien que précédé d'une lettre, commise en 1858 par le père Arndt, (le plus réjouissant des aèdes patriotards de l'époque des «Befreiungskriege», qui la termine déjà, — car le nazisme est de tous les temps — par le **deutscher Gruss** de la **deutsche Treue**), ce recueil, monument de la sottise germanique, n'en contient pas moins, outre la plupart des chants de guerre antérieurs à cette date, et ceux, qui depuis et jusqu'à 1914 ont entretenu la haine et préparé la guerre, également les produits dont de plus récents Tyrtées ont, depuis, accouché (Mon édition ne comprend pas, le **Hasslied gegen England**, de Lissauer, ni **Rache für Tsing-Tao**, ni le **Horst Wessel-Lied** où toute la bêtise des Boches s'épanouit avec indécence, mais maints autres gueulandos de mêmes acabit, teneur et valeur).

Donc, en main ce «Commersbuch», feuillotez-le d'un doigt, à votre gré avisé ou nonchalant, et vous y tomberez, à chaque page, une douzaine ou deux de fois sur le mot «deutsch», dans son acception superlative ou exclusive, dans son sens de «au-dessus de tout». Car l'Allemagne est le seul peuple au monde n'ayant aucun sentiment du ridicule, le seul qui ait poussé, jusqu'à un tel degré dans l'absurde, le narcissisme politique et l'extase devant sa propre image.

Et voici, puisées au hasard et pour votre édification, dans le volume que j'ai là sous la main, relié en peau — qui pourrait être humaine car il vient de Dachau! — les principales alliances de substantifs divers avec le qualificatif en question. Pour plus de facilité, et pour mieux en faire voir la grotesque emphase, je les ai reproduites par distiques et unies par la rime. Mais chacune est individuellement telle qu'elle se présente dans le texte. L'ensemble, d'ailleurs, constitue un poème bien allemand!

Deutsches Lied und deutscher Sang  
Deutsche Kunst und deutscher Klang  
Deutscher Mund und deutsche Lunge  
Deutsche Säng'er, deutsche Zunge.  
Deutsches Volk und deutsches Land  
Grüss dich, deutsches Vaterland!  
Deutsche Faust und deutsches Schwert  
Deutsche Gaue, deutsche Erd'.  
Deutsche Liebe, deutsche Treue  
Deutsche Adler, deutsche Leue.  
Deutscher Glaube ohne Spott (sic!)  
Deutsche Götter, deutscher Gott.  
Deutsches Weib und deutscher Rhein  
Deutscher Tabak, deutscher Wein.  
Deutsche Eiche, deutsche Linde  
Deutsche Sonne, deutsche Winde.  
Deutscher Sinn und deutscher Mut  
Deutsche Tugend, deutsches Blut.  
Deutsche Zucht und deutsche Lehre  
Deutsches Recht und deutsche Ehre. (!)  
Deutsche Sitte, deutsche Lieder  
Deutsche Freunde, deutsche Brüder.  
Deutsche Freude, deutsche Lust  
Deutsches Herz in deutscher Brust.  
Deutsche Männer, deutsche Frauen  
Deutsche Felder, deutsche Auen.  
Deutsche Freiheit, deutsche Reinheit  
Deutsche Keuschheit, deutsche Einheit.  
Deutsche Hand und deutsche Stirn  
Deutsches Auge, deutsches Hirn.  
Deutsche Art und deutscher Zorn  
Deutscher Jugend Lebensborn (!).  
Deutsches Lied in deutscher Weise  
Damit jeder Deutschland preise (sic!).  
Deutscher Schwur aus deutschem Mund (!)  
Deutsches Wort auf Felsengrund (!).

Deutsche Wahrheit ohne Hehl (!)  
Deutscher Körper, deutsche Seel'.  
Deutsche Arbeit, deutscher Drang  
Daran denk dein Leben lang (!).

Il n'y aurait aucune raison pour ne pas continuer ce petit jeu et ne pas ajouter à ce tissu d'absurdités d'autres «alliances» de mots, dont quelques-unes plus exactes:

Deutsche Buben, deutsche Birnen  
Deutsche Äpfel, deutsche Birnen.  
Deutsche Tiefe, deutsche Höhe  
Deutsche Läuse, deutsche Flöhe.  
Deutsches Fressen, deutsche Kost  
Deutsches Bier und deutscher Most.  
Deutscher Tobak, deutscher Suff  
Deutsches Spiel und deutscher Bluff.  
Deutsche Dichter, deutsche Denker  
Deutsche Richter, deutsche Henker.  
Deutsches Schwein und deutsche Sau  
Deutsche Kuh auf deutscher Au.  
Deutscher Knabe, deutscher Blödel  
Deutsches Madel, deutscher Trödel.  
Deutscher Wicht und deutscher Schuft  
Deutscher Mist und deutscher Duft.  
und so weiter, und so weiter und so weiter ...

Les substantifs ... énergiques ou allusifs, ci-dessus, accolés au qualificatif «deutsch» sont empruntés au répertoire coutumier de Messieurs les Officiers de la glorieuse armée allemande, avec lesquels j'ai eu l'honneur de me rencontrer, entre 1915 et 1918 et entre 1940 et 1945. J'en ai, de leur bouche, entendus bien d'autres, mais dont le papier le plus indulgent refuserait l'impression. Pseudo-aristocrates du temps des trois guillaumes, prétendus démocrates du temps des trois crapules, les «deutsche Kulturträger», uniformés ou non, se sont toujours distingués par leur vulgarité, leur grossièreté et leur obscénité en paroles. Grattez le «Weltmann», vous trouverez le goujat. Sous le gant de peau (ils en ont volé des millions de paires rien qu'à Grenoble, Chaumont, Millau et Niort!) les Boches ne dissimulent jamais qu'une main sale. Comparé au plus haut fonctionnaire allemand, le plus rustaud des charretiers de France est un gentleman. Il est donc inutile que les Allemands, qui liront ce qui précède, s'en trouvent désobligés, les chers amis! Ce n'est que le fruit de mes expériences linguistiques au conseil de guerre de Trèves, à la prison de la Windstrasse et à celle de Wittlich, dans les geôles et les case-

mates du château de Dietz-an-der-Lahn, et de mes relations avec la Gestapo de Lützelburg et avec les Blockführer, Rapportführer, Lagerführer, Sturmbannführer et autres Ober- et Unterführer de Dachau...

Deutsche Art und deutscher Schliff!

(Novembre 1952.)



*Victimes des camps au début de 1945 à Dachau*

## Le Livre d'Or

Ce livre fait **frémir**. Pour deux raisons. Par les souffrances qu'il rappelle; par la distance qu'il dénonce. La distance, entre ce qui est et ce qui devrait être. Entre ce qui fut et le souvenir qui en est resté. Entre la révolte d'alors et la résignation d'aujourd'hui. Entre les sacrifices autrefois consentis par les uns et l'indifférence dans quoi se drapent aujourd'hui les autres...

L'indifférence, sinon l'hostilité! L'indifférence générale qui est parfois en nous-mêmes. L'hostilité de certains.

Il n'y a pas à se le dissimuler: nous ennuions. Le peu de place que nous prenons est encore de trop. On «en a soupé», on «en a marre» de ceux qui furent torturés, martyrisés, assassinés. Et parmi les survivants mêmes, combien qui «recommenceraient»? Oubli, pardon, amnistie, fraternité, on n'a que ces mots-là à la bouche. Par persuasion? Par charité chrétienne? Par grandeur d'âme? Par humanité? Laissez-moi rire! Mais par ennui, par lassitude, par dégoût, par fatigue et par paresse. Les Boches? On leur tend les mains, on les leur serre, on les leur secoue. On s'embrasse, on s'étreint! Pour un peu, on coucherait ensemble!

Qui, «on»? Mais tout le monde, voyons ou presque! Les satisfaits, les gonflés, les comblés, comme les insatisfaits et les «aspirants». Ceux qui n'ont pas souffert — au contraire, parfois! — comme ceux qui, ayant souffert, ont trouvé depuis de larges compensations à leurs souffrances, souffrances plus verbales, d'ailleurs, que réelles. Il est évident que celui qui a passé huit jours seulement, ou six semaines, voire six mois, dans les geôles allemandes, est plus disposé au pardon que celui qui y vécut toute la guerre, et que les pères et les mères des assassinés de Hinzert oublient moins vite que ceux et celles qui n'eurent à envoyer à leurs fils détenus ou sur le front que quelques moyens de subsistance!

Du reste, Aristide est de tous les temps et rien n'est crispant pour la majorité des humains comme les mérites de la minorité!

L'amnistie? Mon Dieu! Je dois dire, au risque de désobliger des amis, que je n'y suis et n'y ai jamais été opposé, à condition qu'elle restât dans des limites raisonnables et ne s'appliquât qu'à nos compatriotes. Dès la libération, encore à Dachau, quand nous parvinrent les premières nouvelles du pays, j'ai, dans le journal hectographié publié par les Luxembourgeois à l'instar des autres nationalités, demandé la punition exemplaire des coupables, des dénoncia-

teurs, des entraîneurs, des traîtres, et l'amnistie immédiate, pleine et entière, des «innocents», selon l'acception populaire de ce mot en France, c'est-à-dire, des «imbéciles» qui, incapables de penser par eux-mêmes, s'étaient laissé entraîner.

Et cela aurait certes mieux valu que de se hâter d'imiter nos tortionnaires en peuplant les prisons, en pillant des demeures, en se livrant à des voies de fait, ainsi qu'on ne l'a que trop fait sur des dénonciations le plus souvent fausses et presque toujours intéressées. On ne se trouverait pas en présence, actuellement, de ce jeu ridicule des résipiscences, des désaveux, des mesures prises trop hâtivement, et que, plus tard, l'on regretta, de l'inégalité des peines encourues et du **flagrant** manque d'équilibre dans cette épuration à la fois trop tardive et trop accélérée. Combien de «collaborateurs» qui n'ont fait que suivre le mouvement, et que la vindicte frappa, combien d'autres, aussi, qui le déclanchèrent et restèrent exempts de peines. A des situations exceptionnelles auraient dû correspondre des applications exceptionnelles des lois exceptionnelles. Ceux qui pendant des années et des années — et je n'hésite pas ici à nommer Tony Kellen et Norbert Jacques — n'ont cessé d'essayer d'influencer leurs compatriotes et qui y ont réussi auprès de certains, c'est à peine si l'un d'eux fut maintenu sous les verrous quelques semaines puis relâché pour «insuffisance de preuves» cependant que l'autre ne fut pas même inquiété! J'estime toutefois que ces intellectuels qui exprimèrent maintes fois dans leurs élucubrations prétendument littéraires leur haine et leur dégoût de leur pays d'origine, ont fait plus de tort à notre pays, par leur propagande antinationale tant dans le Luxembourg qu'à l'Étranger, que le malheureux analphabète donnant du poing sur une table de cabaret en criant «Heil Hitler!» J'estime aussi que certains de nos compatriotes, correspondants ou collaborateurs, pendant la guerre, de la «Pariser Zeitung» ou d'autres journaux du même acabit, mais actuellement fort bien en cour, nous ont fait plus de mal que les malheureuses qui vendirent aux SS leurs charmes frelatés pour avoir de quoi vivre. J'estime surtout que les canailles uniformées, qui ordonnèrent les vols et les assassinats, les arrestations et les tortures, sont plus coupables mille fois que ceux qui, par crainte et lâcheté, se conformèrent aux prescriptions qui devaient les leur épargner.

Mais la longanimité règne! Après avoir prononcé et appliqué des peines, certes méritées, mais trop fortes, relativement, on en est arrivé à des peines non moins méritées, mais relativement trop minimes. Puis on s'est mis à gracier. A gracier les plus notoires criminels. Tandis qu'on s'en va prier au pied de la Croix de Hinzert, qu'on y dépose des fleurs et prononce des discours, on prépare le

chemin de la liberté à celui qui ordonna l'exécution des fusillés qu'elle commémore. Et la vague d'indifférence, d'oubli s'étale, s'étend, submerge tout et recouvre déjà les plus incontestables mérites, pour quelque jour, bientôt, se perdre dans le sable et découvrir ... des mérites contraires.

Du pas où vont les choses, dans peu de temps, c'est nous qui auront eu tort. Dès à présent, les plus tièdes d'entre les résistants, les attentistes astucieux, les moins compromis des collaborateurs tiennent le bon bout. Les victimes de la guerre, les vrais, les purs, c'est-à-dire ceux qui n'ont ni hésité, ni douté et qui, s'ils survécurent, continuent, sont considérés comme des empêcheurs de danser en rond. Nous ne voulons pas préciser, pas encore, mais il y a des administrations où l'on fait tout pour les vexer, pour les dégoûter, pour leur rendre la vie impossible, pour négliger leurs réclamations les plus motivées.

Le Livre d'Or, disons-le à sa gloire et à la nôtre, n'a pas trouvé partout une bonne presse. On me rapporte cette phrase, entendue au café: «Ne voilà-t-il pas qu'ils s'avisent de nous servir du réchauffé et de publier à son de trompe leurs «hauts faits»...» Il est évident que la LPPD en éditant le Livre d'Or de la Résistance, a «ennuyé» énormément de gens...

Mais ce livre en a aussi rassuré et revigoré d'autres. Il oblige à une juste perception des choses, des événements et des gens. Il reste comme le réquisitoire le plus convaincant dressé contre la nation de proie qui foula aux pieds les droits les plus sacrés des peuples et des individus. Par l'énumération des noms et des faits, il constitue le témoignage le plus irréfutable de la part prise à l'œuvre commune de la libération du monde, par le peuple le plus petit, le plus faible et le plus désarmé.

Quant aux souffrances que ce livre évoque, ce qui, à y réfléchir, s'impose le plus, c'est leur inconcevable gratuité. On lit ces noms, on en retrouve à chaque page, connus, sympathiques, aimés, et on se dit, presque avec effarement: «Pourquoi? Pourquoi ces gens paisibles, tranquilles, à l'écart de toute matière politique hors celle qui consiste à préférer à tous autres le pays de son origine et de sa naissance, pourquoi ces vieillards, ces femmes, ces enfants ont-ils été arrachés à leurs foyers, à leurs familles, pourquoi ont-ils été emprisonnés, martyrisés, assassinés? Pourquoi eux, qui n'étaient certes pas faits pour un destin aussi hors série, en dehors de toutes proportions avec leur vie calme et leurs cœurs pacifiques, ont-ils pareillement dû souffrir? Ils vivaient à l'abri des lois et respectueux d'elles, travaillaient, riaient, peinaient, se réjouissaient. Leur vie était

humble. Ils ne faisaient de tort à personne. Rien ne les désignait à l'héroïsme, rien non plus à la lâcheté. Et soudain...»

Certes, tout le monde n'avait pas cette innocuité. Il y avait les irréductibles, les indomptables. Les adversaires avertis de l'Allemagne tentaculaire. Les Cassandres. Ceux dont on riait, dont on se moquait, qu'on narguait. Ceux qui se souvenaient, ceux qui prévoyaient, ceux qui pressentaient. Ceux qui, riches des enseignements de l'histoire, riches de ceux de la guerre mondiale, annonçaient, dès le lendemain de celle-ci, la guerre nouvelle. Ceux qui ne cessèrent de crier casse-cou, dénoncèrent les prétentions de l'Allemagne hitlérienne, dévoilèrent ses plans, exprimèrent la certitude de l'invasion imminente. Ceux-là assumèrent largement leurs responsabilités. Ils demeurèrent jusqu'au bout, s'exposant en toute connaissance de cause au premier choc de l'ennemi. Et si leur sacrifice, librement consenti, a été vain au regard de celui, plus imprévu, des autres, et n'a rien empêché, rien racheté, c'est que, précisément, l'unanimité de la foi patriotique luxembourgeoise fit que l'abnégation de quelques-uns se perdit dans celle de tous.

Proportionnellement, le Luxembourg a eu moins de collaborateurs que la France, que la Belgique et il a souffert plus qu'elles dans ses biens et dans son sang. Nous n'avons pas à rougir devant ces deux nations, car nous avons payé notre part au moins aussi cher qu'elles.

Toutefois ce n'est pas non plus une raison pour nous hausser du col et nous exagérer nos mérites. Ce Livre d'Or les réduit à leur justes proportions; tout en les rappelant avec insistance. L'insistance des milliers de noms qu'il énumère, de l'abominable martyr qu'il évoque, des effroyables injustices qu'il rappelle.

L'Allemagne est à la barre et voici l'acte d'accusation. Qu'elle se justifie serait impossible. Mais qu'elle reconnaisse ses torts, fasse l'aveu de ses crimes, les regrette, les déplore, les répare et, finalement, les expie. Alors, peut-être, ceux qui viendront et qui n'ont pas été lésés directement dans leur chair et dans leur âme, pourront-ils lui tendre la main, sans qu'on voie dans ce geste le désaveu de nos souffrances passées et le bafouement de notre attitude présente.

(Décembre 1952.)

## Oradour

Si déjà, pour le seul pays de Luxembourg, la liste des crimes commis par l'armée allemande, celle des meurtres, des assassinats, des tortures et des supplices, s'allonge jusqu'à écœurer les plus indifférents et à révolter les plus pacifiques, jusqu'à faire se dresser contre le militarisme et contre la fiction que «la discipline est la force des armées», le plus résolu des nationalistes, quelle doit être la réaction produite sur tout être humain, digne de ce nom, par la lecture des débats sur les massacres d'Oradour!

Les 680 habitants de cette localité écartée, toute d'intimité et de charme, et longtemps sans histoire, gens paisibles et résignés, dont plusieurs vieillards, presque centenaires, et 242 enfants de 1 mois à peine à moins de 14 ans, ont été égorgés, fusillés, brûlés, écrasés à coups de talon et de crosse, non par une soldatesque, ivre d'alcool et de carnage, mais froidement, systématiquement, avec méthode et raffinement, par une force disciplinée, encadrée, commandée, exécutant, au pas de parade, son métier allemand: le métier d'assassin.

L'armée allemande! Cette ignominie! Cette horde, cet agglomérat de vicieux et de dépravés, de criminels par jouissance, de meurtriers par sadisme, d'anthropoïdes retournés à leurs origines, gangrenés jusqu'au plus intime de leur être! Pourriture énorme, s'étalant sur le monde, souillant et infectant tout ce qu'elle touche, contaminant tout ce dont, simplement, elle approche. Et si, au premier moment, on s'étonne qu'il y ait eu des Alsaciens parmi les tueurs d'Oradour, il faut se dire, que la puissance du mal est telle chez les Boches en général, que les éléments les plus sains sont parfois gagnés par cette lèpre.

Quoi qu'il en soit, l'armée allemande restera à jamais comme le symbole même de la honte! Et quand on voudra, aux âges futurs, donner un nom, infliger une étiquette à l'abomination dans l'atrocité, on dira: «Ein deutscher Soldat!»

Certes, nous y étions habitués! Depuis 1704, les journaux luxembourgeois: «Clef du Cabinet des Princes de l'Europe», «Journal historique et littéraire», relataient, d'ailleurs froidement, les «atrocités», dites alors «prussiennes», commises par les troupes des marquis de Brandebourg, devenus rois de Prusse. Enfermer en Pologne, en Autriche, en Saxe, en Bavière, les populations civiles, hommes, femmes, enfants, dans les églises et mettre ensuite le feu à celles-ci, toutes pièces braquées sur les sorties, étaient coutumières réjouis-

sances des «guerriers» du «grand» Frédéric... Combien pâles, en regard, les «dragonnades» de Louis XIV, qui ne dépendaient que d'un choix à faire, les excès de la Terreur, répressions individuelles! Chose étrange et singulièrement symptomatique: en 1814 et 1815, ce furent les Russes qui, chez nous et sur les frontières du duché de Luxembourg, réprimèrent les déprédations que commettaient les troupes prussiennes. Celles-ci de nouveau, en 1870/71 se livrèrent à des horreurs, que la Croix Rouge se vit forcée de dénoncer, et chacun d'entre ceux qui avaient l'âge de raison vers 1900, se souvient du mot d'ordre: «Kein Quartier», donné par Guillaume II aux troupes allemandes de Waldersee, partant pour le sac de Pékin! Quant aux exploits allemands pendant la guerre de 1914/18, nous avons été aux premières loges pour pouvoir nous en rendre compte... Mais ce n'était qu'un prologue! Comme l'Allemagne de Guillaume avait battu le record de la Prusse de Frédéric, l'Allemagne de Hitler devait battre le record de celle de Guillaume. Émanation et essence de la population allemande tout entière, de son esprit, de sa mentalité, l'armée allemande se surpassa! Dans son esprit, sans doute, la journée du 10 juin devait être celle de son triomphe, celle qui devait illustrer à jamais la glorieuse, la victorieuse, l'imbattable armée allemande... imbattable surtout en infamie! Et sur ses drapeaux, ondulant au vent de la victoire, le nom ORADOUR devait être inscrit en lettres d'or!

Il ne sera inscrit qu'en tête du répertoire des plus grands crimes collectifs que l'histoire ait jamais eu à enregistrer!

— : —

J'ai sous les yeux le rapport officiel, froidement impartial et, dans sa teneur stricte et singulièrement détachée, plus terrible que le plus violent, le plus passionné des réquisitoires, de cette tuerie abominable et sans précédent. On ne peut le lire sans un sentiment d'épouvante, de rage impuissante, d'horreur physique, allant jusqu'à la nausée, et de honte surtout, de honte d'appartenir, parce qu'on est un être humain, à une humanité de la nature de laquelle les Boches participent. Ce que l'imagination la plus fantaisiste, la plus diabolique, la plus portée au mal, n'aurait pu inventer, la 3<sup>me</sup> compagnie du régiment SS «Der Führer», appartenant à la Zweite Panzerdivision «Das Reich», en fuite depuis Bordeaux, et qui avait déjà marqué son passage par des massacres, des vols, des pillages en cours de route, devait le réaliser!

Sur les 200 bourreaux qui composaient la bande meurtrière, si représentative de l'Allemagne entière, 183 n'ont pas été retrouvés, soit qu'ils n'aient pu échapper à la mort sur le champ de bataille.

soit qu'ils aient pu **regagner** le «Vaterland», et s'y disperser. Il en reste, en effet, **21**, dont **12 Alsaciens** en faveur desquels leurs défenseurs veulent établir une discrimination, comme ayant été obligés «malgré eux» au service militaire allemand. Je ne puis m'empêcher, tout de même, de trouver que les **9 Boches**, eux aussi étaient «obligés» au service militaire allemand, et cela également «malgré eux», car ils auraient sans doute, eux aussi, préféré, surtout en **1944**, rester chez eux au coin du feu ou bien au frais, selon la saison, plutôt que de risquer leur peau sur les routes du Limousin... Qu'il y ait, en cette matière, une différence politique ou pour des «raisons politiques», je veux bien le croire! Mais il n'y a pas de différence, humainement parlant, entre le natif de Schiltigheim, qui écrase la tête d'un gosse de six ans, et celui de Treuenbrietzen, qui en fait autant. Singulière justice, que celle qui consisterait à trouver, pour un même crime, des circonstances atténuantes ou aggravantes, selon la nationalité des coupables! Mais j'estime et j'espère que les **12 Alsaciens** pourront prouver leur innocence et j'en vois l'augure dans le fait, qu'ils n'ont pas, eux, essayé de se mettre à l'abri, avec les survivants de leur unité. Qu'ils soient restés ou revenus en terre de France après la guerre, milite certes en leur faveur. D'ailleurs, l'Alsace ferait comme le ferait, comme l'a fait, tout bien considéré, le Luxembourg, et rejetterait de son sein quiconque est indigne d'être son fils. Et je suis persuadé que les **9 Alsaciens**, tout comme les **30 Lorrains**, réfugiés à Oradour et assassinés avec ceux qui leur avaient donné asile, seraient du même avis s'ils avaient encore à en donner un! S'il y avait eu des **Luxembourgeois**, enrôlés eux aussi «malgré eux», qui eussent joué le rôle d'assassins à Oradour, je serais le premier à réclamer pour eux la peine capitale, celle qu'on a appliqué, chez nous, à certains de nos collaborateurs luxembourgeois, et, en France, à maints collaborateurs français. Je dirais même ceci: c'est que les **Boches**, les vrais, ont en réalité une circonstance relativement atténuante: leur haine nationale contre ce qui est français. Mais pour les **Alsaciens**, nés Français, les assassinés d'Oradour n'étaient non seulement pas des ennemis naturels, mais étaient des amis, des compatriotes, ce qui rendrait leur assassinat encore plus répréhensible.

Encore une fois, je veux croire, je crois à leur innocence, et je compte qu'ils la prouveront!

Et je songe à ceci, qui eût pu être admirable: Un de ces jeunes Alsaciens — car la plupart de ces soldats n'avaient que vingt ans — poussant jusqu'au sacrifice de soi-même son sens de la solidarité, non pas seulement patriotique, mais aussi plus largement humaine, et se précipitant entre les bourreaux et les victimes en criant ce seul mot «NON!», celui, dit Hello, qui consacre les héros! «Les héros,

c'est-à-dire ceux, qui se sacrifient pour une idée, pour un idéal, pour une croyance, pour la patrie, ceux, dit Jules de Gauthier, chez qui l'allégresse du «non» sauvegardant l'autonomie du moi, l'emporte sur la félicité de vivre.»

La rafale qui l'aurait aussitôt abattu l'aurait haussé, et avec lui son Alsace natale, au sommet de la gloire la plus pure.

(Février 1953.)



*Place des exécutions près du crématoire à Dachau*

# Jobards et Bobards

1914/1918 — 1940/1945

La terre est rouge encore du sang qu'ILS ont versé. Les larmes ne sont pas séchées, que pleurèrent les mères des assassinés de Hinzert, les femmes des fusillés de Wiltz, les pères de ceux qui, enrôlés de force en dépit du droit des gens, sont partis pour ne revenir plus jamais. Journallement encore, meurent, amputés de dix, de quinze, de vingt années de leur vie normale, les rescapés d'entre ceux qu'ILS vouèrent à la mort lente, dans les camps de concentration. Combien, de clinique en clinique, de salles d'attente de médecin en salle d'attente de médecin, traînent encore une santé diminuée, un cœur débile, des membres perclus? Partout, des orphelins pleurent encore un père qu'ils ont à peine connu, une mère arrachée à leurs bras puérils et impuissants. La révolte ne s'est pas atténuée encore dans le cœur de ceux dont ils firent des esclaves, qu'ils attelèrent aux plus basses besognes, qu'ils ravalèrent jusqu'à l'ignominie en les forçant à endosser l'uniforme de la honte, l'uniforme de l'armée allemande, de cette armée, dont l'infamie collective a rejeté dans l'ombre tout ce qui, jusqu'à ce jour, avait dégradé l'humanité... Ou, pis encore, en obligeant certains d'entre nous à renier le nom de leurs pères et en nous infligeant, à tous, humiliation sans pareille, souillure sans seconde, dégradation suprême et après quoi il n'est plus rien dans la bassesse: se reconnaître, se déclarer, s'avouer allemand! Hélas! Les ruines ne sont pas relevées qu'à causées le dernier sursaut de la bête. L'infamie de l'occupation, partout encore, s'étale. Nul endroit, où ne persistent le souvenir de leur puanteur, le déshonneur de leur présence, l'abjection des traces qu'ils laissèrent. Jamais les nausées ne seront apaisées, que leur vue seule provoqua. Et il semble que notre sol continue de trembler et notre air d'être empoisonné par l'ignominie de leur double passage.

Et de cela nous restons intoxiqués!

## Le retour écoeurant

Cependant, les voilà qui de nouveau surgissent: insinuants, obséquieux, mielleux, hypocrites, tendant une droite encore sanglante, tandis que la gauche se referme, précautionneusement, sur le manche d'une lame fraîchement aiguisée...

«Verbrüderung!» «Fraternité!» Leurs politicarts n'ont que ce mot à la ... bouche. De leurs yeux, des larmes de tendresse s'évadent.

Mais voyez, dans le bleu délavé ou le brun sale qui l'entoure, la fausseté de cette pupille perçante, menaçante, cruelle, d'une dureté ophidiennne, d'une stupidité animale. Voyez les lèvres minces et pincées, le pli amer de l'envieux, les dents aiguës du carnassier... Ils ouvrent au large l'envergure de leurs bras simiesques, mais gardez que ce soit pour vous étouffer! Rappelez-vous que, de tout temps, chacune de leurs paroles a été un mensonge, chacun de leurs gestes une feinte. Souvenez-vous des traités qu'ils signèrent, des engagements qu'ils prirent, des promesses qu'ils firent et des chiffons de papier qui en résultèrent! Rappelez-vous les serments de leurs princes, les protestations de leurs hommes d'État, les déclarations de leurs politiciens. N'oubliez point qu'ils n'ont jamais été que mensonge et fourberie, qu'hypocrisie et fausseté, que jamais une parole vraie n'a, par eux, été prononcée, qu'ils ne sont que tromperie et artifice, et qu'il est aussi impossible à un Allemand de préférer une vérité, qu'à un fleuve de remonter vers sa source.

### **Le bon billet**

Ah! Le bon billet qu'ils auront, les Schuman et les Eden, les Churchill et les Truman, et les Eisenhower, et les van Zeeland, et notre Bech national, quand les gens de Bonn, parmi banquets et réceptions, embrassades et effusions, discours et palabres, conférences et congrès, leur délivreront le petit «Papierfetzen» coutumier! Et les braves et bons et honnêtes et dignes et fidèles et probes alliés et associés qu'ils auront, les pioupious de France, les Tommies d'Angleterre, les Sammies d'Amérique, les piottes de Belgique et les «Jangli'en de Luxembourg, si jamais il s'agit de dégainer, et que les Saxons se souviendront de Leipzig, les Bavarois de 1813 et les Prussiens de la retraite de Russie. Charmante perspective, en vérité, que celle que nous font entrevoir les hallucinés de la paille lointaine, aveugles à la poutre proche...

### **Alerte au drapeau**

Donc cette bande de cyniques bandits et de sinistres volcurs, d'impudents scélérats et d'immondes forbans, ce ramassis d'assassins et de malfaiteurs, de brigands de grand chemin et d'escrocs de bas vol, ce mélange de Schinderhannes et de Horst Wessel, tous ces Himmler, tous ces Hitler, tous ces Goering, tous ces Goebbels au petit pied, tous ces Gustaf Simon, ces Hartmann, ces Lorenz et ces Mettgenberg, toute cette pègre, toute cette canaille, toute cette racaille, toute cette Cour des Miracles de l'ignominie psychique et de la vilénie morale, tout ça, enfin, qui n'a de nom dans aucune autre

langue que dans la langue allemande, et qui constitue la «deutsche Wehrmacht», va de nouveau encombrer de sa puanteur symptomatique les routes d'Europe et recommencer, avec l'autorisation de ceux là mêmes qui furent ses victimes, la série de ses brigandages et le cours de ses assassinats! On reverra «ça» à Oradour et à Rossignol, place de la Concorde et sous l'Arc de Triomphe, dans notre palais grand-ducal et au château de Versailles! Et tu devras, soldat de France, te mettre au garde-à-vous quand tu rencontreras, sanglé dans son uniforme, un Hauptmann, qui sera peut-être de Koepenick, ou un Herr Oberst, qui aura peut-être, de sa propre main, pendu ton père à Dachau ou étranglé ta mère à Ravensbruck! Et je devrais, moi, quand défilera au pas de parade, dans les rues de ma ville natale, le «135. Fusilierregiment», poliment me découvrir devant son drapeau, au lieu de pouvoir, à mon aise et selon ses mérites, cracher dessus!

### Sic vos non vobis

Écrasés par l'impôt que la reconstruction de ce que détruisit la nation criminelle exige, les survivants d'une époque où se rencontraient encore quelque souci d'ordre et quelque sentiment de prévoyance, constatent actuellement, avec une certaine indifférence amusée, que leur âge excuse, l'inutilité de l'effort fécond, la vanité de l'économie qui créa notre aisance passée, et la stupidité du labeur qui la maintint. Pourquoi produire, pourquoi thésauriser? Pour que d'autres — et quels autres — une fois de plus, couchent dans nos lits, revêtent nos vêtements, mangent dans notre vaisselle, s'assoient sur nos chaises, se vautrent dans nos fauteuils, prennent l'heure à nos pendules (avant de, selon l'usage traditionnel de la pègre militaire allemande, enlever nos pendules elles-mêmes, voire les cheminées qu'elles ornent, si celles-ci sont de marbre...). Le pillage, le vol, la destruction stupide et sadique, ont anéanti notre passé en en anéantissant les chers témoins! «Vertilgen», «vernichten», «ausrotten», «erledigen», «umlegen», termes chers à la trinité hitlérienne, comme ils le furent à Bismarck, à Guillaume et que tout le peuple boche répétait en bavant de plaisir et mettait aussitôt en pratique... Et, comme ce sport reprendra sous peu, nous n'avons aucun intérêt à fournir, quant à nous, matière à reprise...

### Foire d'empoigne

Chez eux, dans leurs coffres-forts, dans leurs tiroirs, dans leurs armoires, dans les safes de leurs banques, s'entassent nos titres ou leur équivalent, notre argent, notre or, nos bibelots précieux, nos bijoux. Dans leurs «Herrenzimmer» — car tout est «herren» chez ces êtres, normalement faits pour l'esclavage, et qui, de la liberté,

n'ont jamais connu que celle des saturnales \*) — voisinent, avec la répugnante laideur de leurs «deutsche Möbel», nos tables Régence, nos cartels Louis XVI, nos consoles Louis XIV, nos vitrines Empire. Les fauteuils miraculeux, faits pour la grâce innée des marquises louisquinzièmes, s'écartent d'eux-mêmes des «Clubssessel» où se prélassent l'abondance d'une Gretchen aux chairs molles. Notre argenterie de famille, transmise de père en fils et de mère en fille depuis des générations, et ce qui resta de vaisselle plate, venue à nous à travers six guerres et quatre révolutions, servent actuellement à la déglutition de soupe à la bière et à l'absorption de knoedel bavarois. La montre en or, Monsieur, de votre première communion, la bague, Mademoiselle, de vos fiançailles et votre anneau de mariage, Madame, les broches, les pendentifs, toute cette joaillerie intime qui marque les événements de famille, tout cela orne à présent le poignet épais d'un bourreau des Waffen-SS, ou les doigts boudinés et malpropres d'une «Moutti», échappée à une bastonnade bien méritée ou encore les appas déliquescents d'une respectueuse, issue de quelque «Lebensborn».

### Deux poids et deux mesures

En leur privé, dans leurs conversations, dans leurs palabres, dans leurs réunions publiques — car pourquoi être prudent quand on sait qu'on n'a à faire qu'à des complices — dans leurs journaux même, car ils savent que les alliés, quand ils les lisent, ne comprennent guère le baragouin dont on y use, ils se gaussent de la longanimité de leurs ex-ennemis et comptent sur les dissentiments qu'ils s'entendent à provoquer et savent entretenir. Ils se félicitent et se congratulent, en riant de toute leur mâchoire, d'avoir, malgré les apparences, gagné une fois de plus, sinon la guerre, du moins la partie. Ils rient aux larmes de n'avoir été obligés à aucune restitution qui compte, à aucune prestation, et de pouvoir conserver par devers eux le produit de leurs rapines, l'intégrité de leur «Kriegsbente». Ils pleurent de joie à voir se tuer à la tâche, pour payer leurs dettes à eux, ceux-là mêmes qu'ils dévalisèrent. En Bochie, même occidentale, le «dumm wie ein Yank» est un commun proverbe, et un Français «ça n'existe pas» (kommt nicht in Frage!).

\*) Le professeur Foerster — un Allemand — a écrit: «Ce qui caractérise l'Allemand, ce qui constitue le fond essentiel de sa nature, c'est qu'il a le goût et, pour ainsi dire, la vocation de la servitude. Il veut être dompté, embrigadé et mené; il est né sujet. Il est soumis, ébloui, déferant aux ordres... incapable de liberté de jugement.»

On voit que ce qui s'appliquait aux Allemands du temps des Hohenzollern pouvait s'appliquer plus exactement encore aux Allemands du temps de Hitler, et sera d'une application mille fois plus précise et plus évidente d'ici peu, quand un fou ou un hystérique quelconque sera venu prendre la place laissée vacante par les Guillaume et les Adolf.

Et tandis que les tribunaux des pays alliés condamnent froidement celui qui, ayant faim, a volé un pain chez le boulanger, un saucisson dans le saloir ou la recette du jour dans le tiroir d'un commerçant, les autorités serrent avec effusion des mains qui, peut-être, ont fait la même chose, mais sans excuse, sans circonstances atténuantes et en plus grand!

Heureux criminels, a qui la loi internationale nouvelle permet de jouir en paix du fruit de leur vol, et qui voient mettre à charge du volé les responsabilités du voleur!

### Conditions

Encore, s'il faisaient preuve d'un semblant de regret. Si, au nom du peuple, dont il gère actuellement les destinées, M. Adenauer, prenant la parole, disait aux Luxembourgeois, aux Belges, aux Français, aux Hollandais, aux Danois, aux Norvégiens, aux Polonais, aux Balkaniques: «Nous vous avons volés. C'est entendu! Mais c'était de bonne foi et conforme, selon nous aux lois de la guerre. Actuellement, que nous voilà amis, associés, alliés, nous allons nous empresser de vous restituer, dans la mesure du possible, ce que nous vous avons pris. Voici de l'or, voici des bijoux, voici des valeurs, voici des tableaux de maître, des objets d'art, des choses précieuses. Ce que nous ne pouvons pas rendre en nature ou en équivalent, le voici en espèces. Agréez nos excuses, à la fois, et cette somme, destinée à compenser, non les pertes que vous avez éprouvées, matérielles ou morales, car nous nous rendons compte de l'impossibilité de la chose, mais à panser, par l'acquisition d'équivalents, les blessures que notre brutalité, notre inconscience, notre sottise, voire notre culte du crime vous ont causées.

«Car nous ne voulons pas nous enrichir indûment. Nous ne voulons pas continuer de vous filouter, de vous tromper, de vous escroquer. Nous voulons vraiment, réellement, du fond de notre âme et de notre cœur, être vos frères pacifiques et aimants, repousser toute idée d'hégémonie, déclarer à jamais la guerre hors la loi, résigner le pangermanisme et mettre dans la vôtre une main loyale. A vous, Luxembourgeois, nous voulons reconnaître solennellement votre droit d'être Luxembourgeois, et ne pas vous imposer une nationalité dont vous ne voulez pas. Nous vous demandons pardon de vous avoir lésés et opprimés, comme nous demandons pardon aux autres peuples d'avoir voulu, témérairement et absurdement, prétendre que le peuple allemand était au-dessus d'eux tous. Nous ne demandons qu'une chose: être ce que sont les autres! Ni plus ni moins. Nous prenons l'engagement, l'engagement réel, et non fictif, humain, et non politique, moral, et non écrit, qu'une fois restitué

tout ce que nous avons pris, et nos torts étant, à la face du monde, par nous-mêmes reconnus et déplorés, nous n'attenterons plus jamais à la liberté d'aucune nation.»

Tant que cela ne sera pas publiquement déclaré, officiellement affirmé, et prouvé par une exécution déjà avancée, nous serons quelques dizaines de millions de par le monde à rester les ennemis irrécconciliables d'une nation de voleurs, de barbares et de saltimbanques.

### Commedia dell' arte

Inconfortablement installés aux fauteuils d'orchestre du Guignol International, nous assistons actuellement au prologue d'un nouveau drame à grand spectacle, en plusieurs actes et nombreux tableaux, aux répétitions duquel nous avons déjà, si chèrement, payé nos places. Spectateurs, à la fois, et acteurs, nous y retournons bien malgré nous, encore que les péripéties en soient peu variées. Car le jeu de «l'astucieux Arlequin et du candide Pierrot» se termine toujours par une raclée magistrale, infligée à l'astucieux Arlequin, après quelques succès préalables, préliminaires et apparents à son actif. Mais le candide Pierrot ne sort jamais très fier non plus de la bagarre. Copieusement rossé au début, il lui en reste chaque fois quelque chose. Si bien que le voilà qui persiste dans une attitude penchée, cependant qu'Arlequin, remis sur pied par de bénévoles soigneurs massés, frictionnés, embrocationnés à l'américaine, ses frusques racommodées — chose facile! — pansés à l'arnica les gnons reçus, dissimulés au taffetas d'Angleterre ses estafilades, réparé son masque, joue de la batte, plus gaillard que jamais!

Ce qui, d'ailleurs, ne le rend ni plus circonspect, ni plus prudent, ni surtout, bien qu'astucieux, plus intelligent. Un âne, dit un proverbe de son pays, ne trébuche qu'une fois! Mais Arlequin, l'astucieux, chaque fois qu'il lève la patte, trébuche et, à s'en tenir aux précédents, trébuchera éternellement.

Or, si Arlequin fait preuve en ce moment, de trop de confiance astuce, avouons que ce Pierrot manque de dignité! Ce ne sont que plongeons, ce ne sont que courbettes. Il se casse en deux l'échine, fait des ronds de jambes, va jusqu'à caresser Arlequin d'une main timide, jusqu'à lui envoyer des baisers du bout des doigts, en attendant que vienne l'embrassement dans lequel, une fois de plus, il manquera mourir étouffé.

Et Arlequin fait le fendant! Se rengorge! Prend des airs avantageux! Tape du poing sur la table et du pied sur le sol! Donne de la voix! Hausse le ton et les épaules! Réclame, exige, dicte, ordonne! Pierrot, modeste, bien que devenu plusieurs, se tient peïnard. Accepte, concède, se soumet... «Et avec ça, Monsieur Harle-

quine?» — «Erstens: die Saar!» — «Vous aurez la Sarre!» — «Avec une petite rectification de frontière du côté de Forbach et de Saargemünd!» — «Vous aurez votre petite rectification du côté de Forbach et de Sarreguemines.» — «Zweitens: Quelques menues garanties de sécurité, car si vous pouvez compter sur le deutsches Ehrenwort, nous n'avons pas grande confiance en le vôtre!» — «Trop poli pour vous contredire, cher Monsieur Harlequine! Et quelles sont ces garanties?» — «Erstens: Nos élèves-officiers, en majorité numérique à Fontainebleau, à Coëtquidan, à Saumur, à Namur, à Westpoint, à Utrecht, plus tard à Woolwitsch!» — «C'est chose faite, Monsieur Harlequine, c'est chose faite.» — «Zweitens: Un droit de garnison exclusif à Eupen, Malmédy, Arlon, Longwy, Luxembourg, Thionville...» — «All right, Sir!» — «... et de garnison en majorité numérique à Metz, Verdun, Nancy et Toul!» — «O.K. Mister Harlequine!» — «Drittens: Le Oberkommando de l'armée européenne à un de nos généraux, bien entendu!» — «Bien entendu, cher ami! Cela va de soi!» — «Viertens: Pour des raisons d'ordre militaire, les marches de l'Ouest: Alsace, Lorraine, les deux Luxembourg, le pays de Liège et les deux Limbourg seront soumis à notre contrôle civil et nous aurons le droit d'éliminer de la façon qui nous plaira, toutes les personnes «die keine Gewähr bieten». — «Cela ne fera pas un pli, Monsieur Harlequine!» — «Après la guerre victorieuse — car il est indubitable que, grâce à notre invincible et glorieuse armée allemande... — «Yes, Sir!» — elle sera victorieuse» — «si, signore!» — «... ces territoires, non moins indubitablement allemands... — «aver secker, Mynheer!» — «... feront retour et resteront acquis au 4<sup>me</sup> Reich...» — «Rien de plus naturel, cher ami!» — «... car vous reconnaîtrez avec moi que toute peine mérite salaire et que tout service rendu doit être payé?» — «Rubis sur l'ongle, cher Monsieur!» — «... et comme nous aurons dépensé nos chers sous allemands pour la sauvegarde de l'Occident, il est normal que l'Occident nous rembourse nos débours!» — «Évidence qui crève les yeux, Herr Harlequine!» — «Deux ou trois centaines de milliards de mark suffiront, car nous sommes Allemands, c'est-à-dire généreux, larges, libéraux, désintéressés, magnanimes et munificents...» — «Nous allons le dire, Herr von Harlequine! La France payera, cher Monsieur, la France payera!» — «Et alors, mais alors seulement, sera enfin constituée la seule Panurope possible, la Panurope démocratique et sociale, consciente et organisée, populaire et internationale sous l'hégémonie allemande... Heil Hitler!» — «Deutschland über Alles, cher Monsieur von Harlequine!»

Et pendant que Pierrot et Arlequin ainsi discorreront sur le plateau et que le montreur de marionnettes réglera le scénario dans le sous-sol, des grognements, soudain, se feront entendre dans la cou-

lisse, où un **Teddy bear** attendra le moment d'entrer en scène. Troisième larron? Juge **arbitre**? **Metteur** d'accord? **Thénardier** des champs de bataille? Impossible de le savoir. Ce plantigrade a tout du sphinx! Et cela lui réussit. Devant cet épouvantail, Pierrot, devenu nuée, s'égaille et Arlequin brandit une batte inutile...

Commedia dell' arte.

### Confidence

Cet Allemand m'a dit : «Vous ignorez certainement, puisque vous êtes un Celto-Latin et que, par conséquent, vous avez une âme peu sentimentale, l'impression qu'il nous arrive d'éprouver, nous autres Germains, quand l'absorption de doses suffisantes de vin du Rhin ou de bière de Munich, voire de liqueurs d'importation, jointe à l'audition de quelque musiquette langoureuse, nous vaut un état d'euphorie émue, propice aux effusions. Des larmes pressées coulent alors de nos yeux attendris, et nos bras s'écartent : *Diesen Kuss der ganzen Welt!* Pleins de commisération, de compassion et d'altruisme, nous serions prêts — à condition qu'il ne nous en coûtât rien — à des concessions en paroles et à des sacrifices en promesses illimitées, et nous éprouvons, pour nous-mêmes et notre grandeur d'âme, une admiration sans seconde!»

«Or, c'est là ce que nous éprouvons en ce moment, sans Spatenbräu, Kupferberg Gold et deutscher Kognak. Et une anxiété délicate nous envahit, mitigée, il est vrai, par l'expectative d'une satisfaction profonde et victorieuse, à voir la souris s'approcher du chat, l'agneau du loup et l'oiseau de la glu. Car le loup lui-même, et le chat et l'oiseleur sentent un soupçon de sadique pitié à voir leur proie tomber dans le panneau. Une candeur trop apparente manque désarmer celui qui en bénéficie, et une victoire trop facile sur l'innocence, proche parente de la sottise, désillusionne le vainqueur. C'est là, pourtant, ce qui se passe présentement : Ces chers alliés marchent vraiment trop ingénument dans la combinaison que nous leur avons, à la vérité, suggérée, mais dont ils se croient les auteurs. Les aveugles de Maeterlinck sont des lynx en comparaison! Admirable culbute que celle qui s'annonce au bout de ce fossé! Mais vous êtes vraiment trop bêtes! L'être à ce degré est impardonnable!»

Je laissai dire le camarade improvisé, persuadé que ce ne sont là que bobards de Boches et que l'intelligence américaine, la finesse française, la clairvoyance britannique, la perspicacité néerlandaise, la pénétration d'esprit belge et la fermeté idem luxembourgeoise sauront éviter les embûches et passer victorieusement le tourniquet...

(Mars 1953.)

## Candeur

La candeur avec laquelle les ex-Alliés s'en laissent, en ce moment, conter par l'Allemagne, dépasse les limites de l'in vraisemblance. Jamais encore, on ne se paya, pour parler familièrement, à un prix aussi abordable, la tête du client, jamais encore, on ne mit en boîte, avec autant de désinvolture, celui à qui on a affaire.

Il est vrai que, jamais non plus, on ne rencontra gens de meilleure composition, mieux disposés à se laisser bernier, plus souples, plus maniables, plus naïfs et plus prévenants, que feu les Alliés.

Non, peut-être, que M. Adenauer — puisque, provisoirement, Adenauer il y a — entende reprendre à son compte le «finassier» du défunt Stresemann. Hâtons-nous de dire que, tout comme celui-ci, et jusqu'à preuve du contraire, il est honnête homme, humain, plus qu'humain, et qu'il demande le bonheur des autres du même cœur qu'il exige le sien... Mais il parle, malheureusement, au nom d'un peuple que rien, jamais, ne guérira de son vice principal, l'hypocrisie, ni de cet autre, qui est accessoire — quel harmonieux mélange. — la vanité!

Disons plutôt: la prétention bête.

Actuellement encore, comme au temps où des poètes imbéciles, par conséquent populaires, depuis le père Arndt, cette ganache, jusqu'à ce *minus habens* de Geibel, proclamaient la supériorité allemande et voyaient, les uns en larmoyant, les autres en tonitruant, dans leur Allemagne nationale, la nation maîtresse et souveraine, dans les Allemands le sel de la terre et dans la nature (*Wesen*) allemande, l'antidote, la panacée, le remède universel à tous les maux frappant l'humanité, actuellement encore, dis-je, chaque Allemand, dans son for intérieur et, presque toujours, dans ses affirmations extérieures, est persuadé de l'immense supériorité de la nation à laquelle il a l'honneur d'appartenir...

Et, subsidiairement, de son entière innocence quant aux événements d'il y a 12, d'il y a 38, d'il y a 83 ans.

Pas plus qu'ils n'en ont démordu au lendemain de la défaite de 1918, ils n'en démordent à l'heure qu'il est, malgré la débâcle de 1945. «Le peuple le plus pacifique de l'univers n'a, chaque fois, fait que se défendre contre un monde rempli d'ennemis, de jaloux et d'envieux avides de destruction, contre la Russie à l'ambition insatiable et, comme elle, démesurée, contre la France à la haine féroce et immotivée, contre l'Angleterre à l'esprit épiciier et froidement cal-

culateur, contre les États-Unis, ces parvenus mégalomanes qui ne souffrent personne à leurs côtés.»

J'en appelle ici à ceux qui lisent l'allemand et qui l'entendent : n'est-ce pas là l'expression coutumière, écrite ou parlée, des sentiments de tout Allemand, à quelque milieu, à quelque sexe, à quelque âge qu'il appartienne?

Là, l'unanimité est faite: partisans attardés des Hohenzollern, séides de Hitler, républicains de Weimar ou de Bonn, bismarquiens, démocrates, socialistes, communistes, rescapés du Centre, tenants, à tous les degrés, des gauches ou des droites, débris des aristocraties nominale, terrienne, industrielle, pègre des bas-fonds ou élite universitaire, ouvriers, bourgeois, paysans, écoliers ou barbons, lycéennes impatientes ou vieilles filles racornies, mères et pères de famille ou célibataires endurecis, moines et religieuses, catholiques et protestants, fidèles et incroyants, hommes politiques et plèbe électorale (Stimmvieh), Prussiens, Bavarois, Saxons, Badois, Sarrois, gens de l'Est ou de l'Ouest, sous la férule de l'U.R.S.S. ou sous la coupe des «Alliés», tous sont d'accord sur ce point: **Deutschland über Alles!**

Oui, tous! M. Remarque, comme M. Mann — récemment décoré de la Légion d'Honneur — les Juifs survivants comme les junkers dépossédés, les plus chauvins des nationalistes comme le plus convaincu des internationaux, le savant dans son laboratoire, l'analphabète dans son taudis, tout ce monde est partisan de la paix et ne désire qu'une chose: l'abolition des frontières, la fraternité des peuples, l'amour universel! Et là, comme ça, maintenant, tout de suite plutôt que dans vingt-quatre heures. Mais, bien entendu, sous l'égide allemande. Sous la direction allemande. Sous l'étendard allemand! L'Allemagne prenant la tête des nations, et suivie de ses esclaves, de ses clients et de ses quelques affranchis, «l'allemand glaive scintillant, indiquant la voie à suivre et le but à atteindre, marchant vers l'infini!» «Erster Schritt zur Genesung: die ganze Welt deutsch!»

Ce serait évidemment là une solution!

De décadence en décadence, de dégringolade en dégringolade, de mal en pis et de vie chancelante en mort définitive, on en arrivera peut-être là, quelque jour!

Espérons tout de même que l'humanité sera préservée d'une telle déchéance et d'une fin aussi ignominieuse dans un tel déluge d'ordure!

Malheureusement, cela nous pend au nez, comme on dit vulgairement. Si les ex-Alliés ne reviennent pas à une plus juste perception des choses, s'ils continuent dans la voie commencée, s'ils persistent à considérer l'Allemagne comme ayant droit, dès à présent, au même traitement que les autres nations, s'ils ne veulent comprendre

aucune des leçons de l'histoire et entendent rester rétifs aux raisonnements les plus élémentaires et aux évidences les plus palpables, le pays, qui fut celui de Guillaume et de Hitler, recommencera ce qu'il a déjà fait deux fois et qui, chaque fois, manqua lui réussir. Jamais deux sans trois!

Mais cette fois-ci il prendra quelques précautions supplémentaires. Il ne faut pas être grand sorcier pour prévoir lesquelles!

— : —

C'est à se demander si, en France, en Angleterre, en Amérique, le service des renseignements existe encore, et si ceux qui ont mission de tâter le pouls des Allemands lisent leurs journaux et comprennent leur langue?

Car rien n'évoque autant le ton d'une certaine presse allemande d'entre les deux guerres, que le ton actuel. Ce sont les mêmes arguments enrobés des mêmes phrases, enveloppés dans la même dialectique, les mêmes déclarations usant des mêmes mots. Il n'y aurait que la date à changer. A relire les journaux, les revues, les hebdomadaires allemands d'entre 1923 et 1933, je suis épouvanté de leur «actualité», et j'ai envie de crier à ces politiciens qui nous mènent aux abîmes: «Êtes-vous des fous, des criminels ou de simples imbéciles? La leçon hitlérienne ne vous suffit donc pas? Vous ne vous rendez donc pas compte que le nouveau Hitler est là, dans la coulisse, à attendre son heure, avec la complicité des  $\frac{3}{4}$  de l'Allemagne? Vous ne voyez donc pas la duplicité de cette attitude? Les dirigeants qui, tout en ergotant pour sauver les apparences et ne pas étonner par une trop prompte et trop complète soumission apparente, semblent vouloir entrer dans vos vues, cependant que le peuple déjà se prépare, et maintient, tout en paraissant parfois dissimuler ses intentions, l'ambiance d'hostilité et de revanche. Vous lisez, sans rien découvrir entre les lignes, les grands journaux «dirigés». Mais vous ignorez la presse de province, hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, d'un tirage réduit quant au titre, mais innombrable quant au texte. Conçues sur le même modèle, prenant le mot d'ordre au même endroit, méritant, au premier chef, le nom de «Hetzblatt», par quoi les Allemands aiment tant désigner jusqu'aux plus dignes, aux plus mesurés des journaux étrangers dès que ceux-ci ne sont pas germanophiles, ces feuilles de chou ont une influence énorme. Elles entretiennent dans le peuple un esprit d'animosité constant et irréconciliable. Peu sensibles à la grande politique, à laquelle ils ne comprennent rien, les Allemands moyens: paysans, ouvriers, artisans, petits boutiquiers, petits fonctionnaires, deviennent le reflet de leur journal local et prennent pour parole d'évangile ce qu'il publie. On

ne s'est jamais rendu compte en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis de l'incroyable influence qu'exerce sur la mentalité allemande cette presse odieuse, exactement à la portée du peuple et entièrement entre les mains du pangermanisme, avéré ou camouflé. Ce genre de gazette fourmille actuellement, tout comme autrefois, d'attaques aussi vénimeuses qu'absurdes, particulièrement dirigées contre la France. Les Français y sont représentés, sous l'égide de Voltaire (!) selon la formule dont la paternité lui est attribuée, comme «mi-singes, mi-tigres», citation parfois mise en exergue. Ce que les grands journaux de Bonn et d'ailleurs se gardent bien d'insérer, est hospitalisé dans les colonnes de l'«Anzeiger» de Treuenbrietzen ou dans celles du «Wochenblatt» de Schoppenstaedt. Nul d'entre les alliés ne lit ces ordures, mais le petit peuple d'Allemagne s'en gave et s'en inspire. Au fond, d'ailleurs ces procédés sont de bonne guerre ou, plutôt, le seraient, s'ils respectaient la vérité et si les appréciations, même les moins haineuses, étaient basées sur des faits. Somme toute, ce ne sont ni les Français ni les Anglais qui ont à leur actif Oradour, Tulle ou Rossignol, qui ont envahi le Luxembourg et la Belgique, la Norvège et le Danemark, qui ont obligé les Alsaciens, les Lorrains, les Luxembourgeois, à endosser leurs uniformes, à lutter à leurs côtés contre leurs frères de fait ou de cœur. Là, du reste, n'est pas la question. C'est le résultat de cette campagne de dénigrement, toujours renouvelée, qu'il faut prévoir et ce résultat sera et est déjà la création et l'entretien de l'état d'esprit qui nous a valu, à deux reprises, l'invasion et la guerre. Or, en réarmant l'Allemagne, en lui concédant les mêmes droits qu'aux autres peuples, en la mettant sur un pied d'égalité — ce qui veut dire de supériorité — avec elles, les nations préparent contre elles-mêmes la plus formidable machine de guerre qui ait jamais existé. Dès que l'Allemagne sera à même de le faire, dès qu'elle jugera son heure venue, elle exécutera une de ses volte-face coutumières, et, sans plus de souci qu'autrefois de ses engagements, de ses serments, de la parole donnée, de tous ces ridicules chiffons de papier, elle fera comme en 1939, se garantira le dos par l'abandon — provisoire — de toutes ses revendications territoriales à l'Est et se paiera sur les Pays-Bas, sur la Belgique, sur le Luxembourg, sur l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, la Champagne, les Flandres, la Picardie, la Franche-Comté et la Suisse allemande, conformément aux plans de Guillaume et de Hitler, et à ceux des pangermanistes depuis 1813, — voir les cartes «historiques» des atlas actuellement entre les mains de la jeunesse écolière allemande — de sa renonciation — temporaire — à l'Orient. Une population civile de plusieurs millions, à l'étroit dans les actuelles frontières occidentales d'Allemagne, ne demande qu'à être transférée le plus rapidement, le plus totalement

possible, dans ces territoires, en partie moyennement peuplés, d'où les éléments subversifs — die keine Gewähr bieten — seraient immédiatement éloignés. Depuis 1945 les procédés employés par Hitler et Mussolini au Tyrol, puis en Pologne par Hitler et Staline, puis au Luxembourg par Hitler seul, ont été perfectionnés. Soyez persuadé comme je le suis, que cette fois-ci nous serions, nous les Luxembourgeois résistants, liquidés sur place, comme à Oradour, avant d'être remplacés par les faméliques de Poméranie... (\*)

Quant à l'organisation particulière qu'on prétend vouloir inventer pour la future armée européenne, afin de rendre impossible des manœuvres allemandes dans le sens indiqué, soit par un intime mélange des éléments la constituant (ce serait du joli!) soit de tout autre façon, il faut vraiment être abandonné de Dieu et des hommes pour s'arrêter une seule seconde à l'idée que cela constituerait un empêchement quelconque à la réalisation, à l'exécution, à la réussite du programme allemand.

Guerre pour guerre, les Allemands, qui savent mieux que vous et que nous à quoi s'en tenir avec les Soviets, se soucient fort peu d'exposer la vie d'un seul grenadier poméranien» (selon la formule bismarkienne), pour la défense éventuelle de l'Europe occidentale. A l'idée de risquer leur peau pour la protection de Carpentras ou de Romorantin ou pour faciliter un débarquement à Vladiwostock ou un atterrissage à Odessa, ils éclatent d'un rire capable de réveiller Barberousse dans son Kyffhäuser... Ils n'entendent pas, en outre, récupérer la Prusse orientale, Königsberg et Danzig, sous forme de «terre brûlée», de pays dévasté, mais à l'amiable et au détriment de tiers...

Ainsi ils verront venir, ils attendront, ils «finasseront». Leur diplomatie en douche écossaise, agira dans les coulisses. Mussolini, d'ailleurs, après les Saxons de Leipzig et les Bavarois de 1813, leur a fait voir comment on s'y prend... Il est vrai que l'exemple n'était pas encourageant...

(Avril 1953.)

---

(\*) L'exécution du programme exactement opposé — récupération des provinces orientales avec l'aide des Occidentaux, puis reprises à l'Ouest — est également envisagée.

## Consécration hitlérique

Elles étaient toutes là : la Frau Ada, la Frau Aja, la Frau Santa, la Frau Zenta, la Frau Edna, la Frau Erna, la Frau Frieda, la Frau Schma, la Frau Helma. La Frau Obergerichtsrat était flanquée de la Frau Justizrat, la Frau Konnerzienrätin augmentée de la Frau Medizinalrat, l'épouse du wirklicher Geheimrat s'aggravait de la légitime du unwirklicher, la Frau Druckereibesitzer s'inclinait avec condescendance vers la Frau Schreinereibesitzerin et la Frau Obersturmführer voisinait harmonieusement avec la Frau Unterschlachthausinspektorswitwe, «Schrift- und Rapportführerin» du «Deutscher Bund deutscher Frauen» en la ville de Oberuntervorderhinterniedermittelhitlerburghausen, Kreis Goebelsheim, Goeringgau, Deutschland.

Précisons que cela se passait le 31 mars et non le lendemain, et non pas en des temps très anciens, mais, exactement, en l'an onze du Reich millénaire.

Quant à la raison pour laquelle la quintessence-du-dessus-du-panier-du-gratin-de-la-crème-de-la-fleur-des-pois du national-socialisme féminin et local s'était réunie, vous l'apprendrez sans plus tarder, si vous voulez bien, ainsi qu'il convient, me prêter la plus attentive de vos deux oreilles.

Il ne s'agissait de rien moins que de faire au Führer-chaudemant-aimé, en vue de son anniversaire N° 54, le plus pittoresque, le plus imprévu, le plus original, le plus durable, le plus loyaliste, le plus merveilleux et le plus tendre des cadeaux, celui au regard duquel pâliraient tous ceux que, jusqu'à ce jour, les plus importantes cités comme les plus humbles bourgades de la grrrande Allemagne n'avaient pas ménagés à l'invincible héros qui la menait, par la main, vers les plus hautes destinées! (Ouf!)

Après autorisation préalable, gracieusement accordée: «Wenn die Frau Doktor erlauben?» — «Bitte schön!» par la Obergerichtsrätin, présidente, la dame secrétaire-rapporteuse, s'étant, par une petite toux distinguée, éclairci la voix qu'elle avait naturellement rocailleuse, s'apprêta à donner lecture d'un document, tenu énergiquement, ainsi qu'il convient à une allemande femme, entre des doigts boudinés, mais malpropres.

Car, continuée dans les prérogatives de l'emploi fructueux de feu son mari, grâce à l'appui désintéressé du Herr Oberschlachthausvorsteher, pour l'heure en France, où l'avait obligé, en prévision de quelque Oradour, ses aptitudes professionnelles, la dame avait une

incontestable apparence de santé, par quoi elle tranchait favorablement sur ses consœurs, presque toutes plutôt du genre fil-de-fer.

Ce qui lui valait, de la part de celles-ci, dès qu'elle avait le dos tourné, le surnom de «la veuve joyeuse», qu'elle portait d'ailleurs avec dignité et vraisemblance.

Mais ce détail n'a absolument rien à voir avec ce qui nous occupe...

Maintenues par des faveurs roses, alternées avec des faveurs bleues, le tout passé par des œillets, pratiqués à l'emporte-pièce, six feuillets doubles de papier de riz, timbrées de colombes, d'hirondelles, de *vergiss-mein-nicht*, de muguets et de branches d'aubépine, le tout d'une merveilleuse luisance et d'un coloris admirablement sucré, constituaient le document. Celui-ci était composé de deux parties parfaitement distinctes: l'une, la plus nombreuse, accusait un harmonieux désordre de signatures, pronominales et puérides, par quoi était reconnu, certifié, attesté et garanti obligatoirement exécutable, l'engagement calligraphié sur l'autre en une gothique abondamment fioriturée. C'était cet engagement, qui, après avoir été l'objet de longs et passionnés débats antérieurs devait, en ses forme et teneur définitives, être porté aujourd'hui, signatures comprises, à la connaissance de l'aristocratie nationale-socialiste féminine de Oberuntervorderhinterhintermittelhitlerburgshausen, Kreis Goebelsheim, Goeringgau, Deutschland.

Adonques, la dame, ayant pris son temps et, comme nous l'avons dit plus haut, raclé son larynx, exposa, avec une clarté et une loquacité lumineuses puisque allemandes, l'impérieuse nécessité où se trouvait la population enfantine du lieu de révéler son cœur, non au «Dieu de l'innocence», mais au «heissgeliebter Führer» (trémolo, chevrottement, passage réitéré et humide de la langue sur les labres) à l'occasion de son anniversaire numéro 54. Elle lui affirmait, cette population enfantine, «son indestructible confiance, son indéfectible amour et son dévouement bis in den Tod», et disait son «admiration sans bornes pour le plus grand, le plus noble, le plus glorieux et le plus généreux des mortels, voire des immortels». Et comme il s'était trouvé naguère encore, «en des temps d'obscurantisme heureusement révolus, des mères pour vouer leurs enfants au bleu, au blanc ou à la Vierge, les mères des jeunes signataires, elles, vouaient à celui qui menait si glorieusement l'allemande patrie vers l'empyrée de l'allemand idéal, de l'allemande gloire, de l'allemand honneur, leur progéniture mâle et femelle!»

Avaient signé outre les «muttis» ci-dessus spécifiées: Hans et Heinz, Kurt et Horst, Fritz et Ernst, Max et Moritz, Goetz et Knud,

Hugo et Klaus, Werther, Walter et Wolfgang, Dieter (42 fois) et Dietmold, Hermann et Oswald, Eitel et Otto, Erwin et Erich, Ulrich et Konrad, et Baldwin, Detl w et Gottlob, Ottokar et Ottomar, Engelbrecht et Leberecht, Siegmund, et Siegfried, Eberhardt et R diger et Karl-Friedrich-Wilhelm-August (6 ans et 4 noms,   lui tout seul!) et le Ludi, et le Rudi, et le Bubi, et le Schorschi, et des Adolf comme s'il en pleuvait, et la Irmengard, et la Hildegard, la Kriemhilde et la Brunhilde, la Sieglinde et Gudrun, et la Erika, et la Rikarda, la Isolde et la Hermiene, et la Suschen, la Gretchen, la Traudchen, la Male, la Trude, la Lene, la Guste et même, Dieu me pardonne, une Marie et deux Anna... Chaque nom, m le et femelle, représenté vingt-cinq fois en moyenne.

C'était là, comprenant les  ph bes et les vierges d'entre 6 et 14 ans, le total cheptel enfantin, m le et femelle, de Oberuntervorderhinterniedermittelhitlerburghausen, Kreis Goebelsheim, Goeringgau, Deutschland.

Avec une aimable virtuosité, sans se faire violence et   l'admiration de toutes les vicilles gardes présentes, la Unterschlachthausinspektorswitwe, ainsi qu'elle laissait, le dimanche, tomber l'huile précieuse sur les pissenlits dominicaux,  gr na le nom des candides signataires, sans se laisser rebuter ou même simplement interloquer par les extravagances graphiques ou orthographiques rencontrées sur sa route. Là aussi, elle sut mettre de la variété, de l'émotion, de l'esprit, de l'imprévu. Hachant en «Kasernenton» les prénoms monosyllabiques des jeunes espoirs masculins, s'adoucisant un petit aux dissyllabes, changeant, s'il convenait, l'accent tonique des trisyllabes, prononçant avec respect et attendrissement les «Adolf» de plus en plus nombreux, au fur et   mesure que diminuait leur âge, tant  appuyant longuement sur la première syllabe des prénoms féminins, tant  avantageant la deuxième voire la dernière, tant  aussi en en prononçant certains avec un doux sourire de ses lèvres minces, les yeux mi-fermés et d'un ton engageant et indulgent, elle sut donner   cette énumération, sèche en soi, la valeur d'une déclamation dramatique, du genre de celles que l'on enseignait   la M dchenoberschule du temps de la République de Weimar, alors qu'elle y maniait la cueiller   pot et le rouleau   tarte, en fredonnant des chants patriotiques.

Ce fut un triomphe! Des larmes maternelles   leurs yeux aux cils rares, ces dames exult rent. Les épithètes les plus banalisées par l'usage se crois rent comme deux tirs de mitrailleuses. Toutes y passèrent, depuis «k stlich» jusqu'  «tadellos», en passant par «prima», le mot   la mode. De vigoureux applaudissements, issus de doigts et de paumes plus coutumièrement adonnés   l'épluchage des pommes

de terre et aux autres travaux ménagers qu'à l'affirmation de sentiments esthétiques, soulignèrent la conclusion du chef-d'œuvre et marquèrent une approbation unanime. La Frau Schreinercebsitzerin, à force de manifester son enthousiasme, déchira deux des cent cinquante paires de gants que lui avait, en gage de sa conjugale fidélité, envoyé de Grenoble, où il était en occupation, son Schreinermeister de mari. La Frau Obergerichtsrat, flanquée de sa Justizrätin se précipita au cou de l'oratrice et l'embrassa au nom des mères allemandes en général et au sien en particulier, avec une frénésie visqueuse; si spontané et vigoureux avait été son geste, que se détacha d'un cou, peu habitué à ce genre d'ornementation, un collier de perles fines, cadeau marital venant en droite ligne de la rue de la Paix et que, d'une main abondamment fournie de bagues de même origine, l'âme sœur repêcha avec dextérité. Pleurant de tendresse, les épouses respectives des deux catégories de Geheimräte portèrent à leurs yeux des mouchoirs en dentelles indéniablement malinoises, objets d'un récent envoi combiné, venu de Bruxelles par la Feldpost. La Frau Kommerzienrätin, aggravée de la Frau Medizinalrat, l'une et l'autre congestionnées par le port de robes fort élégantes, mais un peu étroites, portant la marque, l'une de Dior, l'autre de J. Heim, exigèrent avec grâce copie du chef-d'œuvre, sur quoi la Frau Druckereibesitzer s'engagea à en imprimer gratuitement deux cents exemplaires sur du papier de Chine venu en ligne droite de l'Imprimerie nationale. Elle prit note de cette gracieuse commande avec un porte-mine en or, timbré d'un écu à fleurs de lys, maintenu par une chaîne en or jaseron, cascadeant sur une poitrine défaillante, et après avoir susurré un assentiment souriant et distingué. Pour ne point être en reste, la Frau Obersturmführer, prit avec ostentation l'heure à une montre-bracelet, ornée de maints rubis et signée Boucheron, souvenir d'un de ses amants, odieusement assassiné par les terroristes, alors qu'il rentrait d'une expédition assainissante.

Pour clôturer cette manifestation de sympathie admirative à laquelle les occupations professionnelles de celle qui en était l'objet n'étaient pas étrangères, la Frau Präsidentin exprima avec émotion à la ehrbare Frau Kollegin, les remerciements du teures Vaterland, ensemble les pays encore provisoirement opprimés par les alliés et il fut décidé, à l'unanimité que la Feldpost serait chargée de faire parvenir à l'auguste destinataire, «per adresse» du Generalhauptquartier où il se livrait en ce moment à de géniales méditations stratégiques, cette affirmation de juvénile enthousiasme.

Mais de beaucoup le plus drôle de cette histoire, c'est qu'elle est vraiment arrivée et que les mères de Oberuntervorderhinternieder-

mittelhitlerburghausen, Kreis Goebelsheim, Goeringgau, Deutschland, n'ont pas été les seules à vouer leurs enfants à la plus innommable fripouille de tous les siècles!

Chacun de ceux-ci ayant d'ailleurs le saint qu'il mérite.

(Mars 1953.)



*Des milliers de cadavres devant le crématoire à Dachau*

## Le retour d'Ulysse

Nous n'avons pas changé de décor. Nous sommes toujours en ce délicieux «patelin» de Oberuntervorderhinterniedermittelhitlerburg-hausen qui consacra, dédia, dédicaça et voua son cheptel enfantin des deux sexes au chaudement-aimé-Führer. Toutefois, depuis cette journée mémorable, patriotique et dédicatoire, quelques menus changements se sont, dans l'endroit, insinués: le chaudement-aimé, ayant disparu de la circulation d'une façon qui semble définitive, et ses acolytes, au patronyme aussi distingué que le sien et aussi euphonique, ayant, comme lui, préféré une mort ignominieuse à une vie qui ne l'était pas moins, la localité n'en a pas, pour autant, perdu son nom à combinaison, bien que, autrefois pur joyau architectural de l'art munichois, elle ait changé d'apparence. Le style «macaroni et nouille», dont elle s'illustrait a souffert, vu l'instabilité des constructions dont il était l'inspirateur. Le quartier qui s'en glorifiait est remplacé — avec avantage — par une accumulation de ruines assez pittoresques, d'où émergent, grâce à un hasard bénévole ou à cause de la solidité relative du matériel ayant servi, il y a un siècle ou deux, à leur construction, quelques maisons fraîchement recouvertes de tôle ondulée. Elles constituent, avec la vieille ville, entièrement épargnée, le Oberuntervorderhinterniedermittelhitlerburghausen, tel que viennent de le laisser, après six semaines d'occupation et un petit bombardement préalable, les troupes américaines, augmentées d'une compagnie de coloniaux gaullistes, venus en droite ligne de Dakar en passant par la Lorraine. N'oublions pas une sorte de tunnel mi-souterrain, bétonné et gazonné, dû à l'art constructeur des bâtisseurs internationaux émis par le camp de concentration de Dachau, et réservé, pendant le bombardement, à l'usage exclusif de ces Messieurs des Waffen-SS, depuis dilués dans l'espace.

Or, à ce conviées par des gars du Massachusetts et du Missouri, apparemment sans scrupules esthétiques, et par quelques vigoureux Sénégalais aux performances redoutables, mais entièrement démunis de tout sentiment racial, les dames Ada, Aja, Santa, Senta, Adna, Erna, Frieda, Selma et Helma et plusieurs autres, moins artistement prénommées, ont quitté le lieu de leurs exploits conjugaux, maternels et patriotiques. Elles ont abandonné la surveillance de leur demeure et de leur progéniture à de très vénérables aïeules, peu disposées, vu leur âge, à des joutes militaires et internationales, et ont, à la suite de l'Amérique et de l'Afrique, déserté, pour des lieux plus peuplés de sexe adverse, la localité au nom à rallonges, où nous les

avons vues œuvrer si patriotiquement. Départ un peu précipité et irréfléchi, car moins de huit jours après cet exode, la totalité locale des rescapés de Stalingrad et de Normandie, voire d'Oradour, que ces dames croyaient liquidés pour quelque temps au moins, rentraient at home, la bourse largement garnie d'ors français, belges, luxembourgeois, balkaniques et tchécoslovaques, et munis de vivres abondants et variés, d'origine américaine qui, pour être en conserve, n'en étaient pas moins inédits et savoureux. Ces glorieux guerriers, au lieu de rencontrer chez eux le délassément que Nietzsche leur avait fait entrevoir, n'avaient trouvé que des foyers plutôt délaissés, où l'élément enfantin, parfois très récent, florissait avec ampleur, mais dont l'élément femelle se réduisait à des représentantes d'âges extrêmes.

Dire qu'ils en furent éberlués, serait exagérer l'influence, sur une caboche de boche moyen, des contingences nécessitant réflexion. Aussi n'en firent-ils, à l'origine, aucune. Mais, au bout d'un mois, l'abondance alimentaire, due à la bienveillance américaine, menaçant de se nuire en pénurie, ils songèrent que la continuation de cette bienveillance pourrait bien, par l'intermédiaire de l'intervention conjugale, assurer, longtemps encore, leur bien-être gastronomique, et ils résolurent de tenter quelques démarches en vue du rapatriement des chères fugitives.

Et telles que, un an auparavant, les mères du lieu s'étaient réunies pour vouer le fruit de leurs entrailles à une divinité humaine et transitoire, tels les géniteurs ou supposés tels se réunirent pour discuter des dispositions culinaires et conjugales à prendre, et décider de la ligne de conduite à tenir.

Et ils sont tous là, à leur tour, les chéris! Le Herr Doktor Wilhelm Meyer, Metzgermeister, le Herr Doktor Wilhelm Müller, Bäckermeister, le Herr Doktor Wilhelm Schulze, Oberschlachthausinspektor, le wirklich geheimer Oberuntermittelkommerzienrat, Doktor Wilhelm Kannengiesser, le Herr Schuhsohleningeniör, Doktor Wilhelm von Plattenfeger, le Herr Obergerichtsrat, Doktor Wilhelm-Wolfgang Mettgenberg, le Herr Doktor Furtz-Wilhelm Lorenz, Fensterreinigungsinstitutbesitzer, ancien Gestapist, Standartenführer et chef de bande, et le Herr Doktor Gustaf-Adolf-Wilhelm Simon, ancien Gauleiter, actuellement Jauchgrubenentkeuerungsanstaltvorstand avec, à ses côtés, son inséparable Herr Schinder- und Abdeckermeister, Doktor Wilhelm Leberknödel.

On remarquera que l'assistance a sensiblement diminué en matière de qualificatifs intellectuels...

Donc, ces Messieurs se trouvent réunis à la «Goldene Wurst», Besitzer Herr Doktor Eisenhauer, qui doit à l'équivoque produite

par son nom, d'être en relations d'affaires assez étroites avec les riz-pain-sel nord-américains. Il cultive, dans les serres souterraines, dont il a été question plus haut, le corned-beef, actuellement en plein épanouissement, le maquereau Pilchard, déjà arrivé à maturité, et le «chocolade» tout juste à point. Les caféiers aussi commencent à fleurir et promettent d'abondantes récoltes.

Dans des «Humpen» de grès, dont furent réquisitionnés les couvercles en zinc, nos hommes boivent du Musigny 1923, ramené d'une cave luxembourgeoise. Ils bourrent leurs pipes, acquises à bon compte à Morez, de cigares de la Havane (de la Régie française), débités en petits morceaux, afin d'en faciliter la combustion. Que ce procédé enlève au tabac ainsi obtenu quelque arôme, est, quant aux fumeurs, dont il s'agit, entièrement inopérant.

Le Doktor Kannengiesser, qui doit à son nom d'être le plus disert d'entre les personnages présents, prend la parole, à l'intime, mais inexprimée colère du Justizrat Mettgenberg, ancien saute-ruisseau, qui, non moins proluxe, s'estime le porte-parole le plus autorisé du cénacle. Mais il attendra son tour, laissant le Kommerzienrat Kannengiesser, dans la vie privée «Spezereihändler en gros», le soin, de vouer aux plus infernaux dieux le général de Gaulle, Madame Roosevelt, Messieurs Truman, Churchill, Staline et Mussolini, la Reine de Hollande et la Grande-Duchesse de Luxembourg, et d'expliquer lumineusement que si ces personnes n'avaient pas existé, la guerre de Troie n'aurait pas eu lieu.

Ce point bien établi à la satisfaction générale, prouvée par des «Hört! Hört!» comme au Reichstag d'avant l'incendie, la question essentielle et principale, motif de la maritale réunion, est abordée: l'abandon du domicile conjugal par les légitimes de ces Messieurs et la nécessité du prompt retour de celles-ci, ensemble, s'il y a lieu, un pardon général.

«Non pas, déclara avec onction l'orateur, que nous mettions en doute, un seul instant, l'exemplaire et proverbiale fidélité de la femme allemande, la «deutsche Treue der deutschen Frau», et le respect qu'elle a d'elle-même, de son mari, de son foyer et de ses enfants. Mais, meine Herren, «Not kennt kein Gebot», et nous savons d'expérience, que les âmes les mieux trempées ne résistent pas à de trop impérieuses exigences. D'autre part, meine Herren, nous devons à leurs enfants, qui sont aussi les nôtres (sensation autour de la table! «Hört! Hört!») l'allemande éducation, les allemands principes et l'allemande affection, qu'à un âge aussi tendre, les allemandes mères sont seule capables de donner. Il est donc inutile qu'elles prolongent plus longtemps leur villégiature, et indispensable qu'elles réintègrent l'âtre familial, où les attendent, les bras et la bouche

largement ouverts, leurs maris et leurs enfants. Or, il résulte de lettres que quelques-uns d'entre nous ont reçues (Hört! Hört!), que plusieurs d'entre elles demandent à être rapatriées et se portent garantes des autres. Obligées par l'envahisseur de le suivre, elles ont longtemps gémi sur la paille humide des cachots, préparés par nous, hélas! à d'autres fins. Libérées, elles ont obtenu de leurs tortionnaires des dommages et intérêts sous forme de conserves alimentaires où la viande congelée, le sucre et le café jouent un rôle important. Il semble donc tout indiqué, même Herren, que les heureux destinataires de ces lettres se rendent incontinent chacun auprès de sa correspondante et, après s'être enquis auprès d'elle de l'adresse actuelle de celles que la désorganisation postale des Alliés a privées de ce contact épistolaire, ramèment, lourdement chargé, leur agneau au bercail!»

Les applaudissements crépitèrent. Les cruchons de grès s'élevèrent automatiquement à hauteur des yeux de chaque buveur, cependant que le crâne de celui-ci exécutait une série d'oscillations approbatrices et que l'orateur, de son côté, répondait à ces marques de sympathie, en se livrant à une mimique aussi curieuse qu'expressive, consistant principalement en de répétées et rapides inclinaisons du torse et des mouvements saccadés de l'avant-bras armé du cruchon vidé, tout en contemplant d'un air ravi, à tour de rôle, chaque convive. Un de ceux-ci lança alors d'une voix caverneuse un «Heil Hitler» bien senti, lequel fut repris en chœur. Ensuite fut entonné un «Deutschland über Alles», qui, malgré couacs, fausses notes et interruptions stomacho-intestinales, dues à l'effet combiné du Musigny, du havane et de l'attendrissement, ne manqua pas son effet.

Et il fut décidé, que sans plus tarder, le Kommerzienrat Kanengiesser, le Justizrat Mettgenberg et le Standartenführer a. D. Lorenz, réceptionnaires du courrier en question, se rendraient le premier à Francfort, le deuxième à Mannheim et le troisième à Chicago, lieux de résidence actuelle de leurs moitiés respectives et, arrivés à destination, rendraient immédiatement compte aux autres membres de la réunion maritale, des résultats de leurs investigations. La question financière, étant «ohne Belang» (sans importance), vu l'abondance, dans les escarcelles des intéressés des ors si glorieusement acquis dans les coffres-forts étrangers. Quant aux papiers nécessaires, tels que passeports, cartes d'identité, certificats d'antnazisme et autres bagatelles du même genre, le Herr Doktor Lorenz, étant spécialiste en matière de faux, il ne convenait même pas de s'y attarder. N'avait-on pas, d'ailleurs, l'heureuse équivoque nominale due au hasard, qui pouvait faire prétendre à des liens de parenté illustre le Herr Doktor Eisenhauer, Gasthofrat und Hotelbesitzer?

Et, ayant achevé discours, délibérations, Musigny et pipes de Morez, les Herren Doktores quittèrent la «Goldene Wurst». Il considérèrent un instant, du haut du perron, la généreuse et vouée jeunesse, qui jouait au soldat sur la place et, ayant approuvé d'un chef unanime ce délassément riche en joyeuses perspectives, ils s'égaillèrent dans des directions diverses.

Cependant, comme nous venons de le dire, la jeune classe s'évertuait à présenter, à sa mesure, les faits saillants de la «der des der». Barbouillés de suie, coiffés des gibus hors d'usage, qui avaient servi, depuis 1871, à couvrir les crânes cheus, puis peu à peu ossifiés des membres du «Kriegerverein» de Oberuntervorderhinterniedermittehitlerburghausen, au jour anniversaire du «Sedangstag», autour des reins une ceinture en peaux de bananes ramassées dans le ruisseau pendant et après le séjour des Américains, une partie de ces jeunes gens «faisaient» les Sénégalais prisonniers. Vêtues des laissés-pour-compte des fillettes juives, disparues dans d'accueillants crémateurs, les vierges du lieu les contemplaient d'un regard concupiscent, tout en assujettissant, d'un geste répété et mécanique, destiné à mettre en valeur leur boudinage digital, leurs cornettes d'infirmité extraites des mises bases maternelles. Les «Waffen-SS» arboraient leur trente-et-un civil, des «Norfolks» de chez Esders, envoyés par des pères précautionneux, et venus de Paris en camions-rafleurs. L'uniformité grise de ces vêtements était en outre militarisée par des bércets basques, provenant des pillages systématiques des fabriques de Pau et de Perpignan. Les timbraient une tête de mort, artistement découpée dans du carton. Dans des ceinturons de gymnaste lorrain, étaient passées des lames diverses, mais toutes portant la marque de Thiers ou de Langres. Aux pieds, des chaussures d'un cuir évident, puaient à plein nez, si l'on ose dire, les maisons exportatrices de Louvain-en-Brabant. Quant aux fusils, ils étaient d'apparence plus inoffensive, ne consistant, en majeure partie, qu'en manches à balais, issus des cuisines maternelles désertées.

Ainsi, la guerre n'étant pas finie encore, les Alliés fournissaient symboliquement un équipement futur...

Forts des professions alimentaires de leurs procréateurs, les rejets Müller et Meyer commandaient cette juvénile armée, à laquelle le produit Leberknödel, héréditairement expert au maniement de l'arme blanche, inculquait le nettoyage des tranchées et l'expédition définitive des civils.

Un «Heil Hitler», retentissant mais aigu, salua l'escouade paternelle, quittant la «Saucisse d'or», et les hostilités, un moment suspendues, reprirent de plus belle, parmi les décombres, les maisons branlantes et les boîtes à conserve vides.

Et la vie à Oberuntervorderhinterniedermittelhitlerburghausen. Kreis Goebelsheim, Goeringgau, Deutschland, s'apprêtait à reprendre, exactement comme depuis toujours elle avait été vécue, dans l'insouciance de la défaite, le relâchement des liens familiaux et la préparation d'une nouvelle guerre.

(Juin 1953.)



*La peine la plus minime  
appliquée dans les camps de la mort*

## Plus ça change, plus c'est la même chose

L'inqualifiable ruée allemande sur «l'inoffensive Pologne, puis sur le Danemark, la Norvège, la Hollande, la Belgique et le Luxembourg, sans compter l'Autriche et la Tchécoslovaquie», restera, il faut l'espérer, comme un accablant témoignage contre une race d'hommes, qui eut la singulière prétention — et qui l'a encore, certainement — d'imposer, d'abord à l'Europe, puis au reste du monde, ce qu'elle appelle pompeusement et vaniteusement, sa Culture. On peut dire qu'au moment, où la nouvelle de ces abominables invasions «succes-sives» fut connue, tout l'univers civilisé fut ému profondément. Un certain nombre de pays avaient pour l'Allemagne une sorte de respect mystique fait, en partie, d'ignorance, mais aussi de constatations. Les uns admiraient sa philosophie et ses méthodes d'investigations historiques, sans trop se rendre compte de l'influence pernicieuse, sur elle et les autres peuples, d'une pensée corrosive, dont l'action ne tarda pas à se faire sentir dans les écrits et les considérations de ses historiens et de ses écrivains politiques, religieux et sociaux : les autres restaient émerveillés devant un mécanisme social auquel se prêtait une race entendant la vie à peu près à la façon des fourmis et des abeilles, ne comprenant pas qu'une organisation purement matérielle d'un industrialisme exacerbé conduisait tout droit aux pires catastrophes...

Le prestige de l'Allemagne était si grand, que les esprits sagaces, qui signalaient ce que son esprit avait de maléfisant et de frelaté, étaient considérés comme des retardataires, des ignorants et des envieux. «Ce fut le cas particulièrement en Luxembourg, où une certaine presse de langue allemande, bien que parfaitement patriote, s'acharna sur le journal de langue française, qui ne cessait de dénoncer les empiètements des Allemands sur le pays et de crier casse-cou à ses dirigeants.» Et il fallut le piétinement des lourdes bottes hitlériennes sur notre sol, à travers les mares de sang et les cadavres, pour persuader le cœur naïf de ceux, qui n'auraient jamais cru à la possibilité du renouvellement d'un geste aussi monstrueux. Et bien le croirait-on ? Ces atroces choses qui datent d'hier paraissent non pas s'effacer sans doute, mais s'estomper dans la mémoire de beaucoup, de trop de nos compatriotes... et de nos contemporains en général...

A l'égard de la France particulièrement, l'État américain, — non le peuple, nous en avons la conviction — agit d'une façon étrange.

Il semble souvent à ses yeux, que les Français aient été les agresseurs. On les accuse de retarder l'heure de la paix définitive en Europe, de sournoisement développer un impérialisme désordonné. Pourquoï, dit-on, ne pas tendre la main, loyalement, à la jeune démocratie allemande? On croit rêver en entendant des choses pareilles! «On a le sentiment pourtant, en réfléchissant un peu», que les dirigeants allemands, quels qu'ils soient, sont impitoyablement aux mains d'une puissance occulte, sans pitié, effroyable; au service d'une grande machine absolue, mystérieuse, à laquelle il serait impossible de résister. Ce sont toujours les mêmes ambitions, les mêmes buts, les mêmes rêves, malgré la victoire des Alliés. C'est elle, «cette machine mystérieuse», qui, avec ses complices, derrière le décor constitutionnel dirige, gouverne, gourmande, fouette, «finasse». Elle recommencerait la guerre demain, aujourd'hui, si elle le pouvait. Qui, sérieusement, en doute? Le peuple allemand suivrait tout entier, ce n'est pas douteux non plus. Quand donc les Américains et les autres ouvriront-ils les yeux?

— : —

Cet article n'est pas signé Marcel Noppeney! Il n'est pas daté du mois de mars 1953. Il est de Charles Merki, du «Mercure de France», l'un des plus fins connaisseurs de la matière politique internationale, environ les années d'avant et d'après la guerre mondiale et il est daté du mois de mars 1923!

Quelques phrases, mises entre guillemets, ont été légèrement modifiées, en ce sens, que la Belgique — avec le Luxembourg, — seule victime neutre de l'infamie allemande en 1914, s'est vu augmentée des autres pays victimes de la même infamie en 1940.

Ce n'est qu'un exemple entre des milliers. Nous pouvons tout aussi bien reproduire autant d'articles que l'on voudra, simplement en changeant la date, et l'on s'imaginera candidement, qu'ils sont de plus récent clavier... et que, comme d'habitude, nous exagerons... De graves personnages secoueront la tête, de petits imbéciles hausseront les épaules, et la plupart des «lecteurs», comme il convient, ne nous liront pas... Ce qui d'ailleurs ne nous désobligera pas outre mesure, car s'il vous arrive de demander à Pierre, Paul, Jean ou Jacques, s'il a lu tel article paru dans tel journal — je dis dans n'importe quel journal, fût-il français, allemand, luxembourgeois, anglais, russe ou américain, et Pierre, Paul, Jean et Jacques en fussent-ils les constants abonnés depuis des lustres, — il vous répondra invariablement «que par hasard, ce jour là, il n'avait pas eu

le temps... ou que, «vu ses nombreuses occupations, l'article lui avait échappé»... Il est vrai qu'il est toutefois assez au courant des chiens écrasés et du dernier veau à deux têtes...

(Mai 1953.)



*La croix de Hinzert  
symbole du martyre et de la mort de tant de  
Luxembourgeois dans les camps de concentration  
d'Allemagne*

## Postface

Jusqu'à ce jour, les organismes créés dans l'intention d'assurer la paix universelle, n'ont valu à l'humanité qu'une recrudescence de guerres. Jamais celles-ci n'ont été si longues, si cruelles, si impitoyables, si inhumaines: Le Tribunal d'arbitrage de La Haye, la Société des Nations de Genève ont fait, l'un une faillite simple, l'autre une banqueroute retentissante.

UNO, UNESCO, NATO et autres sigles, compréhensibles seulement aux rares initiés ou intéressés directs, s'acheminent vers l'inévitable cessation de paiements. Le désarmement, invoqué il n'y a guère, avec des sanglots dans la gorge et des trémolos dans la voix, est en pleine déconfiture. Mais tous les huit jours un messie nouveau surgit, qui prétend détenir la formule salvatrice.

Actuellement, c'est «l'armée européenne» que vantent les marchands d'orviétan. Qu'elle soit précédée du réarmement hâtif et précipité de celui dont le désarmement fut payé plusieurs millions de vies humaines, et nous serons sauvés! Des bombes atomiques, à condition que l'Allemagne en possède et que les États-Unis les «contrôlent» et la paix est assurée in infinitum.

Simplement!

Je ne sais sur quelles bases on tentera édifier ce monument d'absurdité politique et militaire. Quelques-uns, me dit-on, sont pour une fusion parfaite. Peut-être s'imaginent-ils que l'on flanquera chaque soldat de deux nationaux étrangers, avec l'espéranto comme langue de commandement? Pourquoi ne pas prendre le boche tant qu'on y est, puisque, aussi bien, les Allemands seront en majorité? D'autres admettent qu'on interchangera les garnisons. Les Hollandais à Romorantin, les Luxembourgeois à Civita Vecchia, les Belges à Treuenbrietzen, les Prussiens à Luxembourg (pour changer!), les Français à Berg-op-Zoom (ce ne serait pas la première fois!), les Italiens à Berchtesgaden et les Américains un peu partout! Combinaison d'une idiotie tellement évidente, que j'ai bien peur que ce ne soit à celle-là qu'on s'arrête.

Jamais, en effet, tant que l'idée de patrie existera — et je ne vois nulle part les prodromes de sa disparition — la population civile ne s'accommodera de garnisaires ex-ennemis sur le sol national: Déjà les éléments sympathiques sont, le premier élan passé, considérés partout comme des gêneurs. Même vos meilleurs amis, s'ils s'installent comme à demeure chez nous, et prolongent trop long-

temps une villégiature à laquelle vous les conviâtes, vous aspirez après leur départ! Qu'ils prennent racine, vous les vouez à tous les diables. Et si, en temps de manœuvres, soldats et officiers nationaux sont, le plus souvent, bien reçus dans leurs cantonnements, cela n'empêche pas le soupir de soulagement que l'on pousse quand ils font leurs adieux.

Et l'on voudrait que le «35. Füslier-Regiment» cantonnât à Oradour? Ou, que, même après abandon du pas de parade, du torchon à croix gammée et de la tête de mort timbrant les casques, un autre, fibres en tête, défilât par les rues de Luxembourg? Ou encore que, du haut du «Herrenberg», les soldats du «Herrenvolk» descendissent «germaniser la plaine»! Mais c'est à coups de mitrailleuses qu'il faudrait maintenir la foule, légitimement révoltée!

D'autres, s'estimant plus sages, se contenteraient d'échanger les cadres! Voyez-vous les jeunes Français livrés à des sous-officiers-instructeurs allemands et vice-versa? Voyez-vous les jeunes sous-lieutenants, sortis de Coetquidam, de Woolwich, de Westpoint, obéir aux ordres d'un ex-Sturmbannführer et un rescapé du block 3 de Dachau se mettre au garde-à-vous devant un Militärarzt, genre Schilling? Je ne suis pas curieux, mais je voudrais connaître l'état d'âme -- et de corps -- du toubib, après huit jours de fonctions à l'hôpital militaire.

Les moins abandonnés de Dieu et des hommes en reviennent à ce qui a déjà, à plusieurs reprises, existé: «Les armées nationales sous un commandement unique. Si cette formule, la seule à peu près acceptable, a eu d'heureux résultats en 1918 -- et cela n'a pas été sans heurts bien que de courte durée! -- et en 1944/45, elle a été d'une application plus difficile en 1900 et désastreuse en 1812...

Mais même en admettant cette possibilité -- ce qui serait déjà un miracle, en présence des prétentions allemandes -- ce n'est pas par un «capitulatoire» de quelque «Haute Autorité» qu'on parviendra à changer la mentalité des peuples. Vouloir mettre sous le même bonnet les éléments les plus disparates, l'eau et le feu, Rome et Carthage, est d'une stupidité inconcevable, et *l'Internationale* ne prévoit que trop explicitement pour qui seraient, ce jour-là, les balles des fusils!

Malgré une langue commune, il a fallu des siècles pour mettre d'accord, et en apparence seulement, Prussiens et Bavaois, Saxons et Wurtembergeois, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, Wallons et Flamands, Écossais et Gallois, Anglais et Irlandais, Siciliens et Lombards, Espagnols et Catalans, se regardent en chiens de foyence. Partout où a existé, un temps, une union politique, elle s'est

révlée mal-assortie: Autriche-Hongrie, États balkaniques, Suède-Norvège, Danemark-Islande, Irlande-Angleterre, transitoires unions des pays de l'Amérique du Sud, des pays des Indes autrefois anglaises... Aux États-Unis, si exemplaires à les croire, la guerre de Sécession n'est pas entièrement oubliée. En Espagne l'antagonisme des Carlistes contre Christinos, à chaque moment se réveille sous une autre étiquette. La Commune en 1871, les Sinn-Feiners, les changements de régime au Portugal, en Grèce, en Italie, aux Balkans; l'éroulement de l'empire d'Autriche, les émeutes et «putschs» en Allemagne, les coups d'État dans le proche et dans le moyen Orient, les révolutions, grandes et petites, un peu partout dans le monde, mais tout cela c'est de l'histoire contemporaine! Et tandis que partout les partis politiques s'entre-déchirent, que dans un même pays, les villes en veulent aux villes, les villages aux villages et la rue Haute à la rue Basse, des hallucinés exigent la constitution immédiate, instantanée, incontinent, d'une fraternelle armée franco-germano-italo-bénéluicienne, sous contrôle transocéanique et sous les regards ironiques des Scandinaves et des Anglo-Saxons...

Que ceux-là qui préconisent la chose la croient possible, j'en doute. On y arrivera peut-être, dans un millénaire ou deux, mais pour le moment, la colonisation de Mars, de Mercure et de la Lune est plus facilement réalisable...

Oui, il arrivera un jour où les éléments humains se confonderont, où une race, proprement humaine, se formera qui unira tous les mortels... Mais pour y parvenir, qu'on commence donc par faire se fusionner les peuples chacun chez soi, avant de vouloir fusionner le monde ou même seulement l'Europe en voulant l'armer en dépit du bon sens!

(Juillet 1953.)

# Table des matières

|  | Page |
|--|------|
| Préface . . . . .  | 5    |
| Origine et signification du mot «Boche» . . . . .                          | 8    |
| Germani ad prædam . . . . .  | 11   |
| «Heim ins Reich» . . . . .   | 18   |
| Le Boche payera . . . . .  | 22   |
| Trois discours . . . . .   | 27   |
| Au pays des supplices . . . . .  | 47   |
| A ceux qui leur tendent la main . . . . .                                  | 54   |
| Visas pour l'Allemagne . . . . .   | 59   |
| Lettre ouverte<br>à Monsieur le Chargé d'Affaires d'Allemagne à Luxembourg | 62   |
| Justice immanente . . . . .  | 71   |
| Réparations . . . . .  | 79   |
| Le Luxembourg et le réarmement de la Bochie . . . . .                      | 82   |
| Aux camarades des camps de la mort . . . . .                               | 89   |
| Réarmez-la, la Bochie! . . . . .   | 92   |
| L'espionnage boche . . . . .   | 100  |
| Reportages de l'envoyé spécial du «RAPPEL» . . . . .                       | 118  |
| Par fil spécial . . . . .  | 124  |
| Avis à Messieurs les libraires . . . . .                                   | 129  |
| La honte allemande . . . . .   | 131  |
| Au sujet du réarmement de l'Allemagne . . . . .                            | 136  |
| Bravo, Monsieur Mosche Scharret! . . . . .                                 | 143  |
| Le sursuperlatif «deutsch» . . . . .                                       | 147  |
| Le Livre d'Or . . . . .  | 153  |
| Oradour . . . . .  | 157  |
| Jobards et Bobards . . . . .   | 161  |
| Candeur . . . . .  | 169  |
| Consécration hitlérique . . . . .  | 174  |
| Le retour d'Ulysse . . . . .   | 179  |
| Plus ça change, plus c'est la même chose . . . . .                         | 185  |
| Postface . . . . .   | 188  |

Du même auteur :

POÉSIE

- Le Prince Avril  
Paris, Messéin, 1907
- De Myrrhe, d'Encens et d'Or  
Luxembourg, Floréal, 1939
- Signes sur le Sable  
Luxembourg, éditions S.E.L.F., 1949

HISTOIRE

- Voix étrangères  
Luxembourg, Buck, 1909
- Luxembourg 1830. La Révolution belge et la Presse luxembourgeoise  
Luxembourg, J. Beffort, 1930
- Des Lions de Rémont aux Lions de Trémont: Histoire d'un Hôtel  
de Ville  
Luxembourg, J. Beffort, 1932
- ... à Luxembourg autrefois... 1<sup>er</sup> et 2<sup>me</sup> volume  
Luxembourg, J. Beffort, 1936—1938
- La Pentapole de Laurentvillers  
Luxembourg, éditions S.E.L.F., 1953

TOURISME

- ... en Luxembourg, aujourd'hui ...  
éditions S.E.L.F. Strasbourg, Imprimerie nouvelle, 1935
- Tourisme bimillénaire  
Luxembourg, édition du Livre du Centenaire, 1939 - 1948

BIOGRAPHIE

- Fresez paysagiste et son Époque  
Luxembourg, P. Linden, 1932
- L'Oeuvre multiple de Nicolas Liez  
Luxembourg, P. Linden, 1933
- Victor Hugo dans le Grand-Duché de Luxembourg  
Luxembourg, éditions S.E.L.F., 1948

BEAUX-ARTS

- Les Collections d'Art de la Ville de Luxembourg: Le Musée Pescatore. — La collection Lippmann  
Luxembourg, éditions S.E.L.F., 1949

DIVERS

- Les dix Plaies de la Route  
Luxembourg, éditions S.E.L.F., 1950
- La Société des Écrivains luxembourgeois de langue française — Sa  
fondation — Son historique — Sa raison d'être — Ses Buts  
Luxembourg, éditions S.E.L.F., 1952